NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LE JOURNAL

DE

Mlle D'ARVERS

AUTRES ŒUVRES DE TORU DUTT

A sheaf gleaned in french fields. A new edition. Bhowanipore. Printed and published by B. M. Bose, at the Saptahik Sambad Press. 1878. Un volume in-8° avec les photographies de Toru Dutt et de sa sœur Aru.

Et des traductions du sanscrit en vers anglais, traductions publiées par la *Revue de Calcutta* et le *Bengal Magazine* et reproduites dans le volume ci-dessus : *A sheaf*, etc.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LE JOURNAL

DE

Mlle D'ARVERS

NOUVELLE *ÉCRITE EN FRANÇAIS*

PAR

100522

TORU DUTT

Jeune et célèbre Hindoue de Calcutta, morte en 1877.

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE

SUR LA VIE & LES ŒUVRES DE TORU DUTT

Par Mlle Clarisse BADER

« O dying voice of human praise! The crude ambitions of my youth
I long to pour immortal lays! great pœans of perennial truth!
A larger work! a loftier aim!... and what are laurel leaves and fame? »

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1879

00100522

A

SON EXCELLENCE LORD LYTTON

Vice-roi de l'Inde, etc.

TÉMOIGNAGE

DE PROFONDE RECONNAISSANCE

GOVIN C. DUTT.

[redacted]*2, Maniktollah street.*
Calcutta, February 1878.

TORU DUTT

SA VIE ET SES ŒUVRES

Le 2 février 1877, je recevais par l'intermédiaire de mes éditeurs une lettre qui m'était adressée de Calcutta. Cette lettre émanait d'une jeune fille hindoue qui me demandait la permission de traduire l'un de mes ouvrages : *la Femme dans l'Inde antique.*

Un volume accompagnait cette lettre : c'était un recueil de poésies françaises traduites en beaux vers anglais : *A sheaf gleaned in french fields, Une gerbe glanée dans les champs français.*

L'auteur de la lettre et du volume que je reçus en même temps était déjà, malgré son extrême jeunesse, célèbre dans son pays et même en Angleterre.

Elle se nommait Toru Dutt. Membre d'une famille chrétienne, elle était fille du babu Govin Chunder Dutt, respectable magistrat et savant lettré de Calcutta.

Ce message de l'Inde devint l'origine d'une correspondance qui s'établit entre Toru Dutt et moi, et que la mort de cette intéressante jeune fille interrompit trop tôt. Cette correspondance qui a été publiée à Calcutta par le babu Govin Chunder Dutt [1]; les lettres que ce père si éprouvé m'a écrites depuis la mort de sa fille; enfin la notice biographique dont il a fait précéder une nouvelle édition de *A sheaf gleaned in french fields*, tous ces matériaux m'ont permis de saisir les traits d'une physionomie vraiment remarquable : je vais essayer de les reproduire ici.

Toru Dutt naquit à Calcutta, le 4 mars 1856. En 1869, elle vint en Europe avec sa famille et y resta quatre ans.

Toru et sa sœur aînée Aru passèrent quelques mois dans un pensionnat de France. En Angleterre, elles

[1] *A sheaf gleaned in french fields*, by Toru Dutt. A new edition: Bhowaniporc, 1878. Prefatory Memoir, p. XIX-XXVI.

suivirent assidûment les lectures destinées aux femmes dans l'Université de Cambridge.

Lorsque le babu revint à Calcutta avec sa famille, il enseigna à Toru l'antique idiome brahmanique, le sanscrit. Toujours il nous apparaît comme le compagnon d'études de sa fille. Dans un charmant tableau d'intérieur, il nous montre comment se passaient les heures d'étude dans la patriarcale maison de Maniktollah street.

« Elle lisait beaucoup, dit-il en parlant de Toru; elle lisait rapidement aussi; mais quand elle lisait, elle ne glissait jamais sur une difficulté. Dictionnaires, lexiques et encyclopédies de toute espèce étaient consultés jusqu'à ce que la difficulté fût résolue, et une note était prise ensuite; il en résultait que les explications de mots et de phrases difficiles s'imprimaient d'elles-mêmes, pour ainsi dire, dans son cerveau, et que quand nous avions une discussion sur la signification de quelque terme ou de quelque sentence en sanscrit, ou en français, ou en allemand, elle prouvait dans sept ou huit cas sur dix qu'elle avait raison. Quelquefois j'étais si sûr de mon fait que je

disais : « Eh bien! faisons un pari. » Le pari était ordinairement une roupie. Mais quand les autorités étaient consultées, elle était presque toujours la gagnante. Il était pour moi curieux et très-amusant de l'observer quand elle avait perdu. D'abord c'était un brillant sourire; ensuite ses doigts déliés tapaient ma joue grisonnante, et puis il se pouvait qu'elle citât de madame Barrett-Browning, son poëte favori, quelque passage comme celui-ci : « Ah! mon compère, vous êtes plus âgé, et plus instruit, et vous êtes un homme »; — ou quelque autre plaisanterie analogue [1]. »

Avec quelle satisfaction le père s'efface devant le savant et se reconnaît vaincu par sa fille! Quel touchant orgueil paternel dans l'aveu de ces fréquentes défaites!

Ce babu initiant sa fille aux études européennes et aussi à cette vieille langue brahmanique que ne parlaient même pas les antiques Indiennes [2], n'est-ce point là un magnifique résultat de l'influence qu'exerce

[1] Prefatory Memoir (dans l'ouvrage cité), p. xi.

[2] Au lieu du sanscrit, les Indiennes parlaient le jargon des classes inférieures, le prâcrit.

dans l'Inde moderne la civilisation chrétienne et qui s'étend jusque sur les sectateurs du brahmanisme ou de l'islamisme? « Des Indiens hindous, musulmans et parsis, dit M. Garcin de Tassy, fondent eux-mêmes à leurs frais des écoles, conduites d'après le système européen, non-seulement pour les garçons, mais pour les filles, chose inouïe jusqu'à nos jours [1]. »

Ce n'était pas vers l'histoire que Toru Dutt dirigeait ses études préférées. Un jour, lord L... visitait à Calcutta le babu et sa famille, et ayant surpris une nouvelle entre les mains d'Aru, il dit aux deux jeunes filles : « Ah! vous ne devriez pas lire trop de nouvelles, vous devriez lire des histoires. » Toru

[1] Cours d'hindoustani à l'École des langues orientales vivantes. Discours d'ouverture du 6 décembre 1869. M. Garcin de Tassy suit avec grand intérêt les développements de l'instruction des femmes dans l'Inde, et rend souvent un hommage bien mérité à miss Carpenter, qui les a si puissamment accélérés. L'éminent professeur nous initie à ces progrès dans la revue qu'il consacre chaque année à la langue, à la littérature et aux mœurs des Hindous, et qui est vraiment l'histoire de la civilisation dans l'Inde moderne. — Peu de jours après que ces lignes étaient écrites, M. Garcin de Tassy n'était plus de ce monde, et sa belle âme si profondément chrétienne allait rejoindre, dans la bienheureuse éternité, la bien-aimée compagne qui l'y avait précédée.

répondait : « Nous aimons à lire des nouvelles, lord L... — Pourquoi ? » La vive jeune fille répliquait en souriant : « Parce que les nouvelles sont vraies, et que les histoires sont fausses [1]. » En lançant gaiement ce paradoxe, Toru Dutt se montrait une vraie fille de cette poétique race hindoue qui aime à remplacer l'histoire par la légende.

Toru aimait les vieux poëtes sanscrits. Dans l'une des charmantes lettres qu'elle m'écrivait en français, je lisais ces mots : « Je ne peux vous dire, mademoiselle, combien votre affection (car vous les aimez, votre livre et votre lettre en témoignent assez) pour mes compatriotes et mon pays me touche; et je suis fière de pouvoir le dire, les héroïnes de nos grandes épopées sont dignes de tout honneur et de tout amour. Y a-t-il d'héroïne plus touchante, plus aimable que Sîtâ? Je ne le crois pas. Quand j'entends ma mère chanter, le soir, les vieux chants de notre pays, je pleure presque toujours. La plainte de Sîtâ, quand, bannie pour la seconde fois, elle erre dans

[1] « Because novels are true, and histories are false. » Prefatory Memoir, p. x.

la vaste forêt, seule, le désespoir et l'effroi dans l'âme, est si pathétique qu'il n'y a personne, je crois, qui puisse l'entendre sans verser des larmes. »

Cette même lettre renfermait deux traductions du sanscrit en vers anglais dont l'énergique concision me frappa. C'étaient deux épisodes du *Vishnu Purana : la Légende de Dhruva* et *le Royal Ascète et la Biche.*

Bercée des antiques récits que faisait vibrer la voix de sa mère, initiée par son père à l'étude du sanscrit, Toru Dutt chantera-t-elle son pays? L'hindoustani sera-t-il l'instrument de son poétique génie? Décrira-t-elle les merveilleux paysages de l'Inde, la forêt vierge où s'épanouit une exubérante végétation? Comme les vieux poëtes sanscrits, se plaira-t-elle à suivre la gazelle dans sa course légère, à surprendre le vol radieux des oiseaux-mouches, ces pierreries ailées? Dans les jongles immenses, sous les arcades du nyagrodha, le figuier de l'Inde, entendra-t-elle le doux chant du coïl, le sifflement du serpent, le rugissement du tigre? Contemplera-t-elle les lacs peuplés de cygnes et couverts de bleus nénufars et de nélumbos aux pétales roses? Dira-

t-elle comment, sous les rayons du soleil des tropiques, les montagnes aux torrents d'écume font étinceler leurs métaux, et comment, sous l'éblouissante lumière d'un ciel de saphir, les glaces éternelles de l'Himâlaya jettent les feux du diamant?

Non, devant ces tableaux peints par Vâlmîki et par Vyâsa, notre jeune Hindoue chrétienne se tourne vers notre pâle Occident où la nature est moins imposante, mais où l'homme est plus grand; et s'appropriant avec une légère modification ce que Schiller dit de la *Jeune Fille étrangère*, elle redit ces vers qu'elle donne pour épigraphe à la *Gerbe glanée dans les champs français :*

« *J'apporte* des fleurs et des fruits cueillis sur un autre sol, sous la lumière d'un autre soleil, dans une plus heureuse nature. »

Ich bringe Blumen mit und Früchte,
Gereift auf einer andern Flur,
In einem andern Sonnenlichte,
In einer glücklichern Natur [1].

[1] Schiller avait dit :

Sie brachte Blumen mit und Früchte, etc.
(*Das Mädchen aus der Fremde.*)

Toru Dutt se plut à interpréter les chants de nos poëtes français ; mais, comme nous l'avons déjà dit, cette jeune fille de l'Inde, tout éprise de nos civilisations européennes, traduisit ces chants, non en hindoustani, mais en anglais, et c'est ainsi qu'au lieu d'augmenter le nombre de ces femmes poëtes de l'Inde que nous a fait connaître la plume élégante de M. Garcin de Tassy, Toru Dutt a pris rang parmi les écrivains de l'Angleterre.

Ce ne sont pas toutefois nos poëtes classiques dont notre jeune Hindoue aimera à traduire les accents. Nos auteurs du dix-septième siècle, chez qui la raison l'emporte sur le sentiment et pour qui la poésie n'est que le cristal transparent à travers lequel se lit la pensée, nos auteurs du dix-septième siècle n'ont pas captivé cette enfant née dans un pays où la poésie, toute de sentiment et d'imagination, a l'exubérance de la nature tropicale. Ce qui attire cette jeune fille, c'est la poésie du dix-neuvième siècle. Elle y retrouve ce qu'ont toujours aimé ses compatriotes : la vive et dramatique reproduction des mouvements du cœur, l'abondance des images, la richesse du

coloris. On ne s'étonnera pas de l'admiration littéraire que lui inspire M. Victor Hugo. Dans les intéressantes notices qui accompagnent ses traductions, elle s'écrie avec enthousiasme : « Il serait absurde de faire aucun commentaire sur Victor Hugo dans une courte note à la fin d'un livre. Son nom est parmi les plus grands de la terre. Avec Shakespeare, Milton, Byron, Gœthe, Schiller et le reste, sa place a été depuis longtemps marquée dans le Valhalla des poëtes[1]. »

Bien que la riche imagination de Toru plaçât le génie poétique de M. Victor Hugo au-dessus de celui de Lamartine, son âme religieuse reconnaissait toutefois la supériorité morale du poëte des *Méditations* et des *Harmonies :* « En fantaisie, en imagination, en éclat, en grandeur, en style, en tout ce qui fait le poëte — excepté en pureté, — il doit le céder à Victor Hugo, dit-elle. En pureté il ne le cède à personne. Son esprit est essentiellement religieux. Il n'a jamais oublié ce qu'il avait appris sur les genoux d'une

[1] *A sheaf gleaned*, etc., note XXXII.

sainte mère, d'une mère dont il a mille fois rappelé le souvenir avec amour dans ses écrits [1]. »

Plus loin, dans une notice consacrée à M. de Laprade, Toru Dutt s'exprime ainsi : « Laprade et Lamartine sont les seuls grands poëtes modernes de France dont les œuvres soient essentiellement et éminemment pures et religieuses, et il est remarquable que tous deux ont été profondément redevables de la direction de leurs esprits à leurs mères, femmes de prière, d'une haute intelligence et faisant abnégation d'elles-mêmes [2]. »

Avec Lamartine et MM. Victor Hugo et de Laprade, nous voyons figurer, dans les traductions et les notices de Toru Dutt, presque tout le Parnasse contemporain : Béranger, Pierre Lebrun, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, madame de Girardin, Sainte-Beuve, Brizeux, Ponsard, Théophile Gauthier, Autran, Reboul, MM. Auguste Barbier, Émile Augier, L. Ratisbonne, Leconte de Lisle, F. de Gramont, Eugène Manuel, François Coppée, André Le-

[1] *A sheaf gleaned*, etc., note LI.

[2] Women of prayer, large-minded and self-denying. *Ibid.*, note LIV.

moyne, Sully-Prudhomme, Joséphin Soulary, etc., etc.

Mais ce n'était pas assez pour Toru Dutt de traduire nos poëtes : elle voulut être écrivain *français*. Parmi les manuscrits qu'elle a laissés, figure une nouvelle que la jeune Hindoue a *écrite en français* : c'est le *Journal de mademoiselle d'Arvers*, que nous publions aujourd'hui et dont nous reparlerons plus loin.

Toru Dutt ne se bornait pas à aimer notre langue, notre littérature. Elle aimait notre patrie, et elle lui témoigna surtout cet amour à l'heure où la France agonisait. Dans des pages qui n'ont pas vu le jour et que le père de Toru a bien voulu copier à mon intention, cette enfant qui n'avait pas encore révolu sa quinzième année, cette Asiatique a retracé nos souffrances patriotiques avec un accent d'angoisse que l'on dirait arraché au cœur d'une Française. Elle était alors à Londres. Qu'il me soit permis de traduire ce qu'elle écrivait, le 29 et le 30 janvier 1871, dans le journal inédit de son voyage :

« 29 janvier 1871. Londres, n° 9, Sydney place, Onslow square. — Qu'il y a longtemps depuis que j'ai cessé d'écrire dans mon journal! Que de change-

ments sont arrivés en France depuis que j'ai pour la dernière fois pris en main ce journal! Hélas! que de changements sont arrivés en France! Quand nous étions à Paris pour peu de jours, combien il était beau! Quelles maisons! quelles rues! quelle magnifique armée! Mais maintenant! ah! comme il est tombé! C'était la première parmi les cités, mais maintenant que de misère elle renferme! Dès que la guerre commença, tout mon cœur était avec les Français [1], quoique je fusse sûre de leur défaite. Un soir, quand la guerre continuait et que les Français avaient supporté bien des pertes, j'entendis papa dire quelque chose à maman concernant l'Empereur. Je descendis comme un éclair, et j'appris que les Français avaient capitulé. L'Empereur et toute son armée s'étaient rendus à Sedan. Je me rappelle parfaitement comme je remontai l'escalier et comme je racontai cela à Aru, moitié suffoquant, moitié criant..... Capitulé! cela est un mot dont les Français se servent

[1] Vers le temps même où nous lisions ces mots, S. A. R. le prince de Galles disait à peu près dans les mêmes termes : « Tout mon cœur est avec la France. »

difficilement. Pauvres, pauvres gens, ils ont dû être durement pressés pour s'être rendus! Puis vinrent d'autres foudroyantes nouvelles: une révolution dans Paris, l'Impératrice fuyant en Angleterre, le prince impérial fuyant aussi en Angleterre, l'Empereur envoyé à Wilhelmshohe comme prisonnier de guerre, les Allemands marchant sur Paris, Strasbourg bombardé et capitulant. Quelle misère dans cette ville pendant le bombardement! Toutes les maisons dévastées! les obus sifflant partout! Puis ce fut le tour de Metz...

« Je suis toujours un inébranlable Français, ou plutôt, devrais-je dire, une inébranlable Française. Je ne serai pas inconstante, quoique les Français soient défaits. Je suis avec eux dans toutes mes sympathies et tous mes sentiments. Maintenant Paris est bombardé, et il aura à se rendre dans un jour ou deux. Il y a déjà près de cinq mois qu'il est assiégé. Je serai contente d'apprendre sa capitulation, car alors j'espère qu'il n'y aura plus d'effusion de sang. Combien de milliers d'hommes ont réalisé ces mots du poëte :

« Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie.

« Hélas ! des milliers et des milliers d'hommes ont répandu le sang de leurs cœurs pour leur pays, mais cependant ce pays est tombé dans les mains de leurs ennemis. Est-ce parce que beaucoup étaient profondément plongés dans le péché et ne croyaient plus en Dieu ? Mais cependant il y en avait et il y en a parmi eux des milliers qui craignent Dieu. O France, France, que tu es abaissée ! Puisse-t-il advenir qu'après cette humiliation tu serves et adores Dieu mieux que tu ne l'as fait dans ces temps ! J'espère qu'il y aura bientôt la paix et qu'il n'y aura plus de sang versé...

« 30 janvier. Lundi. — La cloche du déjeuner a sonné pendant que nous nous habillions. Nous sommes descendues, et Salvageot, un domestique italien de notre maison, nous a dit que Paris avait capitulé... J'ai lu dans le *Times* qu'il en était ainsi : « Les Allemands entreront dans les forts demain. » Ainsi dit le télégramme. Je suppose qu'en ce moment ils sont entrés. Ils désarmeront tous les régiments,

excepté la garde nationale sédentaire et une division qui prennent sur elles de supprimer tout tumulte ou toute bataille dans les rues pendant que les Allemands entreront dans Paris... Pauvre, pauvre France, combien mon cœur saigne pour toi [1]! »

Dans ces pages écrites par une jeune fille de l'Inde, je retrouve avec émotion les mêmes poignantes angoisses, les mêmes déchirements, les mêmes pensées d'expiation nationale et de relèvement patriotique que je retraçais moi-même à cette époque dans un journal inédit. Oui, c'était bien un cœur de Française qui battait ainsi à l'unisson du nôtre dans la poitrine de cette jeune Asiatique et qui *saignait* sous l'étreinte de nos malheurs.

Dans les pages que nous venons de traduire, Toru Dutt nomme sa sœur aînée Aru dont j'ai déjà cité le nom. Les deux sœurs étaient unies par une tendre affection et par la conformité des goûts. Toutes deux savaient allier aux humbles soins de la vie domestique les sérieuses études et les poétiques travaux.

[1] *Extracts from Toru's private Diary*, manuscrit.

Mais bien qu'étant l'aînée, Aru s'effaçait devant sa sœur et suivait toujours l'impulsion de celle-ci. Une photographie que nous avons sous les yeux reproduit bien les attitudes différentes des deux sœurs. La douce Aru, calme et recueillie, est assise, tandis que, debout auprès d'elle et semblant la couvrir d'une affectueuse protection, Toru, rayonnante de vivacité sous la superbe chevelure qui tombe sur ses épaules, fait jaillir de son œil noir un regard de feu.

Aru avait voulu, elle aussi, payer son tribut à la littérature française. Entre autres poésies, elle avait traduit la *Jeune Captive*. Elle avait reproduit cette ode avec une étonnante fidélité, dans des vers anglais qui rivalisent d'élégance et de grâce avec les vers français de Chénier. Elle aussi, elle aurait pu dire comme Aimée de Coigny :

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;

. . . . . .

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

. . . . . .

Je ne veux pas mourir encore. »

En publiant en 1876 la première édition de *A sheaf gleaned in french fields*, Toru Dutt disait : « L'auteur de ces pages a seulement à ajouter ici que les pièces signées A. sont de sa chère et unique sœur Aru, qui s'endormit en Jésus le 23 juillet 1874, à l'âge prématuré de vingt ans... Si elle avait vécu, ce livre eût été meilleur avec son aide, et l'auteur aurait peut-être une moindre raison d'en être honteux, et une moindre occasion de réclamer l'indulgence du lecteur. Hélas! de tous les tristes mots de la langue et de la plume, les plus tristes sont ceux-ci : Cela aurait pu être [1] ! »

Lorsque Toru Dutt publiait ces lignes, elle subissait déjà les atteintes de la même maladie qui avait enlevé sa sœur. Dès la seconde des lettres qu'elle m'écrivait en 1877, elle me parlait d'une toux opiniâtre qui ne la quittait point. Un jour, elle me fit espérer sa prochaine arrivée à Paris ; son père voulait consulter pour elle les médecins de France et d'Angleterre. Mais en vain ce pauvre père, qui avait

[1] *A sheaf gleaned, etc.*, 1re édit., note CLXVI, et 2e édit., note CCIV.

déjà perdu deux enfants, voulait-il arracher à la mort la dernière fille qui lui restait. La maladie de Toru fit d'effrayants progrès et ne permit pas que la jeune fille fût transportée en Europe. Le 30 juillet, avec ces illusions que laissent jusqu'au dernier moment les maladies de poitrine, Toru m'écrivait d'une main affaiblie : « J'ai été bien malade, chère mademoiselle; mais le bon Dieu a exaucé les prières de mes parents, et je me rétablis peu à peu. J'espère vous écrire plus longuement avant peu. »

Elle ne devait plus m'écrire, et elle aurait pu alors me répéter ce doux vers français qu'elle m'avait adressé dans une lettre avec une grâce mélancolique et touchante :

« Adieu donc, mon amie que je n'ai pas connue [1]. »

Sans avoir jamais vu Toru, je l'aimais. Dans ses lettres se révélaient une candeur, une sensibilité, un charme de bonté et de simplicité qui me l'avaient rendue chère et qui me montraient les qualités natives de la femme hindoue développées et transformées par la civilisation chrétienne de l'Europe.

[1] Lefèvre-Deumier.

Et comment aurais-je pu rester insensible à l'affection si spontanée et si vive que me témoignait, au delà des mers lointaines, une descendante de ces femmes indiennes qui m'avaient inspiré l'œuvre de ma vingt-deuxième année?

J'écrivis à Toru Dutt pour la féliciter de son rétablissement. Je la priai surtout d'en féliciter en mon nom son père et sa mère. Je déposai dans ma lettre une fleur que je détachai d'un bouquet placé dans ma chambre devant une statuette de Notre-Dame des Victoires. Cette fleur était une rodanthe, cette jolie plante rose au calice argenté et qui vit toujours, comme l'immortelle dont elle est une variété. Hélas! quand j'adressai ce souvenir à Toru Dutt, notre amie de l'Inde était morte depuis plusieurs jours. Ses parents devaient lire, avec quelle navrante impression! les félicitations que je leur adressais au sujet de son rétablissement; et l'immortelle rose que je lui envoyais comme le pieux et souriant emblème d'une amitié toujours vivante, devenait comme l'autre immortelle la fleur d'un tombeau!

« Elle nous a quittés dans la soirée du 30 août

pour cette terre où la séparation et le chagrin sont inconnus », m'écrivait le père de Toru Dutt. « Sa foi en son Rédempteur était sans réserve, et son esprit était toujours dans une paix parfaite, *la paix qui passe tout entendement.* « C'est la douleur physi- « que du vésicatoire qui arrache des larmes de mes « yeux », disait-elle une fois au docteur; « mais mon « esprit est en paix. Je sais en qui je me confie. » Jamais il n'y eut une plus douce enfant, et c'était ma dernière. Ma femme et moi, dans notre vieil âge, nous sommes laissés dans une maison vide et désolée où résonnaient naguère les voix de mes trois bien-aimés enfants; mais nous ne sommes pas abandonnés : le Consolateur est avec nous, et un temps viendra où nous nous rencontrerons en la présence de Notre-Seigneur pour ne plus jamais être séparés. »

Quelques jours avant de m'adresser la lettre dont je viens de traduire une page, le généreux chrétien qui me l'écrivait avait ainsi terminé la biographie de sa fille Toru :

« Pourquoi ces trois jeunes vies si pleines d'espérance et de travail ont-elles été brusquement coupées,

tan lis que moi, vieux et presque infirme, je traîne une vie languissante ? Je pense, je peux obscurément voir qu'il y a ici une concordance, une préparation, requises pour la vie future qu'elles possèdent et que je ne possède pas encore. Un jour je verrai tout clairement. Béni soit le Seigneur. Sa volonté soit faite [1].»

Devant cet admirable élan de foi, comment ne pas reconnaître et saluer l'influence paternelle à laquelle nous devons Toru Dutt ?

Peu après la mort de la jeune Hindoue, la *Revue de Calcutta* publiait huit sonnets que Toru Dutt avait traduits d'un de ses poëtes français favoris, M. le comte de Gramont. Le dernier de ces sonnets dit comment, par la grâce divine, la force du chrétien malade se perfectionne dans la faiblesse humaine. On sent que la traductrice dut s'approprier ces vers pour exprimer sa pieuse résignation personnelle. Après avoir inséré la traduction de ces huit petits poëmes, la *Revue de Calcutta,* appliquant à la jeune morte les derniers mots du premier sonnet, nous rappelait que c'était à la généreuse chaleur de l'amour divin

[1] Prefatory Memoir, p. xxvii. (*A sheaf gleaned, etc.*)

qu'il appartenait de faire fleurir dans les cieux le bouton prématurément coupé sur la terre.

La revue que nous venons de citer se signala parmi les journaux qui, aussi bien en Angleterre que dans l'Inde, rendirent un éclatant hommage au talent littéraire de Toru Dutt et considérèrent sa fin précoce comme une grande perte pour la littérature. « Elle écrivait l'anglais, dit cette revue, avec toute la délicatesse et tout le bon goût d'une Anglaise de haute éducation, et plusieurs de ses petits poëmes déploient une éloquence tendre, moitié mélancolique, et une profondeur de sentiment religieux, illuminés par une imagination pure et élevée, qui promettaient de lui faire obtenir une place honorée parmi les poëtes anglais de l'époque actuelle [1]. »

En France, l'illustre indianiste dont nous avons plus d'une fois cité ici le nom sympathique, M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, président de la Société asiatique de Paris, a rendu un public hommage à cette jeune mémoire : « Le 30 août, dit-il,

[1] Editor, *Calcutta Review*, 1877.

est décédée à Calcutta Toru Dutt, jeune Hindoue à peine âgée de vingt ans, petit prodige qui déjà savait à cet âge non-seulement le sanscrit, sa langue sacrée, mais l'anglais et le français qu'elle écrivait et parlait purement, ce qui n'est pas tout à fait étonnant puisqu'elle avait été élevée en Europe. Mais, chose plus remarquable, à un âge où les jeunes personnes sont encore en pension, elle avait publié des poésies anglaises *marquées au coin du génie* et d'une étonnante pureté de style. Dernièrement elle avait fait paraître un volume in-octavo intitulé : *A sheaf gleaned in french fields;* c'est un choix de poésies françaises traduites par elle en excellents vers anglais..... Cette jeune Hindoue *pur sang*, comme elle me l'avait écrit elle-même, mais convertie au christianisme, était la dernière fille qui restait au très-respectable et très-lettré babu Govin Chunder Dutt, magistrat honoraire et juge de paix à Calcutta. Il avait perdu une autre fille à l'âge aussi de vingt ans, également douée et morte comme celle-ci de la phthisie [1]. »

[1] Ces lignes terminent la dernière revue annuelle qu'ait publiée

Lord Lytton, vice-roi de l'Inde, fut des premiers à exprimer au babu Govin Chunder Dutt la douloureuse sympathie que lui inspirait son malheur. Digne héritier d'un nom aussi illustre dans les lettres que dans la diplomatie, lui-même poëte d'un rare mérite, lord Lytton, l'auteur de *Clytemnestre*, avait un titre de plus pour déplorer la mort de cette jeune fille que l'Angleterre considérait comme un poëte de grande espérance : Lord Lytton, fils d'une *authoress* distinguée, devait particulièrement se plaire à honorer dans la femme les dons de l'intelligence [1]. C'est au vice roi de l'Inde que le babu Govin Chunder Dutt dédie l'œuvre posthume et inédite de sa fille, *le Journal de mademoiselle d'Arvers* [2].

M. Garcin de Tassy. J'ai dit plus haut, page v, note 1, que le cher et vénéré maître était mort au moment même où je venais de terminer la présente notice.

[1] Lord Édouard-Robert Lytton est fils du célèbre auteur des *Derniers Jours de Pompéi* et de lady Lytton-Bulwer, qui a publié de spirituelles études de mœurs. Le vice-roi de l'Inde est aussi le neveu de lord Henry Lytton, l'ambassadeur qui a notamment écrit de remarquables ouvrages sur les mœurs sociales et politiques de la France.

[2] Outre les œuvres que nous avons citées, Toru Dutt a laissé en manuscrit des poésies originales anglaises et huit chapitres d'une nouvelle anglaise.

Depuis la mort de Toru Dutt, le babu n'a plus eu, avec l'espérance de retrouver ses enfants dans un monde meilleur, que la préoccupation de faire mieux connaître les œuvres de sa fille. Après avoir publié, avec une notice biographique souvent citée ici, la deuxième édition de *A sheaf gleaned in french fields,* il a désiré voir paraître en France la nouvelle que Toru avait écrite *en français*. Je me suis chargée de publier le *Journal de mademoiselle d'Arvers*.

Ce n'est pas sans une émotion poignante que j'ai reçu la copie du manuscrit de Toru Dutt, copie entièrement due à la main de son vieux père : « Ma main tremble et je suis obligé de copier lentement », m'écrivait le babu pendant qu'il se livrait à ce long travail. Rien dans cette belle et ferme écriture ne trahit ce tremblement. On voit que le père a trouvé des forces dans l'accomplissement de la tâche à la fois cruelle et douce qui lui a donné une chère illusion : « Tout le temps que je copie, je crois m'entretenir avec elle », m'écrivait-il.

Le *Journal de mademoiselle d'Arvers,* quelque françaises qu'en soient l'inspiration et la forme, nous fait

penser à ces fleurs exotiques transplantées dans nos contrées, et qui, tout acclimatées qu'elles soient, gardent encore le parfum de leur terre natale. L'influence de l'Inde se retrouve ici. Le dévouement passionné que Marguerite d'Arvers témoigne à un fiancé devenu criminel ne rappelle pas seulement la charité de l'Évangile; c'est aussi un souvenir de ces vieilles mœurs brahmaniques qui prosternent la femme devant un époux heureux ou malheureux, innocent ou coupable. Nous reconnaissons encore l'influence indienne dans la nature si douce, si tendre de l'héroïne, dans la candeur des caractères et aussi dans quelques poétiques comparaisons, dans quelques gracieux compliments semés à travers le récit [1]. Constatons cependant que ce récit lui-même a une précision et une sobriété bien rares chez les narrateurs de l'Inde.

L'influence anglaise se fait aussi remarquer dans le *Journal de mademoiselle d'Arvers*. Elle se trahit par

[1] Notons aussi comme témoignage de l'influence indienne cette réflexion de Marguerite d'Arvers à propos du comte de Plouarven : « Son teint est d'un blanc presque féminin, ce qui dénote sa haute nais-

le détail des occupations familières, par le charme intime du *home*.

Cette œuvre, qui nous fait tour à tour passer de l'idylle au drame, du drame à l'idylle, cette œuvre nous intéresse par un admirable caractère d'ingénuité. Avec l'impressionnabilité des femmes de sa race, Toru Dutt a retracé, dans un langage naturel et touchant, tout ce qu'éprouve Marguerite d'Arvers, depuis les joies naïves de l'adolescente jusqu'aux terribles émotions de la fiancée; depuis le bonheur domestique de l'épouse et de la mère jusqu'aux tristesses de la jeune femme qui va mourir en laissant derrière elle son mari et son fils. Dans les premières pages du journal de Marguerite c'est bien une enfant de quinze ans qui, dans son joli gazouillement, nous initie à ses douces affections de famille, à ses œuvres de charité, à ses plaisirs champêtres; puis, sous le coup d'effroyables malheurs, c'est la femme qui se lève dans tout l'éclat de son

sance. » Dès les anciens temps de l'Inde, la blancheur du teint était un signe d'aristocratie; c'était l'un des traits qui distinguaient de la race indigène des Dasyous la race conquérante des Aryas.

dévouement et qui appuie ses douleurs sur la Croix à l'ombre de laquelle elle a été élevée. Toru Dutt a bien su interpréter les sentiments d'une catholique bretonne. Combien il est doux à Marguerite d'Arvers de se rappeler le couvent où elle a grandi, l'angélique religieuse qu'elle a vue mourir et dont elle réclame l'intercession au ciel! Fiancée, elle mettra son mariage sous la protection de la Sainte Vierge. Épouse et bientôt mère, elle invoquera en Marie la Mère de l'Enfant Jésus.

Plusieurs fois, en lisant le récit de Marguerite d'Arvers, qui, elle aussi, nous semble une jeune fille de l'Inde transportée dans notre France chrétienne, j'ai cru entendre Toru elle-même telle que me la révélaient ses lettres et celles de son père. Je retrouvais dans son héroïne sa grâce candide, l'exquise sensibilité de son cœur si aimant, sa foi si profonde et si tendre. Dans le foyer paternel de mademoiselle d'Arvers, je reconnaissais celui de notre jeune Hindoue. En voyant Marguerite entre ses parents, il semble réellement voir Toru entre son père et sa mère.

Je remarque aussi la pensée funèbre qui peu à peu apparaît dans le journal de Marguerite d'Arvers. D'abord, la jeune fille, tout entière aux illusions de la seizième année, ne comprend pas que l'on puisse désirer de mourir. Toutes les forces de sa vive jeunesse luttent contre cette pensée : « Pauvre Sœur ! dit-elle en parlant de Sœur Véronique mourante. Elle est si jeune ! Elle n'a que vingt-six ans. C'est bien tôt pour mourir ! pour quitter ce beau monde où nous jouissons des bienfaits de Notre-Seigneur..... Sœur Véronique était heureuse de mourir ! Je ne comprenais pas cela.

« S'il est des jours amers, il en est de si doux !

« Et jusqu'ici je n'ai jamais eu de douleur : le monde est si beau ! »

Mais les illusions tombent ; la vie apparaît à Marguerite d'Arvers ce qu'elle est réellement : une épreuve destinée à nous mériter la vie éternelle. Après les douleurs morales viennent les souffrances physiques que Toru Dutt retrace avec une saisissante vérité ; et l'idée de la mort plane sur la dernière

partie de l'ouvrage avec une persistance qui trahit les préoccupations de l'auteur et les progrès de sa maladie. Cependant l'idée de la mort est toujours accompagnée de la pensée de l'éternité; et le rayon d'immortalité que Marguerite d'Arvers vit briller sur la couche funèbre de Sœur Véronique luit aussi sur son propre lit de mort comme sur celui de Toru Dutt.

Si en Marguerite d'Arvers nous retrouvons les sentiments, le caractère, la fin prématurée de Toru Dutt, là s'arrête la ressemblance. Notre jeune Hindoue n'a pas vu fondre sur elle l'orage qui a brisé dans sa fleur la vie de Marguerite. Toru Dutt étant morte jeune fille, n'a pas éprouvé non plus cet amour conjugal et cet amour maternel qu'elle a si délicieusement fait exprimer à son héroïne et qu'elle n'a connus que par la prescience du cœur. Son père et sa mère restent seuls pour la pleurer et pour attendre avec l'inébranlable fermeté de leur foi le moment de l'éternel revoir. Mais si le souvenir de sa vie n'appartient qu'à ses parents, la renommée de ses œuvres rentre dans le patrimoine du monde littéraire. L'Angleterre et l'Inde revendiquent cette jeune

gloire, et j'aime à me dire que la France, elle aussi, gardera la mémoire de la jeune étrangère qui, au temps même où notre pays était humilié, voulut lui appartenir par la langue aussi bien que par le cœur.

CLARISSE BADER.

Août 1878, Paris.

LE JOURNAL

DE

MADEMOISELLE D'ARVERS

20 *août* 1860. — C'est aujourd'hui ma fête de naissance. J'ai maintenant quinze ans. Dans cinq ans j'en aurai vingt. Le temps vole. Ma petite mère est tout affairée, car il y aura un grand dîner chez nous en mon honneur! Je viens de quitter le couvent, où j'ai passé de si heureuses années. Je suis ici depuis avant-hier. Toutes les sœurs me firent chacune un cadeau. Elles étaient bien tristes de me voir partir pour toujours avec mon cher père, la sœur Véronique surtout; elle pria avec moi longtemps devant l'autel, puis elle m'embrassa et me donna une petite croix en argent.

— Cela te portera bonheur, ma chère, dit-elle, comme elle l'attachait à mon cou avec un ruban noir. Cette croix m'a consolée dans mes heures d'angoisse, elle te consolera aussi quand tu en auras besoin; songe toujours à Celui qui est mort pour nous sur la croix; je connais la douceur de ton âme, la confiance que tu as dans les promesses de notre Dieu; il te protégera contre tout mal, et il te bénira.

Je pleurai bien en la quittant, car elle était vraiment comme une sœur aînée pour moi, pendant tout le temps que j'étais au couvent. Mon père m'attendait dans le salon, et nous quittâmes ensemble ce paisible séjour. Je suis si heureuse de revoir mon petit père! je l'ai embrassé maintes fois avant que nous fussions arrivés chez nous. Lui, riait, tout content de me revoir.

— Tiens, petite, disait-il, tu es devenue toute belle et grande; ta mère ne te reconnaîtra pas!

— Tu me trouves donc bien, mon père?

— A merveille, chérie!

— Ah ! tu me flattes ! j'ai les joues un peu trop roses. Mademoiselle Lemoyne me l'a dit, et je suis un peu brune ; elle, elle est toute blonde.....

— Blonde comme les blés, chantait mon père, souriant.

— Ah ! c'est Musset qui a écrit cela.

— Quoi ! on lit Musset dans ton couvent ?

— Non. Mais mademoiselle Bertha Frith, c'est l'Anglaise, a un recueil de poésies françaises, et elle me l'avait prêté.

— Eh bien ! cette belle mademoiselle blonde ?

— Mademoiselle Lémoyne, mon père ! m'écriai-je. Oui, elle est belle, et toute blanche, avec une masse de cheveux blonds ; mais j'aime mieux la sœur Véronique, et je veux te parler d'elle. Elle est plus jeune, je crois, que mademoiselle Lemoyne, quoiqu'elle soit plus vieillie. Elle est si bonne ! Vois-tu, cher père, tandis que mademoiselle Lemoyne souriait ou riait de mon inexpérience ou de mes gaucheries (elle ne pouvait s'en défendre, car j'étais bien gauche le premier mois), la sœur Véronique m'aidait et me disait comment je devais

faire telle et telle chose. Vois-tu, le premier mois j'étais si triste à cause de toi et de maman que je ne faisais que pleurer et prier dans ma petite chambre; et sœur Véronique, s'en étant aperçue, me prit en pitié. Son père et sa mère sont tous les deux morts; elle me parlait d'eux, de son frère qui est aussi mort tout jeune, et puis d'un capitaine de navire, son cousin, dont le vaisseau fit naufrage : personne n'échappa, et son cousin y périt; alors elle prit le voile.

Nous parlions de la sorte, et le lendemain matin nous arrivâmes chez nous. La bonne mère nous attendait à la porte; je courus l'embrasser.

— O ma bonne mère!

— Mon enfant!

Papa est tout gai et content de m'avoir, après une si longue séparation. C'est lui qui, me voyant dans la cuisine avec ma mère, m'a dit de me reposer un peu et de ne rien faire.

— Car c'est ta fête, a-t-il ajouté.

Maman et moi nous étions dans la cuisine pour préparer quelques mets recherchés. Il est difficile

de se procurer une bonne cuisinière dans le voisinage. Il y aura beaucoup de monde chez nous ce soir. La comtesse de Plouarven va venir avec ses deux fils. Le comte, c'est le fils aîné, est tout jeune, et Thérèse me disait hier soir qu'il est « beau comme un prince ». Nous étions amis d'enfance, mais je ne l'ai pas vu depuis que j'ai été au couvent, il y a plus de quatre ans ; les enfants oublient vite.

Ma mère vient de me quitter pour aller s'habiller, car il est près de six heures, et nous dînons à sept. Elle m'a trouvée, les cheveux dénoués, assise devant la table.

— Que fais-tu, ma fille? a-t-elle dit, passant sa main sur mes cheveux. Ne perds pas de temps. En vérité, Marguerite, pour arranger toute cette chevelure, il te faudra deux bonnes heures.

Et elle levait la noire masse dans ses deux mains, toute fière de l'abondance des cheveux de sa fille. Elle m'a baisée au front.

— Fais-toi bien belle ; ton père aime à te voir avec des rubans bleus.

— Et de la mousseline blanche, n'est-ce pas?

— Oui, petite.

Et m'embrassant de nouveau, elle est sortie. Ah! voilà l'horloge qui sonne : c'est six heures et demie. Il faut m'arrêter.

21 *août* 1860. — Oh! j'étais si heureuse hier soir! Tout le monde me félicitait, et l'on but à ma santé du vin de Champagne. Mais il faut commencer par le commencement. Quand j'entrai dans le salon, madame Goserelle et sa fille étaient déjà arrivées. Elles causaient avec ma mère: Mon père me dit à l'oreille que j'étais belle comme la fleur dont je portais le nom. Mademoiselle Goserelle, en me voyant, me prit la main avec bienveillance.

— Ah! voilà la petite, dit-elle; elle a grandi, n'est-ce pas, maman ?

Mademoiselle Euphonie Goserelle est la belle du pays. Elle est plus âgée que moi; je crois qu'elle a vingt-six ans. Elle a la taille grande, les cheveux d'un blond roussâtre, qui lui font comme une auréole sur la tête; des yeux d'un bleu pâle, mais très-vifs; le nez long et fin, le front grand, les lèvres un peu

trop minces et les dents belles et régulières. Elle rit toujours; papa dit que c'est pour montrer ses jolies dents, mais je ne le crois pas : on ne peut rire sans en avoir envie, et puis papa badine souvent avec moi. Comme je parlais avec mademoiselle Goserelle, la porte s'ouvrit, et la comtesse de Plouarven et son fils Gaston, le cadet, furent annoncés. Ma mère alla au-devant d'eux, et fit asseoir la comtesse sur le canapé.

— Et Marguerite? dit madame de Plouarven en souriant, où est-elle?

Ma mère me fit signe de venir, et je m'approchai. La comtesse me prit les deux mains, et me faisant asseoir à ses côtés, elle me regarda longtemps.

— Tu es bien belle et aimable, mon enfant. Et elle posa ses lèvres sur mon front. Vois-tu, continua-t-elle avec enjouement, tu venais si souvent au château, pour jouer avec Dunois et Gaston, que j'avais pris l'habitude de te tutoyer, et que j'en suis venue à te regarder aussi comme mon enfant. Tu ne reconnaîtras pas Dunois, je pense?

— Non, je ne le crois pas; je n'étais qu'une enfant alors.

— Et qu'es-tu maintenant, ma fille? continua-t-elle avec son charmant sourire; tu n'as que quinze ans au juste. Dunois en a vingt-trois.

Et comme la porte se rouvrit :

— Ah ! le voilà qui entre; n'est-il pas beau? dit-elle avec un orgueil maternel.

— Oui.

Cela m'échappa involontairement, car c'était la vérité. Il est beau en effet. Sa taille est haute, mais quelques-uns la trouveraient mince; sa chevelure noire est bouclée et tombe jusqu'à la nuque; ses yeux noirs sont profonds et bien fendus; le front est noble; la lèvre supérieure, couverte par une moustache naissante et noire, est parfaitement modelée; son menton a quelque chose de sévère; son teint est d'un blanc presque féminin, ce qui dénote sa haute naissance. Sa mère lui fit signe de venir près d'elle.

— Vois donc, Dunois, c'est Marguerite ! N'a-t-elle pas grandi?

Il me salua profondément. La comtesse le fit asseoir à son côté.

— Donnez-vous la main, mes enfants, dit-elle

en souriant, vous vous embrassiez sans façon dans le temps.

Cela me fit rougir. Elle me prit la main, et la mit dans celle du comte, qui sourit en disant :

— La bonne mère ! elle est bonne et douce comme une sainte, et ne sait pas que mademoiselle Goserelle nous regarde!

— Eh bien, qu'elle regarde ! reprit la comtesse en souriant; est-ce que je fais quelque chose de malséant?

Et comme je retirais ma main, elle se récria gaiement et me baisa au front; puis, passant la main sur mes cheveux et se tournant vers son fils :

— Tu la trouves belle, n'est-ce pas? dit-elle.

— Ah ! oui, ma mère, dit-il en souriant, mais pas plus que toi.....

22 *août*. — Ce matin, papa et moi nous étions allés dans les bois; nous y avons rencontré le comte et son frère. J'étais en train de manger des mûres et des baies sauvages, dont le jus avait coloré mes lèvres. Tout à coup nous avons entendu le trot des

chevaux, et le comte et son frère nous sont apparus. J'aurais bien voulu fuir, car avec mes cheveux dénoués et mes lèvres violettes je n'étais pas à voir. Papa m'a retenue par le bras. Ses yeux brillaient de malice.

— Voilà, Dunois, une Bretonne sauvage, a-t-il dit en riant.

— Disons plutôt une nymphe des bois, général, a répondu le comte, souriant amicalement.

Cela m'a fait rougir. Est-ce qu'il entendait dire que j'étais jolie dans cet état de désordre? Nous avons causé jusqu'à midi, et puis nous sommes rentrés à la maison. Le comte m'a demandé quand j'irais faire une visite à sa mère.

— Pas avant une quinzaine, a répondu mon père. Voyez-vous, Dunois, a-t-il ajouté en plaçant sa main sur mon épaule, il y a si longtemps que je ne l'ai eue avec nous que je ne puis cesser de l'avoir sous les yeux, même pour un instant. Mais, a-t-il ajouté, elle ira au château dans deux ou trois semaines, si madame votre mère désire l'avoir.

Le comte a paru bien heureux de cette promesse.

Il nous a assuré que sa mère serait toujours prête pour m'accueillir.

23 *août.* — Ce matin, je suis allée voir toutes les vieilles gens du village. Une famille m'intéresse beaucoup. Il n'y a que le vieux père, qu'on appelle André Corraine, sa femme Michelle et la fille, une jolie personne, gentille et active, âgée de seize ans. Pauvres gens! ils sont dans une grande misère. La fille fait de son mieux pour gagner le pain du jour, mais elle ne suffit guère pour eux trois. Ils ne murmurent point, et ne parlent de leur détresse à personne; malgré toute leur réserve, je peux bien voir tous leurs besoins. J'en parlerai à l'excellente comtesse, car je crois qu'elle cherche une bonne femme de chambre.

24 *août.* — Ce matin j'étais assise à ma fenêtre. Il faisait beau; le ciel était si pur, sans nu[illegible] pensais à la bonté du Seigneur envers[illegible] pécheurs. En jetant les yeux sur la[illegible] jardin, j'ai aperçu un moineau qui[illegible] soif. Chaque fois qu'il buvait, il l[illegible] cieux comme pour remercier [illegible]

de toutes bontés. Seigneur, donnez-moi un cœur sensible à vos bienfaits et à votre miséricorde ! J'ai visité la mère Grestine aujourd'hui; elle est la plus vieille femme du village; puis je suis allée chez les Corraine. J'ai trouvé Jeannette en train de faire bouillir une maigre soupe; j'y ai jeté un morceau de lard et un chou-fleur, que j'avais dans ma boîte. J'ai fait cuire une douzaine de pommes de terre sous les cendres. Le tout a fait un bon dîner pour les pauvres gens. Le père et la mère, me voyant faire tout cela, voulaient m'en empêcher; mais je leur ai dit de ne se mêler de rien. Jeannette m'a suivie jusqu'au petit enclos; elle voulait me remercier, mais je lui ai fermé la bouche avec un baiser. Elle avait les yeux pleins de larmes; les miens l'étaient aussi, malgré tous mes efforts.

[redacted]ntrais, chantant un petit air du pays, quand [redacted] la voix de papa m'appeler.

[redacted] voilà, petite, a-t-il dit, sortant du salon; [redacted]is ce que tu étais devenue.

[redacted]tu me cherchais, papa? j'en suis

— Entre donc, a-t-il dit, voilà Louis qui est venu depuis une heure, et personne dans la maison que moi pour lui parler.

Mon père m'a alors présenté un jeune officier que je n'avais jamais vu.

— C'est ma fille, Louis, lui a dit mon père, mon enfant unique.

L'officier m'a donné la main avec un sourire si franc et un regard si amical que je me suis sentie à mon aise tout de suite.

— Tu ne te le rappelles pas, hé! Marguerite? m'a demandé mon père.

— Non, ai-je répondu en secouant la tête.

— Ah! vous étiez alors si jeunes tous deux!

Louis a vingt ans à peine. Une figure hâlée, ombragée d'un duvet naissant; une belle taille, avec la poitrine d'un Hercule; les cheveux bruns et épais : voilà en peu de mots son portrait. Ses yeux bruns, hardis, limpides, sont pleins de douceur et de sincérité; ses lèvres ont de temps en temps une expression de tristesse, surtout quand il parle de sa mère; mais quand elles sourient, tout le visage

rayonne. Mon père a mis la main sur mon épaule.

— Attention ! m'a-t-il dit d'un ton docte et moqueur, Vous voyez devant vous le célèbre capitaine Louis Lefèvre, du 22e de cavalerie légère, qui vient d'arriver d'Algérie. Il va rester ici quelque temps. Apprête une chambre pour lui, petite; mais, d'abord, cours dire à ta mère que Louis est arrivé. Je n'ai pu la trouver; sans cela, je lui auraisdonné la bonne nouvelle moi-même.

J'ai trouvé ma mère dans le potager, soignant ses petits pois et ses fèves.

— Louis Lefèvre est ici, maman, lui ai-je dit.

Elle s'est brusquement retournée.

— Que me dis-tu là? s'est-elle écriée. Viens que je t'embrasse, petite, pour ta bonne nouvelle.

Elle m'a donné un baiser, puis elle s'est dirigée vers la maison en me tenant par la main.

— Oh! Henry, a-t-elle dit à mon père, pourquoi ne m'avoir pas avertie plus tôt?

— Parce que je ne vous trouvais nulle part, ma chère, a répondu mon père en levant les yeux d'un nouveau fusil qu'il montrait à Louis

— Mon cher Louis, je suis bien aise de te voir.

Elle s'est avancée vers le capitaine, et lui a baisé le front. Il était ému; ses lèvres ont tremblé, et ses yeux se sont voilés. Papa m'a attirée à lui; j'ai vu que ses yeux aussi étaient mouillés. Je n'ai rien compris alors. Mais je sais tout maintenant. Louis était orphelin à dix-sept ans, sa mère étant morte deux jours après son père, qui appartenait au même régiment que mon père. Le jeune homme était parti pour l'Afrique, accablé de douleur, presque fou. Il les aimait tant! C'était la dernière fois que mon père et ma mère l'avaient vu. Mais achevons mon récit.

— Et tu as été toujours bien portant, Louis? a continué ma mère.

— Pas toujours; j'eus la fièvre trois jours après mon départ, et cela dura plus d'un mois; mais à présent, a-t-il ajouté en souriant, j'ai la meilleure santé du monde.

Après le dîner, papa m'a confié Louis, en me disant :

— Maintenant, Marguerite, montre tous tes pro-

tégés à Louis; je m'en vais écrire mes lettres, et votre maman va arranger la chambre.

J'ai conduit notre hôte dans le jardin, et je lui ai montré mes lapins. Il en a pris un dans ses mains pour le caresser, mais le méchant petit lui a mordu le doigt. Je l'ai vu placer l'animal tout doucement sur le gazon, comme si rien n'était arrivé; mais bientôt j'ai aperçu un filet rouge couler de son doigt.

— Est-ce que l'animal vous a mordu? me suis-je écriée.

Il a souri.

— Ah! ce n'est rien.

Mais j'ai insisté, et alors il m'a montré l'empreinte de quatre petites dents. Je lui ai pansé le doigt.

— J'en suis si fâchée! disais-je toute désolée; mais vous ne souffrez pas beaucoup, n'est-ce pas?

— Pas du tout, a-t-il répondu.

Puis, plus bas, il a ajouté :

— Comme vous me rappelez ma mère!

Je n'ai rien dit.

— L'avez-vous vue? a-t-il demandé de la même voix.

— Je crois que oui, mais je ne me la rappelle pas.

Nous sommes allés nous asseoir à l'ombre d'un vieux chêne.

— Est-ce que vous étiez très-malade en Afrique?

— On n'espérait plus me sauver; je n'avais aucun être chéri près de mon lit pour me consoler; c'était un mois après la mort de mes parents; un camarade me soignait; j'ai vu ma mère bien des fois pendant le délire. Je la voyais, blanche comme le marbre, mais avec un sourire bien doux qui éclairait son visage; elle me prenait les mains; elle posait ses lèvres sur mon front brûlant, — et alors je me levais plus soulagé physiquement, mais désolé, car il me tardait d'aller la rejoindre au ciel.

Il s'est tu, et a regardé les champs tout rêveur.

Je pleurais. Tout à coup il a tourné la tête.

— Vos larmes coulent pour moi? a-t-il demandé.

— Vous avez tant souffert! lui ai-je répondu.

Après un silence, il a dit de sa voix naturelle :

— Allons, montrez-moi le vieux cheval de votre père.

25 *août*. — Ce matin, de bonne heure, je donnais

à manger aux poules et aux canards avant le déjeuner. Louis est venu me rejoindre.

— Vous êtes bien matinale aujourd'hui; mais je le suis aussi, disait-il.

— Oui, mais comment va votre doigt?

— Très-bien, je crois, quoique je ne l'aie pas vu ce matin.

— Vous n'avez pas ôté les liens? demandais-je tout étonnée.

— Non; puisque c'est vous qui les avez mis, c'est vous qui les ôterez.

J'ai fait comme il voulait. Thérèse, la vieille nourrice, entrait en ce moment.

— Qu'a monsieur le capitaine, mademoiselle a-t-elle demandé.

— Mon lapin lui a mordu le doigt, Thérèse.

— Ce n'est que ça? Ah! mon enfant, il a été blessé plus profondément, je crois.

Et elle s'est éloignée. Il s'est penché un peu pour me regarder; son regard m'intriguait.

— C'est la nourrice de ma mère, ai-je dit. Mais avez-vous jamais été blessé?

— Trois fois, a-t-il répondu après une pause.

— Grièvement?

— Je ne compte que les blessures sérieuses que j'ai reçues.

Après le déjeuner, nous sommes allés tous dans les bois. Papa et maman sont revenus à la maison avant nous. Comme Louis et moi nous étions assis au bord de la petite rivière, Louis a dit, regardant le sentier :

— Quelqu'un vient.

J'ai tourné la tête.

— C'est le comte, ai-je répondu.

Louis fronçait le sourcil.

— Quel comte? Comment s'appelle-t-il?

— Le comte de Plouarven.

— Vous le connaissez?

— Oui; sa mère était au même couvent que la mienne.

Le comte nous a abordés et m'a saluée; puis, se tournant vers Louis, il lui a tendu la main.

— J'ai l'honneur de parler au capitain[illegible]èvre, a-t-il dit; mon père appartenait au même régiment que vous.

Louis souriait.

— Vraiment? a-t-il répondu de bonne humeur.

Nous nous sommes mis à causer.

— Ma mère vous attend toujours, m'a dit le comte. Quand aurons-nous le bonheur de vous avoir au château?

— Après une quinzaine, peut-être.

— Mon oncle va venir à la même époque, j'en suis bien aise; autrement je craindrais que vous ne vous ennuyassiez au château.

— Oh! non, j'en suis sûre.

— Je peux bien vous croire, on ne s'ennuie pas quand on a une belle âme.

— C'est bien vrai, ce que vous dites là, a répondu Louis, qui jetait des cailloux dans le lac, d'un air rêveur.

Nous nous sommes bientôt levés pour retourner à la maison. Avant de nous quitter, le comte a dit à Louis :

— J'espère vous revoir bientôt. Mon oncle serait charmé de faire votre connaissance.

— Merci, a répondu Louis tout joyeux. Et le comte s'est éloigné.

29 *août*. — Louis est parti ce matin. Nous en étions tous bien tristes. Maman l'a embrassé et n'a pu retenir ses larmes ; elle lui a fait promettre dix fois qu'il reviendrait nous voir bientôt. Papa et moi nous l'avons accompagné une partie du chemin. Nous étions tous silencieux, car dire adieu à un ami, quoique ce mot soit suivi d'un « Au revoir », est toujours triste. Au coin de l'église, il nous a quittés.

— Vous ne m'oublierez pas? a-t-il dit en me serrant la main.

— Oh, non! vous pouvez m'en croire.

— Et moi, a-t-il continué d'un ton plus bas, je ne vous oublierai jamais, dussé-je même ne plus vous revoir.

— Mais nous nous reverrons, et vous reviendrez! lui ai-je répondu, car il parlait un peu tristement.

— Et vous serez contente de me revoir ?

— Si je serai contente ! nous serons bien heureux de vous revoir, n'est-ce pas, mon père ?

— Oui, mon enfant, a dit mon père, regar-

dant Louis et laissant échapper un petit soupir.

Louis est monté à cheval, et il est parti au galop. Avant de disparaître dans les bois, il s'est retourné et a agité son chapeau. Papa m'a pris la figure entre les mains et m'a longtemps regardée. Comme il m'aime, le cher père! Ses yeux sont devenus humides.

— Ma petite innocente, fleur des champs, disait-il en me baisant doucement au front.

Nous sommes retournés vers la maison.

— Allons, a dit mon père, il ne faut pas s'attrister; il reviendra, je l'espère.

— Je l'espère aussi, j'aurais bien voulu qu'il restât plus longtemps; son départ laisse un vide parmi nous.

— Ta mère est peinée de le voir partir; elle aime beaucoup ce garçon, et moi, j'ai une grande affection pour lui. Et toi, Marguerite?

— Moi aussi, mon père.

La maison est bien triste sans Louis. Quoiqu'il ne soit resté que peu de jours avec nous, son départ nous fait sentir comme il est de la famille. La com-

tesse nous a fait une visite ce soir. Elle venait prier papa et maman de m'accompagner au château ; mais ils ne le peuvent pas ; j'aurais voulu qu'ils acceptassent l'invitation. La comtesse a dit ensuite qu'elle avait grand besoin d'une femme de chambre. Alors je lui ai parlé de Jeannette Corraine. Elle a bien voulu la voir, et je lui ai promis de dire à Jeannette d'aller au château. Elle était touchée jusqu'aux larmes quand je lui ai raconté la misère des Corraine et le dévouement de leur fille. J'ai grand espoir qu'elle prendra Jeannette pour femme de chambre.

— Tu n'es pas depuis un mois parmi nous que tu connais tous les pauvres gens, me disait la comtesse toute surprise et heureuse. Tu es leur ange gardien, il me semble.

4 septembre. — Ce matin, papa a reçu une lettre de Louis. Il est en ce moment à Paris, mais il partira bientôt pour l'Algérie. Il reviendra en décembre, et « alors, écrit-il, j'espère vous revoir tous. Je ne saurais jamais oublier les soins que vous et ma-

dame d'Arvers avez prodigués à mes parents et à moi. Je ne pourrai jamais être trop reconnaissant de la bonté que vous m'avez témoignée aux jours de mes chagrins. Que le Dieu du ciel vous récompense, et vous garde de tout mal, vous et les vôtres! Ne m'oubliez pas dans mes voyages; mais c'est de trop de vous le dire, car vous me tenez lieu de père et madame d'Arvers de mère, et je sais que vous aurez toujours un coin dans votre cœur pour — Louis Lefèvre. »

Je suis allée aujourd'hui avec la comtesse voir Jeannette Corraine. Gaston nous accompagnait. La comtesse est bien contente de la fille, et elle l'a engagée sur place. Jeannette était toute joyeuse; elle me baisait les mains, elle pleurait, et ses larmes m'ont émue; je lui ai dit de se calmer; sa mère et le père Corraine me bénissaient tout haut. Jeannette ira demain au château. En revenant, Gaston m'a dit:

— Vous êtes bien bonne.

— Non; je voudrais bien l'être, mais je ne le suis pas.

— Mais qu'aurait fait cette pauvre famille sans vous? s'est-il écrié.

— Ah! Dieu ne l'aurait point abandonnée. Il aime ses créatures, il les appelle ses enfants, — et un père ne saurait délaisser ses enfants.

Il y a eu un silence.

— La fille est très-jolie, a repris Gaston.

— Je suis bien aise que vous pensiez comme moi; ses grands yeux ne sont-ils pas beaux? bleus comme un ciel d'été!

— Est-ce que cette phrase part de votre cœur?

— Que voulez-vous dire? ai-je répondu, levant les yeux et rencontrant les siens pleins d'espièglerie. Il a souri.

— N'importe ce que je voulais dire.

Et là-dessus nous nous sommes séparés, car nous étions près de l'enclos de notre jardin.

5 *septembre*. — Demain je pars pour le château J'étais occupée toute la matinée à faire mes paquets. La cloche sonne huit heures; j'ai laissé ma fenêtre ouverte; les brillantes étoiles me regardent, et la lune argentine entrecoupe de clair et d'ombre ma petite chambre. Tout se tait; pas un bruit, pas le

moindre souffle de l'air. J'étais devenue toute rêveuse. La lune me faisait penser à la sœur Véronique de mon couvent; elle aussi est chaste et belle et pâle, comme l'astre de la nuit; loin du bruit du monde, dans la sainte enceinte du couvent, elle mène une calme et pieuse vie. Qu'elle est bonne! Elle m'aime beaucoup, et cela me rend bien heureuse; car être aimée d'une personne si sainte et bonne est un bonheur. Je porte toujours à mon cou le crucifix qu'elle m'a donné.

7 *septembre*. — Château de Plouarven. Me voilà dans ce vieux château; le lieu me plaît; le château a un air de grandeur et quelque chose de morne qui me rendent triste et pensive malgré moi lorsque je suis seule. Mais je suis bien confortablement installée, et l'on me rend toutes choses agréables. Hier, à cinq heures, le comte et son frère vinrent me prendre; le grand carrosse de famille les suivait. Je dis que j'aimerais mieux aller à pied. Papa éclata de rire.

— Est-ce que le carrosse t'effraye, petite? Aurais-tu peur de verser?

Le comte sourit.

— Je suis de votre avis, mademoiselle, me dit-il.

Je ne pus empêcher quelques larmes de monter à mes yeux, malgré tous mes efforts, pendant que j'embrassais ma mère.

— Va donc, me dit-elle tout bas, ne pleure point; ne te reverrai-je pas souvent, et est-ce que tout cela n'est pas pour ton bien ?

Nous prîmes le sentier du bois, car c'était le plus ombragé. Le comte marchait à ma gauche, et son frère à ma droite. Nous parlions de Louis; le comte voulait savoir son histoire. Je demandai à Gaston si leur mère était contente de Jeannette. Il répondit qu'elle ne se lassait point de parler de son assiduité et de ses bonnes manières. Le comte me fit admirer le paysage qui se déroulait devant nous. Le château sombre et triste était en ce moment baigné dans les rayons vermeils du soleil couchant; une montagne couverte de ronces, de broussailles et d'autres herbes, se montrait derrière le grand édifice. Nous traversâmes un grand pré; tout autour, les champs d'orge, d'avoine, fleurissaient au soleil.

L'automne n'a pas encore commencé de jeter sa couleur d'or sur les arbres. L'été est dans toute sa gloire. Tout se taisait, à l'exception de quelques oiséaux et de la rivière qui coulait au pied de la montagne. La comtesse nous attendait sous la voûte gothique. Elle m'embrassa affectueusement, et me conduisit au salon.

— Je suis bien aise de te voir ici, ma chérie, me dit-elle; mais Dunois, ajouta-t-elle, pourquoi ne l'as-tu pas fait venir en voiture?

— Mademoiselle a mieux aimé marcher, et comme son avis m'a paru aussi le meilleur, je ne m'y suis point opposé, répondit-il avec son charmant sourire.

— Mais tu es fatiguée, n'est-ce pas, mon enfant? me demanda la comtesse.

— Pas du tout. La promenade m'a fait du bien; l'air est si frais dans les bois!

Alors elle me demanda des nouvelles de mon père et de ma mère. Elle dit que son frère était arrivé, mais qu'il était sorti. Il devait rentrer avant le dîner.

— Je te montrerai ta chambre, mon enfant. Il te faut un peu de repos avant le dîner.

Je la suivis dans une chambre qu'elle appelait la mienne ! Les mille parfums des champs et la douce odeur du jasmin qui encadre la fenêtre remplissaient la chambre. Au-dessous s'étend un magnifique jardin. Loin, bien loin, on peut voir une longue ligne bleue qui brillait au soleil : c'est la mer. J'étais charmée, je courus à la comtesse ; dans ma joie, je l'embrassai.

— Quelle belle chambre ! Vous êtes bien bonne.

Elle parut contente.

— Je te la donnerai volontiers pour toujours, si cela se peut, dit-elle souriante et pensive.

Puis elle ajouta :

— Allons, Marguerite, fais comme chez toi ; si tu as fini ta toilette avant moi, ne m'attends point, mais descends hardiment au salon. On sera bien aise de t'y voir..

Là-dessus elle me quitta. Quand je me trouvai seule, je m'agenouillai comme d'habitude dans l'alcôve, devant le crucifix qui y était placé. Je bénis le Seigneur de toutes ses bontés, et je le priai de m'accorder la grâce de faire tout ce qui lui est

agréable. O mon Dieu! pardonnez-moi tous mes péchés, car ils sont innombrables! Je me levai et je regardai à travers la fenêtre; puis je mis une robe de mousseline blanche, avec des rubans de satin bleu; mon père aime à me voir ainsi; je descendis ensuite. J'allais entrer dans le salon quand la porte s'ouvrit et un homme sortit. Il avait environ cinquante ans; ses cheveux tournaient au gris, ainsi que sa moustache épaisse; ses yeux étaient petits, mais pleins d'esprit. En me voyant, il s'approcha de moi, et, me serrant la main, il dit gaiement :

— Je vous connais, mademoiselle, par ouï-dire; ma sœur m'a souvent parlé de vous; elle raffole de vous, et, ma foi, elle a bien raison. Je suis le colonel Desclée.

Il semblait vouloir lire dans mon cœur, car il me regarda quelques minutes avec intérêt, puis il dit :

— Allons, petite, vous me plaisez. Il ajouta : Entrons.

Il me conduisit au salon, me tenant par la main. Je suis bien aise de faire sa connaissance, car je le croyais un homme un peu sévère et dur, mais il est

très-aimable. Nous trouvâmes le comte et son frère dans le salon, dont les fenêtres ouvrent sur la terrasse toute pleine de statues et de plantes rares et belles. Le colonel, il me semble, m'a prise en affection. J'étais heureuse de voir Jeannette et d'apprendre qu'elle était contente. Elle me remercia avec un de ses doux sourires et un regard reconnaissant de ses grands yeux bleus.

8 *septembre*. — Ce matin, je suis allée voir mon père et ma mère. Voici comment cela est arrivé. Le colonel, au déjeuner, m'a demandé si je savais monter à cheval, et j'ai répondu que non. Il s'est tourné vers le comte et s'est écrié :

— Mon cher Dunois, pourquoi ne le lui apprends-tu pas?

Le comte a accueilli cette idée avec plaisir.

— Nous commencerons dès aujourd'hui, si cela vous convient, mademoiselle, et nous irons voir madame votre mère...

— Oh! cela serait charmant, mais.....

— Pas de *mais*, a interrompu gaiement le colonel.

— Mais, ai-je répété, peut-être que vous n'avez pas un cheval assez doux pour que je puisse le monter.

— Si, a répondu le comte; ma mère avait acheté, il y a à peu près un an, une jument blanche, douce comme un agneau.

— Ma sœur l'avait achetée pour la future comtesse, n'est-ce pas, ma sœur? a dit le colonel avec un sourire malin.

La comtesse a souri, et son fils est allé faire les préparatifs. Gaston a dit qu'il ne pouvait nous accompagner, ayant d'autres affaires. Après le déjeuner, on a amené les chevaux à la porte. Le cheval du comte, nommé Saladin, est d'un noir luisant; pas un poil blanc; grand, avec un poitrail magnifique. Au son de la voix de son maître, il levait les oreilles et hennissait de joie. La jument qui m'était destinée est blanche comme la neige, avec une crinière argentée, flottante; elle est vraiment douce comme un agneau. À côté de Saladin, l'un semble la force et la grandeur; l'autre, la beauté et la douceur. Je caressais Fatima, et elle semblait s'apercevoir que j'aime les chevaux, car elle hennissait dou-

cement de plaisir et léchait mes mains. Le comte a tenu l'étrier, et a lui-même sauté légèrement sur sa selle; le colonel est monté à cheval, et la comtesse nous a souhaité en souriant un bon voyage.

— Prends garde, Dunois, disait-elle à son fils, qu'aucune mésaventure n'arrive à Marguerite.

— Ne crains rien, ma bonne mère, a gaiement répondu le comte.

Il m'a demandé si je me trouvais bien sur ma selle.

— Tout à fait bien, lui ai-je dit.

Il m'a remis un beau fouet, incrusté d'argent. Le colonel s'est écrié :

— Mais vous montez galamment, petite.

J'ai souri. Nous sommes partis au trot; mais, après quelques minutes, nous sommes allés au galop; le comte se tenait tout près de moi, de peur d'accident. La matinée était si fraîche, le ciel si bleu, et j'étais si heureuse! A la porte de notre jardin, j'ai sauté légèrement de mon cheval, sans aide, et j'ai couru embrasser mon père, qui se promenait sur le seuil.

— Tiens, m'a-t-il dit tout réjoui, toi, ma petite, à cheval, mais c'est magnifique! Tout à l'heure,

en voyant une amazone et deux cavaliers qui se dirigeaient vers moi, je me disais : Voilà mademoiselle Goserelle qui vient avec ses chevaliers.

Il était bien content de me revoir. Maman est accourue pour recevoir le comte et son oncle, et a paru aussi très-heureuse de savoir que j'étais venue à cheval. Au bout d'une heure, nous sommes retournés au château.

9 *septembre.* — Nous étions, cette après-midi, au bord de la petite rivière. Le comte voulait aller en bateau, et l'on y a joyeusement consenti. Le comte, son frère et moi, nous voguions gaiement entre les deux rives de ronces et d'églantiers. Le paysage était si doux et si charmant! Au loin on pouvait apercevoir, à travers les cimes des arbres, la haute tour du château. Tout se taisait près de nous; nous n'entendions que nos propres voix; çà et là un poisson d'or et d'azur se montrait sur la surface, puis se lançait au fond comme un trait. J'admirais les roses qu'on entrevoyait dans les buissons; j'étais en extase devant une belle rose blanche comme la neige. Le

comte a sauté à terre pour la cueillir; la rive était roide; il a failli glisser, et je n'ai pu retenir un cri. Gaston, qui regardait les flots tout rêveur, s'est levé en sursaut; mais le comte avait repris l'équilibre, et il entrait dans le bateau, la rose en main.

— Que vous êtes pâle! m'a-t-il dit en m'offrant la fleur. Vous ne vous sentez pas mal?

— Non, j'ai été effrayée en vous voyant glisser, voilà tout.

— Mais je sais nager, a répliqué Dunois. Reprenez vos joues roses, mademoiselle, et ne soyez pas blanche comme cette fleur, a-t-il ajouté en souriant.

Nous sommes retournés au château, et Gaston a raconté à sa mère toutes nos aventures. La comtesse, en apprenant comme j'avais été effrayée, m'a tendrement embrassée, m'appelant « sa fille ».

10 *septembre*. — Ce soir nous avons dîné sur la terrasse; il faisait chaud dans la maison. Au moment où le soleil se couchait sous une mer pourpre, la comtesse et son frère sont rentrés dans la maison. Le

long crépuscule du soir nous invitait à rester dehors. Après quelques minutes, Gaston a regardé sa montre et s'est levé pour s'en aller. Le comte a froncé légèrement le sourcil, et a voulu lui adresser quelques paroles; mais Gaston était déjà loin. Je regardais les poissons d'or dans le bassin de la fontaine. Lui, le comte, se tenait tout près de moi, tout rêveur. Les petits poissons s'ébattaient dans l'eau limpide.

— C'est charmant! me suis-je écriée; que c'est beau!

— C'est beau, en effet; votre visage reflétait dans l'eau, a-t-il dit en souriant.

— Mais ce n'est pas cela, ai-je répondu tout interdite; je regardais les petits poissons, qui sont charmants à voir.

— Et moi, je regardais la silhouette, belle et charmante, de votre figure.

Cela m'a fait rougir plus que jamais; ses paroles me donnent tant de plaisir! Sa voix sonore, avec un léger ton de gaieté, est harmonieuse à entendre, comme le bruit des vagues contre le rocher. Nous sommes bientôt rentrés, car la nuit venait de tomber.

La comtesse m'a priée de chanter quelque chanson du pays. Après que j'ai eu fini, le colonel m'a félicitée.

— Vous chantez comme un rossignol du bois des Roses, ma chère, m'a-t-il dit. Allons, Dunois, c'est à toi, maintenant; chante-nous une chanson.

Le comte a pris son violon, instrument dont il joue à merveille, et il a commencé une chanson dont les paroles sont de Victor Hugo. Sa voix de baryton semblait remplir la chambre.

« S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose...

Après qu'il a eu terminé ce morceau :

— C'est bien, mon enfant, a dit le colonel; je crois que tu as fait des progrès depuis que je t'ai entendu chanter l'année dernière.

Gaston était rentré. On lui a demandé de chanter, mais il s'est excusé. A onze heures, nous nous sommes séparés. Dans ma chambre, je me suis agenouillée au pied de la croix, dans l'alcôve. Que Dieu me pardonne tous mes péchés, et ramène mes pas errants. Je suis votre servante, ô mon Dieu; ayez pitié de moi. J'ai ouvert la fenêtre, j'ai regardé au dehors.

La lune éclairait les cimes des sapins et des bouleaux. Tout était si paisible! J'entendais seulement le sourd mugissement de la mer contre les rochers. J'apercevais au loin les crêtes argentées de ses vagues. Je devais retourner demain chez nous; mais, la comtesse n'y consentant pas, je resterai deux jours encore.

11 *septembre.* — Le comte et Gaston m'ont montré tous les recoins du château. Nous sommes montés à la tour, et là nous nous sommes assis sur le bastion, pour voir le soleil couchant se perdre au loin dans les vagues bleues de l'Océan.

— Cette tour a sa légende, a dit le comte.

— Oh! racontez-la-moi, je vous prie.

Gaston se promenait. Le comte a parlé ainsi :

— Un de mes ancêtres, nommé Henry de Plouarven, habitait ce château, en je ne sais quelle année du douzième siècle. Il n'avait alors qu'un enfant, une fille de seize ans, fort belle, et d'une nature bonne et douce. Elle était la seule joie du comte Henry. Il avait un fils, mais celui-ci était parti depuis quelques années pour la croisade. Eh bien! un jour de dé-

cembre, un chevalier arriva au château, à la brune. On se hâta de lui offrir l'hospitalité et l'abri, car il faisait grand froid dehors. Le chevalier était couvert de neige. Catherine, c'était le nom de la fille du comte, venait, selon la coutume du temps, ôter le baudrier du gentilhomme. Le comte invitait son hôte à table. C'était un homme d'environ vingt-cinq ans; son armure était noire, seulement la plume de son casque était blanche, blanche comme la neige. Il était de haute taille; ses cheveux bouclés tombaient sur ses tempes; ils étaient d'un noir d'ébène; ils cachaient à demi une balafre sur son front; cette cicatrice et sa moustache noire et épaisse relevaient sa beauté virile. Il ne se lassait pas de regarder la jeune fille de ses yeux noirs et pensifs. La jeune fille l'aima dès le premier moment. Ses yeux bleus et clairs se fixaient à la dérobée sur la noble figure du chevalier, et sa douce et innocente physionomie se colorait d'une rougeur subite au moindre compliment qu'il lui adressait. Le comte le contraignit de se reposer un ou deux jours au château. En partant, le chevalier donna une rose blanche comme souvenir à Cathe-

rine; il lui dit « adieu », et non « au revoir ». Catherine monta dans cette tour pour le voir aussi longtemps que possible. Elle vit sa plume flottante, sa forme aimée s'amoindrir de plus en plus, et puis disparaître tout à fait. Elle rentra dans la tour, et se coucha sur son lit. Son père, ne la voyant pas, vint la chercher le soir. Il entra dans la tour. La lune éclairait la chambre d'une lumière pâle et argentée à travers les barreaux de la jalousie. Le comte vit la jeune fille couchée sur son lit, plus pâle que la fleur qu'elle tenait à la main. Dans le clair de lune, sa chevelure blonde semblait un halo autour de sa tête. Le comte voulut l'éveiller; elle était morte. On dit, continua Dunois, que si l'on vient une nuit en décembre, quand il fait clair de lune, dans la tour, on voit la même chose que vit le comte Henry.

Il faisait déjà noir, le vent commençait à gémir dans les feuilles.

— Mais vous avez froid, s'est écrié le comte, m'enveloppant dans un manteau; vos mains sont glacées. Descendons.

Et nous sommes descendus.

12 *septembre.* — Ce matin, le colonel est parti pour Paris. Il a promis à sa sœur d'être de retour avant le 20 novembre, le jour de la fête du comte. Sur le seuil il m'a serré la main, et puis il m'a baisé le front, disant :

— Va, petite, il ne faut pas dire non à un vieux balafré comme moi; avec M. Dunois, ici présent, ce serait bien différent, je l'avoue; n'est-ce pas?

Et il s'est mis à rire. Cela m'a fait rougir. Je pars demain. Oh! être près du bon père et de la bonne mère, cela me rend si heureuse rien que d'y penser! La comtesse m'a priée de venir au château en novembre à la fête du comte, qui lui-même insistait, disant avec son sourire plein de grâce :

— Vous viendrez, n'est-ce pas? car, voyez-vous, nous ne pouvons absolument pas nous passer de vous; n'est-ce pas, ma bonne mère?

— Cela va sans dire, mon fils; tu viendras, n'est-ce pas, ma bonne Marguerite?

Je le lui ai promis.

13 *septembre.* — Me voilà dans ma petite chambre,

à moi! avec sa fenêtre qui regarde le verger, et mon lit aux rideaux blancs, et la petite table sur laquelle j'écris mon journal. Le comte et son frère m'ont conduite chez nous. Papa m'attendait à la porte. Je lui ai sauté au cou; et comme je l'embrassais :

— On dirait que tu as été loin de nous pendant une année et non pas une semaine, me disait-il en riant, mais néanmoins ses yeux étaient mouillés.

Maman était dans sa chambre; j'ai couru l'y trouver; elle m'a embrassée en disant, toute surprise :

— Mais je croyais que tu ne reviendrais que ce soir; qui t'a accompagnée?

— Le comte et Gaston.

Elle est descendue au salon, et je l'ai suivie. Le comte lui a remis une lettre de la part de sa mère, et l'a priée, de même que mon père, de venir au château le jour de sa fête. Elle l'a remercié et a accepté son invitation. Aussitôt le comte et son frère sortis, je suis allée voir ma « ménagerie », comme l'appelle mon père. Les lapins ont rappelé Louis à ma mémoire. A dîner, j'ai demandé à papa s'il avait reçu des nouvelles de Louis.

— Ce matin même j'ai reçu une lettre de lui, a-t-il répondu en regardant ma mère.

— Il n'est pas malade? demandais-je.

— Non.

— Où est-il, mon père?

— En Corse.

— Vraiment! et comment trouve-t-il le pays? Lis-moi donc la lettre, mon bon père.

Mon père a lu quelques lignes, puis il s'est arrêté.

— Il ne parle que de son séjour avec nous, et des heureux jours qu'il a passés chez nous.

Il a replié la lettre et l'a remise dans sa poche. Nous sommes allés nous coucher bien tard; nous avions tant de choses à nous raconter!

14 *septembre*. — Le comte vint hier soir me demander si je n'étais pas fatiguée de ma longue promenade. Maman lui montra quelques plantes exotiques qu'elle avait reçues dernièrement de Paris. Il demanda à ma mère des nouvelles de Louis.

— Je serais charmé de le revoir, dit-il; on ne saurait trouver un plus brave jeune homme. Son

regard franc et son sourire sincère me l'ont fait prendre en affection, ajouta-t-il, souriant.

— Il viendra chez nous en octobre.

— Vraiment! cela me fait grand plaisir; car alors j'espère le présenter à ma mère.

Ma mère lui raconta toute l'histoire de Louis. Le comte l'écoutait attentivement, son beau visage tout pensif, ses grands yeux noirs attachés sur ma mère.

— Pauvre jeune homme! dit-il enfin, il a beaucoup souffert. Sa triste histoire me fait l'affectionner plus que jamais. Et il est capitaine, lui qui me paraît si jeune!

— Il a vingt ans à peine; il est le plus jeune capitaine de son régiment, répondit ma bonne mère, toute fière de son protégé.

Le comte prit congé quelques minutes après.

17 *septembre.* — Oh! c'est un si beau cheval que mon *Austerlitz!* Mon bon père! dès qu'il a vu que j'aimais à monter à cheval, il a fait venir tout exprès pour moi de Paris un magnifique cheval alezan, avec une crinière flottante. Le superbe animal est

docile comme une brebis, et semblait me reconnaître dès qu'il m'a vue; il arriva ici hier, et aujourd'hui nous avons parcouru toute la campagne. Comme il galope, vite comme le vent! Nous avons rencontré, mon père et moi, le comte qui ne se lassait pas de louer *Austerlitz*.

— Je croyais voir Diane revenant de la chasse, m'a-t-il dit.

18 *septembre*. — J'ai reçu aujourd'hui une lettre de sœur Véronique. Elle est malade, très-malade; on n'espère plus la sauver, et elle veut me voir le plus tôt possible. La lettre, quoique toute courte, est pleine d'un esprit en paix avec son Dieu. Pauvre sœur! Elle est si jeune! Elle n'a que vingt-six ans. C'est bien tôt pour mourir, pour quitter ce beau monde où nous jouissons des bontés de Notre-Seigneur. Mon père m'a donné la permission d'aller la voir, et ma mère pleurait en lisant la lettre. Je pars à dix heures, après le déjeuner.

21 *septembre*. — J'arrivai dans la soirée du 18

au couvent de la *Mater Dolorosa*. J'entrai dans la chambre de la malade. Elle était couchée sur son lit; en m'apercevant elle sourit, et me fit signe d'approcher plus près d'elle. Je m'agenouillai près de son chevet; elle m'embrassa; qu'elle était pâle! Elle tenait à la main un petit crucifix d'ivoire. Je sanglotais.

— Pauvre Marguerite, tu m'aimais bien donc? dit-elle doucement, passant sa main sur mes cheveux. Ne pleure point, mon enfant; je serai si heureuse là-haut dans les cieux! nous nous y reconnaîtrons. Ce monde est plein de douleurs et d'afflictions, mais près de notre Père « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, et Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux ».

Elle se tut, les yeux attachés sur le symbole du supplice de notre Sauveur. Elle parla encore.

— Marguerite, tu vois ce crucifix : il m'a consolée tant de fois! je veux qu'il soit avec moi dans ma bière.

Et comme mes larmes coulaient de plus en plus, elle ajouta :

— Je suis heureuse de quitter ce monde; j'y ai tant souffert! Je vais rejoindre mon père et ma mère, et Bernard aussi.

Je restai dans la chambre toute la nuit; la sœur Dorcas veillait aussi. Sœur Véronique était heureuse de mourir! Je ne comprenais pas cela.

S'il est des jours amers, il en est de si doux!

Et jusqu'ici je n'ai jamais eu de douleur; le monde est si beau! Le matin, au point du jour, elle m'appela.

— Es-tu là, Marguerite?

— Oui.

— Viens plus près, que je t'embrasse.

Je m'approchai d'elle, et je serrai ses mains blanches et déjà froides dans les miennes.

— Sœur Claire, dit-elle à la sœur qui se tenait près de son chevet, ouvre la fenêtre afin que je voie encore une fois le soleil.

La sœur le fit. La brillante lumière du soleil matinal remplit la petite chambre; la faible lumière de la veilleuse vacillait et se mourait. Sœur Véronique regardait le soleil; son pâle visage rayonnait dans la lumière.

— Je verrai bientôt un plus glorieux jour, où se lève le soleil de la justice dont les rayons portent la santé!

Elle semblait prier, les mains jointes. Puis elle dit à sœur Claire :

— Ma sœur, je veux voir le père Augustin.

La sœur sortit. Véronique prit ma main dans la sienne.

— Marguerite, tu me pardonnes tout ce que j'ai pu faire pour t'affliger?

— Mais vous n'avez eu pour moi que toutes sortes de bontés; c'est moi, au contraire, qui ai besoin de pardon, répondis-je, pleurant.

Le père entra et se mit à genoux, et pria près de la mourante. Une demi-heure s'écoula. Elle respirait à peine, ses yeux étaient fermés. Le prêtre s'arrêta un moment; elle rouvrit les yeux, ses lèvres murmuraient : « Jésus, mon Sauveur », et son esprit quitta sa demeure corporelle en paix. Le prêtre se leva.

— Notre sœur est rentrée dans son repos; que Dieu prenne son âme, dit-il à voix basse.

J'assistai à l'enterrement; je la vis dans sa bière; ses mains croisées sur sa poitrine tenaient le crucifix; son visage pâle était éclairé d'une lumière étrange; ses lèvres souriaient; elle semblait plutôt endormie que morte; elle était vêtue tout en blanc. Mes larmes coulaient, mais tout doucement; il me semblait que des anges du ciel étaient dans la chambre et gardaient la sainte morte. Chacune des sœurs posa son tribut sur la bière, et j'y plaçai une fleur de lys, que j'avais cueillie le matin même. Les cierges blancs éclairaient le cortége. On la déposa sous la voûte de la chapelle, et l'on pria. Je retournai chez nous après la cérémonie. Sœur Véronique, je l'ai déjà dit, a été comme une sœur aînée pour moi; au couvent, elle avait été ma compagne et mon institutrice; je crois entendre encore sa douce voix me répéter les paroles de l'Évangile. Elle semblait être un ange des cieux, et la terre n'était pas digne d'elle; elle avait bien souffert dans le monde. Le Seigneur, dans sa bonté, l'a prise près de lui pour entonner ses louanges jusqu'à l'éternité.

23 *septembre*. — Aujourd'hui, dans la matinée, je suis allée voir le père Corraine et sa vieille femme. En approchant de la petite chaumière, j'ai aperçu quelqu'un qui en sortait. C'était Gaston. J'étais bien aise de le voir s'enquérir de l'état des pauvres, et je le lui ai dit; il a rougi, m'a demandé des nouvelles de mon père et de ma mère, et s'est éloigné. J'ai trouvé Jeannette dans la chambre; cela m'a surprise et réjouie tout à la fois. Les vieilles gens étaient en train de parler de Gaston. Jeannette s'est hâtée de m'offrir une chaise. Je me suis aperçue que depuis que Jeannette est au service du château, leur situation s'est améliorée peu à peu. Comme le père Corraine me remerciait de nouveau, je me suis levée.

— Si vous me remerciez tant de fois, je serai obligée de m'en aller, ai-je dit en souriant; et il s'est tu. Après une longue visite, je les ai quittés.

24 *septembre*. — Ce matin, mon père et moi nous sommes allés nous promener de bonne heure, avant le déjeuner. Le sol était couvert d'une rosée limpide et brillante. En sortant de la sombre forêt, nous nous

sommes soudain trouvés dans la plaine, éclairée par le soleil levant; nous sommes montés sur la colline qui domine cette plaine. Au-dessous, nous voyions le village, notre maison blanche avec son enclos, et, se découpant nettement sur le ciel irisé, la haute tour du château de Plouarven; au delà nous apercevions la mer, faisant étinceler mille étoiles d'argent et d'or sous les premiers rayons du soleil. A l'heure du déjeuner, nous sommes rentrés à la maison. Maman nous attendait sur le seuil; elle a remis une lettre à papa, de « Louis », a-t-elle dit. Il l'a mise dans sa poche; cela m'a un peu surprise, car d'ordinaire il lit les lettres de Louis sur-le-champ; mais j'avais faim, et je me suis hâtée de prendre place à table.

25 *septembre*. — Le comte est venu nous voir. Il a prié ma mère de me permettre d'aller au château pour aider la comtesse aux préparatifs de la fête. Pendant sa visite, madame Goserelle et sa fille sont aussi venues. Le comte m'a demandé si je ne montais pas à cheval tous les jours.

— Oh ! que si ! ai-je dit.

— Est-ce que vous me permettrez de vous accompagner tout à l'heure ?

— Sans doute.

Madame Goserelle s'est écriée en riant :

— Ah ! monsieur le comte, voilà qui n'est pas aimable. Au moment où je viens, vous vous en allez?

Et comme il ne disait rien, elle a repris :

— Il y a un siècle que je ne vous ai vu chez nous.

— C'est qu'en vérité j'ai bien peu le temps de faire des visites, a répondu le comte.

Je suis montée dans ma chambre pour mettre mon amazone. Quand je suis rentrée, Dunois s'est levé.

— Allons, a-t-il dit en souriant, nous ferons une course d'Epsom.

Papa est allé changer de chaussures, car il voulait nous accompagner. Mademoiselle Goserelle est venue nous voir partir. Le comte m'a aidée à me mettre sur ma selle et a sauté sur la sienne.

— On dirait une scène des légendes du pays, a dit mademoiselle Goserelle en riant. Vous êtes une fort

belle amazone, Marguerite; il faut que vous m'accompagniez dans mes promenades à cheval.

Papa nous a bientôt rejoints, et nous sommes partis. Oh! que j'étais heureuse! Nous sommes allés jusqu'au prochain village, et nous ne sommes retournés qu'après trois heures de course. Le comte nous a quittés à notre porte.

26 *septembre.* — Ma mère et moi nous avons visité aujourd'hui le maître d'école et sa femme. Ils demeurent au bord de la rivière. Le mari gagne environ cent soixante francs par an; la femme soigne sa maison et ses enfants. Ils ont trois enfants; l'aîné, un gros garçon de huit ans, a bonne mine, et suit son père partout. Après lui, vient une charmante petite fille de six ans, Hélène; elle adore son frère Claude, et le regarde comme son protecteur; et le dernier est un petit bambin de deux ans, tout rose et riant. Nous sommes entrées dans la maison. Madame Valpoine nous a fait joyeux accueil. Son mari était allé à l'école avec le petit Claude, le père pour enseigner, le fils pour apprendre. Madame

Valpoine voulait montrer son petit jardin à ma mère; je suis restée avec le petit, qui me riait au nez dans son berceau. Bientôt Hélène est accourue dans la pièce, toute joyeuse, battant de ses petites mains.

— Vous avez apporté des bonbons et du chocolat, n'est-ce pas?

Elle était déjà sur mes genoux et fouillait dans ma poche; elle y a trouvé ce qu'elle cherchait, et m'a donné un baiser de ses jolies petites lèvres roses.

— Je vais manger les bonbons, a-t-elle dit toute contente.

— Pas tout, parce qu'il faut en mettre à part la moitié pour Claude; il sera bien aise de trouver des bonbons après ses livres.

Elle a mis de côté la portion destinée à Claude.

— La petite maman me disait l'autre jour de ne pas manger beaucoup de bonbons, parce que je tomberais malade; est-ce que vous le pensez aussi ? m'a-t-elle demandé.

— Sans doute; si tu en mangeais trop, tu t'en trouverais mal, et tu ne veux pas être malade, j'en suis sûre.

— Eh non! papa était malade l'autre jour; il

passa toute la journée sur son lit, les yeux clos, et il gémissait et tremblait; maman disait que c'était fatigue, manque de repos; elle ne disait pas que c'étaient les bonbons !

Nous étions là depuis une bonne demi-heure; elle jasait comme une pie, quand son père et Claude sont entrés. La petite a précipitamment descendu de mes genoux et est allée donner les bonbons à Claude. M. Valpoine m'a serré la main; il aime ses enfants avec passion, et prend en amitié les personnes qui leur montrent de l'affection.

—Ah ! mademoiselle d'Arvers ! vous gâterez petite Hélène, dit-il; la petite vous aime tant, il faut l'entendre parler de vous! Vous avez un bon cœur, on voit cela à vos manières envers les enfants, et eux sont assez intelligents, les petits, pour vous reconnaître comme une amie.

Il a pris le baby dans son berceau.

— N'est-il pas en bonne santé? dit-il en l'embrassant.

C'est, en effet, un joli enfant avec ses boucles châtain et ses yeux noirs et grands ouverts. Nous sommes

retournées chez nous au bout d'une demi-heure. Maman m'a dit que le comte et sa mère et son frère allaient souvent voir l'école. Cela me fait grand plaisir. Le comte est si bon ! il s'intéresse à tout. Nous allons demain à un pique-nique donné par les Goserelle.

28 *septembre*. — Hier nous étions allés au pique-nique, au bois des Roses. Quand nous y arrivâmes, il s'y trouvait beaucoup de monde; mais le comte n'y était pas, non plus que sa mère et son frère. Mademoiselle Goserelle vint nous accueillir avec empressement. Elle s'empara de moi.

— Tout le monde que vous voyez ici est de vos amis; il n'est pas nécessaire de vous présenter.

Un de ses parents, M. Lance, un savant, parlait à papa. En me voyant :

— C'est votre fille, général ? demanda-t-il.

— Oui, répondit mon père.

Il me fit un profond salut. Il nous mena à travers les broussailles sur un tertre où il y a des vestiges druidiques; il se mit à nous exposer dans les moindres détails tout le culte des druides. Il est fort savant,

et je tâchais de le comprendre; il parut se plaire à mon intérêt; mademoiselle Goserelle nous rejoignit.

— Mon beau cousin, lui dit-elle, riant, grâce pour cette jeune fille, elle s'ennuie à en mourir.

— Mais non, répondis-je, tout cela m'intéresse fort.

— Vous entendez, ma belle cousine? dit M. Lance.

Nous parlions de mille choses, quand j'entendis la voix de la comtesse.

— Il faut nous pardonner ce retard. Dunois avait bien des affaires à expédier.

Et puis une autre voix, que je reconnus à l'instant, dit:

— Mademoiselle d'Arvers n'est-elle pas venue? Et le général?

— Si, Marguerite est avec son père, je ne sais pas où, répondit ma mère.

Lui, demander si j'étais venue! cela me rendit toute rose de plaisir; je n'entendais plus les propos de mademoiselle Goserelle, ni les discours de M. Lance. Une main se posa sur mon épaule, je me tournai, c'était celle de mon père; il parut écouter mademoiselle

Goserelle, tout pensif ; en une minute les broussailles furent écartées, et *il*, je veux dire le comte, apparut.

— Vous voilà enfin, mademoiselle d'Arvers; je vous cherchais de tout côté.

Il aperçut mademoiselle Goserelle, et les serrements de main suivirent.

— Va voir la comtesse, me dit mon père.

Je m'éloignai ; le comte suivit.

— Et comment va *Austerlitz?*

— Mais très-bien, merci.

Nous arrivâmes près de la comtesse, qui me serra la main et me baisa au front.

— Que tu es belle, mon enfant ! me dit-elle; n'est-ce pas, Dunois ?

Elle leva les yeux vers lui.

— Cela va sans dire, ma bonne mère, répondit-il, souriant.

Elle parut contente, et lui baisa le front.

— Tu es un bon fils, va !

Elle me prit par la main, et nous allâmes nous asseoir sur le coteau où tout le monde était assemblé. Mademoiselle Goserelle s'assit auprès de moi.

— On vous appellera plutôt Rose que Marguerite, dit-elle riant, car vous avez les couleurs de la première.

Nous nous mîmes autour de la nappe blanche qu'on avait étendue sur le gazon; Gaston se trouvait à ma gauche, et mademoiselle Goserelle à ma droite; elle avait le comte à sa droite, papa se trouvait auprès de la comtesse, et le savant auprès de ma mère. Gaston s'excusa auprès de moi de n'être pas venu nous voir plus souvent.

— J'avais tant d'affaires!

La journée fut joyeuse. Le soir, la comtesse, et le comte, et son frère, et nous tous, nous revînmes tous ensemble. Mon père était un peu pensif, et j'entendais ma mère et lui causer dans leur chambre; je m'endormis bientôt. Quelque temps après, j'entendis comme dans un rêve un léger bruit; c'était ma mère; elle se pencha, et ses lèvres se posaient tout doucement sur mon front. Je jetai mes bras autour de son cou.

— Ma bonne petite mère! murmurai-je à demi éveillée.

Elle s'éloigna, et je me rendormis profondément. Je rêvai des rêves de bonheur.

30 *septembre.* — Le dernier jour du mois ! Je suis allée visiter la tombe de sœur Véronique au couvent. Le gazon avait couvert le sol ; la croix de marbre blanc portait ces mots : « Au souvenir de la sœur Véronique, âgée de vingt-six ans. »

« Heureux vous qui pleurez, parce que vous serez dans la joie. »

Hélas ! elle avait bien pleuré, douce sainte ! elle avait bien souffert. Qu'elle est heureuse de revoir là-haut tous ceux qu'elle avait chéris sur la terre ! Elle aimait tant à me parler de sa famille ! elle me confiait ses douleurs, ses souffrances. Elle parlait tristement, et cependant avec espérance, car elle savait qu'elle reverrait bientôt ses bien-aimés. Doux ange ! priez le bon Dieu pour moi !

En revenant, j'ai rencontré le comte et son frère dans l'avenue des Chênes ; ils revenaient de la pêche ; ils avaient leurs filets bien garnis. Ils m'ont accompagnée jusqu'à notre porte, et là ils m'ont dit bonsoir,

1^er^ *novembre.* — Le comte et son frère sont venus aujourd'hui, pour m'accompagner dans ma course à cheval, à travers la plaine; une averse nous a surpris; papa ôtait sa capote pour m'envelopper.

— Ai-je peur de la pluie? lui ai-je dit en riant, et j'ai mis *Austerlitz* au galop.

Ils en ont fait autant. Le vent commençait à souffler plus fort, et la pluie tombait à grosses gouttes; j'étais trempée jusqu'aux os; mes cheveux, dénoués par le vent, ruisselaient de perles brillantes. Quand nous sommes arrivés à la maison, nous y avons trouvé ma mère qui nous attendait sur le seuil. La pluie a cessé après une demi-heure, et le comte et son frère nous ont quittés quand le soleil a reparu.

4 *novembre.* — La comtesse a *été ici ce soir: elle* venait exprès pour prier ma mère de me permettre d'aller aider aux préparatifs de la fête. Ma mère y a consenti avec plaisir; je dois aller au château le 16, à dix heures, et revenir le soir. Thérèse, notre vieille servante, m'a dit que tous les gens du village, hommes, femmes, enfants, se préparaient pour le 20.

— C'est un bon garçon que M. le comte, a-t-elle dit; je me rappelle le jour de sa naissance comme hier : son père, le plus bel homme qu'on ait jamais vu, donna des cadeaux à chaque villageois et villageoise. Et le jour du baptême du petit héritier, son père le prit dans ses bras, et avec sa jeune et belle épouse, il se tenait sur le seuil, montrant son fils à tous, un à un; on s'est réjoui comme à la naissance d'un prince; mon Dieu ! que de vivat on a poussés ! et dire que tout cela s'est passé il y a plus de vingt ans ! Deux ans après, le comte fut tué sur le champ de bataille, et tout le village fut en deuil, car on aimait le comte comme un père, quoiqu'il n'eût pas plus de vingt-trois ans quand il fut tué. Et la jeune comtesse tomba malade; on crut qu'elle allait mourir, mais la pensée de laisser ses deux petits tout seuls la soutint. M. Dunois ressemble à son père par ses traits beaux et nobles; il a les mêmes yeux noirs, les mêmes cheveux; mais son frère, M. Gaston, a l'humeur gaie de son père. Le bon Dieu et les saints les gardent ! c'est ma prière et celle de tout le village.

Thérèse a plus de soixante-dix ans; elle me

regarde comme une toute petite enfant, parce qu'elle a été la nourrice de ma mère ; ses vieux souvenirs m'ont fait rêver. Je ne m'étonne pas qu'on se soit tant réjoui le jour de la naissance du comte.

6 *novembre*. — Ma grand'tante, qui est à Paris, m'a envoyé une belle robe de velours bleu avec des passementeries en argent. Voici la lettre qu'elle m'a écrite :

« Belle petite nièce, ton père m'a donné de tes « nouvelles. En ouvrant sa lettre, j'ai vu le portrait de « la plus jolie fille de ma connaissance ; je t'ai reconnue « au premier coup d'œil, quoique je ne t'aie pas vue « depuis plus de quatre ans ; je voudrais bien te voir, « petite ; mais je suis vieille, et l'idée de voyager en « chemin de fer m'effraye ; si tu viens à Paris avec « ton père, n'oublie pas ta vieille grand'tante. »

« Geneviève Hainault d'Arvers.

Nous sommes allés voir les Goserelle. Mademoiselle Euphonie m'a conduite dans son boudoir, et m'a montré quelques bijoux qu'elle venait de recevoir de

Paris. Il y a au-dessus d'une petite table d'acajou un portrait à l'huile d'un jeune homme; la tristesse de la figure m'a frappée.

— Qui est donc ce jeune monsieur? ai-je demandé à mademoiselle Goserelle.

— Ah! c'est mon cousin, a-t-elle dit, et un léger soupir lui est échappé.

Elle s'est appuyée sur mon épaule.

— Celui-là m'aimait bien; il est mort de phthisie, en Australie; pauvre garçon! je ne voulais pas l'épouser; il n'avait pas le sou; et puis il aurait paru comme mon frère cadet à côté de moi. Non, certes, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

Et elle s'en allait me montrer les portraits de sa mère et de feu son père. Cette histoire m'a rendue triste. Nous sommes allés nous promener à cheval au bord du lac après notre visite.

Une lettre de Louis attendait mon père; il l'a mise dans sa poche sans la lire.

— Lis donc, et donne-nous de ses nouvelles, petit père, disais-je; pourquoi ne fais-tu plus la lecture de ses lettres comme auparavant?

— Parce que, petite curieuse, il y a des secrets u'il ne te convient pas de savoir à présent, a-t-il épondu, souriant, et me donnant une petite tape sur a joue.

— Quels secrets pourrait donc avoir Louis? Il est 'homme le plus franc du monde.

— Il te les dira, ses secrets, un jour lui-même, uand il sera ici, a répliqué mon père, riant et me aisant sur la joue. Va, il est déjà tard, repose-toi un eu avant le dîner.

A dîner, papa nous a appris que Louis viendrait ientôt nous voir. Il sera ici le 18.

— C'est juste avant la fête, ai-je dit.

— Quelle fête? Ah! je me souviens : la fête de unois, a répliqué mon père.

Ma mère est bien heureuse à l'idée de revoir ouis, et, à vrai dire, je le suis moi-même.

9 *novembre*. — Le comte n'est pas venu nous voir epuis quelque temps; je crains qu'il ne soit malade; nais s'il l'était, nous le saurions. Le temps est un peu rais aujourd'hui. Papa et moi nous étions allés

nous promener à cheval ; je demandais à papa s'il se souvenait du feu comte ·

— Non, je ne l'avais jamais vu.

Nous étions sur la colline.

— Regarde, Marguerite, ne vois-tu pas quelqu'un sur la plate-forme du château? a-t-il dit.

J'ai regardé, mais je n'ai pu voir personne.

— Non, mon père, le soleil me donne dans les yeux.

Nous avons tourné bride.·

10 *novembre*.— C'est dimanche, et nous étions allés à la messe; nous nous sommes aussi rendus aux offices de l'après-midi. Au moment où nous sortions, le comte nous a abordés. J'étais toute contente de le voir, car je craignais qu'il ne fût tombé malade. Il nous a tous salués et a marché à mon côté. Il était bien un peu pâle, et il était tout rêveur. Je lui ai demandé s'il avait été malade.

— Non, pas tout à fait, a-t-il répondu en souriant ; mais j'ai eu, la semaine dernière, de vilains maux de tête. Vous viendrez nous voir le 16, ne l'oubliez pas ; vous égayez le vieux château.

Il nous a quittés au seuil de notre maison.

16 *novembre*. — Ce matin, à dix heures, le comte est venu me chercher ; il paraît plus gai et nous a dit qu'il se portait mieux, depuis que nous l'avions vu. Son frère l'accompagnait. Ils ont dit que leur oncle était venu. Je parlais peu pendant notre promenade à travers les bois ; j'aime à entendre *sa* voix. Il parlait de tout ce qui peut m'intéresser. Au château, la comtesse m'a accueillie avec force embrassements, et le colonel m'a serré la main. Les chambres étaient pleines de fleurs, de guirlandes, de feuilles et de mille autres choses. Je voulais commencer les décorations sur-le-champ, mais le comte n'y a pas consenti, ni sa mère non plus.

— Il faut vous reposer, mademoiselle d'Arvers, disait Dunois.

Après une heure de repos, nous nous sommes mis à l'œuvre. J'avais à décorer quatre portraits, du feu comte, de la comtesse, du comte et de son frère. J'ai mis une guirlande d'immortelles et de pensées autour de chacun des deux premiers, et je les ai liés l'un à l'autre avec une chaîne de fleurs d'oranger. J'ai encadré le portrait du comte et celui de son frère avec

des guirlandes de roses rouges et blanches, avec des feuilles de laurier et quelques grandes fleurs de lys. La comtesse les admirait tous quatre. Le colonel a longtemps regardé le portrait du comte, et a dit qu'il ressemblait beaucoup à son père.

— Oui, a répondu la comtesse, mais il y a néanmoins une différence entre eux. Regarde donc un peu les yeux de tous les deux, et tu verras que ceux de mon Achille sont plus doux que ceux de Dunois, qui sont un peu tristes et profonds, à mon avis; et de plus le menton de Dunois a quelque chose d'inflexible.

— Mais aussi de mâle et de net, n'est-ce pas ? a répliqué le colonel.

Au-dessous du portrait du feu comte était écrit : *Achille Dunois de Plouarven, à l'âge de vingt-deux ans;* et au-dessous de l'autre : *Dunois Charles de Plouarven à l'âge de vingt ans.*

Pendant que le frère et la sœur échangeaient leurs réflexions devant ces portraits, le comte est entré dans le salon.

— Nous glosons sur vous, Dunois, lui a dit sa mère en souriant.

— Je n'ai rien à craindre de telles douces critiques, a répondu le comte en l'embrassant et en souriant.

Des paysans sont venus avec un grand arc de fleurs et de feuilles, sur lequel avait été écrit en roses : « Salut au jour de ta naissance ; que Dieu te protége ! » C'était un témoignage de l'affection et du respect du village pour le comte. Le comte lui-même les a remerciés. Quelle journée ! Nous avons achevé les décorations du salon, de la salle à manger et de deux autres chambres. Je n'ai vu Jeannette que pour un moment. Elle paraît toute contente ; mais elle ne pouvait me parler beaucoup ; « car, disait-elle, je suis accablée de besogne, mademoiselle ; » et elle courait à la cuisine. Le soir, le comte et son oncle m'ont reconduite à la maison. Il faisait un beau clair de lune. Le comte m'a remerciée mille fois d'avoir aidé sa mère aux préparatifs. Les buissons semblaient avoir une gaze d'argent jetée sur eux, tant ils luisaient à la clarté de l'astre de la nuit. Nous étions à cheval : pas une étoile, mais la lune éclairait les cieux de sa douce lumière ; nous longions la petite rivière : les eaux miroitaient, les saules se penchaient sur la sur-

face pour se voir refléter dans ce limpide miroir ; le vent murmurait doucement à travers les feuilles. C'était beau ; nous ne parlions guère, le silence régnait. Le comte et son oncle m'ont dit bonsoir et m'ont serré la main sur le seuil.

18 *novembre*. — Louis est arrivé ce matin ; mon père et moi, nous étions allés nous promener à cheval ; en revenant, nous avons vu un cavalier qui venait de descendre à notre porte.

— Parbleu ! s'est écrié mon père, c'est Louis.

Et nous nous sommes lancés au galop. Louis est venu au-devant de nous.

— Mon cher garçon, sois le bienvenu, a dit mon père, sautant à bas de son cheval et embrassant notre ami.

Louis m'a serré la main.

— Mais je ne savais pas que vous montassiez à cheval, m'a-t-il dit.

— Je ne l'ai appris qu'il y a quelques semaines.

— Cependant elle est une écuyère très-experte, a ajouté mon père, me tapant sur la joue.

— Ah! cela se voit au premier coup d'œil, a répondu Louis; et il est venu caresser *Austerlitz*.

— C'est un superbe demi-sang. —Nous sommes entrés à la maison. Ma mère nous a rejoints au parloir; elle a embrassé Louis en disant:

— Je suis bien aise de te revoir, mon enfant.

Papa a conduit Louis dans la chambre qu'on lui avait préparée, et je suis montée dans la mienne. Au dîner, maman a remis à Louis la lettre d'invitation de la comtesse; il serait charmé, a-t-il dit, de nous accompagner. Le comte est venu le soir; il a prié Louis de venir, et celui-ci y a aussitôt consenti.

19 *novembre*.—Nous sommes allés, mon père, Louis et moi, nous promener à travers champs; nous sommes partis à huit heures du matin et ne sommes rentrés qu'à onze heures. Avant le dîner, comme j'étais seule au salon, j'ai entendu une voix mâle et forte qui entonnait la célèbre chanson de Musset:

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Le chant a été interrompu, et bientôt Louis a paru dans le petit jardin ; j'y suis descendue.

— Oh ! monsieur Lefèvre, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous saviez chanter?

— Est-ce cela qui s'appelle chanter ? a-t-il répondu, feignant la surprise.

— Mais sans doute.

— Vraiment !

Nous sommes rentrés pour dîner. C'est demain la fête.

20 *novembre.* — Quelle journée ce sera qu'aujourd'hui ! Louis a demandé à mon père s'il fallait aller au château en uniforme.

— Sans doute, mon cher, vous appartenez à cette heure à l'armée ; quand vous serez un vieux retraité comme moi, vous pourrez faire ce qu'il vous plaira.

Nous partons de bon matin après le déjeuner, afin d'être présents aux jeux des paysans et de leurs familles. On va leur donner un grand dîner sur la pelouse. Il faut que je m'arrête ici.

21 *novembre*. — Hier se passa heureusement. Quand nous arrivâmes, les paysans avaient déjà commencé de venir. La comtesse fut bien aise de voir Louis. Les Goserelle étaient là, et toutes les familles des environs. Nous parcourions les salons. A midi, on dressait les tables pour les villageois. Nous vînmes tous nous asseoir sur la terrasse; les invités s'éparpillaient par groupes çà et là; le comte me fit promener parmi les paysans; un vieux Breton fort et robuste porta sa main à son chapeau et dit :

— Dieu te bénisse!

— Oui, que Dieu te bénisse! répétai-je, voyant le sourire gracieux qui effleurait ses lèvres hautaines et sévères, la douceur de ses noirs yeux d'aigle; il n'avait pointde chapeau, et le vent caressait ses cheveux ondulés et les relevait de temps en temps de son front blanc comme l'ivoire. On ne peut que l'aimer.

Je parlais peu, mais je me plaisais à entendre sa voix musicale et joyeuse. Il parlait à chacun des paysans, s'intéressait à leurs moindres affaires. Nous revînmes près de la comtesse.

— Ah! que tu es imprudent, Dunois, lui dit-elle,

d'aller sans chapeau en plein soleil! tu attraperas encore un de tes maux de tête, mon enfant.

Elle me fit asseoir à ses pieds, passant ses mains sur mes cheveux. Le comte se mit auprès de nous. J'appuyai ma tête sur les genoux de la comtesse.

— Tout le monde paraît s'amuser, n'est-ce pas, Dunois?

— Oui, ma mère.

— Quelle heure est-il?

— Près de trois heures, petite mère.

— Ah! que le temps s'est passé vite!

Nous étions là près d'une demi-heure, je crois, quand la comtesse me dit :

— Qu'as-tu, mon enfant? Tu es toute pensive.

— Rien, dis-je, sortant de mes rêveries.

— Mais voilà bien un quart d'heure que tu n'as pas ouvert la bouche, dit-elle, souriant.

Mademoiselle Goserelle vint à nous. La comtesse se leva, et nous allâmes rejoindre ma mère. Nous restâmes au dehors jusqu'à cinq heures, et nous allâmes nous reposer un peu avant le dîner. La comtesse me conduisit dans la chambre que j'avais occupée pen-

dant mon séjour dans le château. On se réunit dans le grand salon. On admirait les peintures du plafond, on s'extasiait sur les décorations. Je me tenais à l'écart, regardant à travers les vitres. Une douce paix semblait avoir coulé dans mes veines, et je voulais être seule. Mademoiselle Goserelle me tira de mes réflexions.

— Connaissez-vous ce militaire? me demanda-t-elle, indiquant Louis.

— Oh! oui! répondis-je en souriant, c'est le capitaine Lefèvre.

— Est-ce un de vos parents?

— Non, un ancien ami.

Louis vint à moi; je le présentai à mademoiselle Goserelle. Il s'assit près de moi; mademoiselle Goserelle s'empara de lui, et parlait de mille choses, je ne sais trop lesquelles! Après dîner, il y eut des feux de joie. On ne danse point au château, et cela me plaît. La comtesse n'a pas donné de bals depuis la mort de son mari. Mademoiselle Goserelle en fut un peu scandalisée.

— Mais on ne s'amuse guère sans une partie de valse ou de quadrille, me dit-elle.

— Cela dépend des goûts; chacun a son goût, répondis-je.

— Est-ce que vous n'aimez pas la danse, par hasard?

— Pas trop.

— Oh! vous n'êtes qu'une enfant!

Et ayant dit cela, elle alla se promener avec le marquis de Merraigne.

On s'amusa jusqu'à onze heures, et c'est alors que nous retournâmes au logis. Quelle journée! Les paysans ne se lassaient pas de crier : « Vive le comte! vive l'ami du peuple! » Il était beau de les voir, les paysans, partant en groupes noirs dans la nuit, agitant leurs chapeaux et poussant des vivat. Le comte nous conduisit jusqu'à la porte du château; il m'enveloppa d'un manteau de fourrure.

— Prenez garde et n'attrapez pas de rhume, me dit-il; il fait froid.

La comtesse m'embrassa comme elle en avait l'habitude. On se dit bonsoir, on se serra les mains; le cocher fouetta ses chevaux, et nous partîmes. Aujourd'hui, le comte est venu s'informer si nous nous

portions bien. Lui, Louis, mon père et moi, nous avons fait une fameuse promenade à cheval. Comme nous galopions! La cloche de l'église sonne onze heures, il faut que je m'arrête ici.

22 *novembre*. — Nous nous sommes promenés à cheval, ce matin. Nous avons rencontré mademoiselle Goserelle et sa mère; elles allaient en voiture rendre visite à je ne sais quel marquis des environs. Mademoiselle Goserelle m'a priée de venir chez sa mère au plus tôt; elle a aussi invité Louis, qui a voulu s'excuser.

— Cela m'aurait fait grand plaisir, a-t-il dit; mais j'ai si peu de temps à moi, et...

— Vous aimeriez à passer ce « peu de temps » avec vos amis, n'est-ce pas, monsieur? a répondu mademoiselle Goserelle, riant. Je m'en doutais, on a fait de vous son esclave, eh?

Cela a paru le contrarier; il a froncé le sourcil, et a jeté un coup d'œil sur moi. Mademoiselle Goserelle s'est aperçue qu'il était mécontent, et a repris :

— Allons, monsieur le capitaine, ne faites pas le féroce; vous viendrez; Marguerite, faites-le venir.

— Mais, ai-je dit, regardant Louis à la dérobée, car je ne l'avais jamais vu se fâcher, s'il ne veut pas venir?

— Oh! l'innocente! s'est écriée mademoiselle Goserelle, riant; puis elle a ajouté d'un ton aimable :

— S'il ne veut pas, alors vous viendrez seule, mon amie.

Elle a souri, nous a fait un signe d'adieu, et s'est éloignée. Louis avait pris l'avance sur nous; mon père et moi, nous sommes allés au petit trot pour le rejoindre.

— Est-ce que Louis est fâché? ai-je demandé timidement à mon père.

— Non, je ne le crois pas.

— Mais il a froncé le sourcil en causant avec mademoiselle Goserelle, et à présent il a le visage tout soucieux. Mon père a souri. « Louis », a-t-il dit, l'appelant.

Le capitaine a tourné bride ; sa figure avait repris son expression gaie et sincère.

— Qu'est-ce donc? a-t-il dit.

— Marguerite croit : que tu es fâché : est-ce vrai?

— Vraiment je l'étais quelque peu; cette mademoiselle Goserelle a quelquefois trop d'esprit.

L'après-midi, comme nous étions tous assis dans le jardin, la petite Hélène y est accourue, tout en larmes.

— Qu'as-tu? lui ai-je dit, la prenant sur mes genoux.

— Oh! mademoiselle, le petit Pierre est si malade! viens le guérir.

J'ai tâché de la consoler; ma mère lui a donné un gros morceau de gâteau, et l'enfant et moi, nous nous sommes dirigées vers la petite maison de son père; il n'y avait personne dans la chambre du rez-de-chaussée.

— Ils sont tous dans la chambre à coucher, m'a dit Hélène à mi-voix.

J'ai monté l'escalier, j'ai frappé à la porte : point de réponse; j'ai de nouveau frappé, tout se taisait; alors j'ai ouvert la porte et je suis entrée. Près de la cheminée se tenait la mère, assise, le petit malade dans ses bras. M. Valpoine était près de la fenêtre; il regardait sa femme et l'enfant d'un air triste.

Claude appuyait la tête sur les genoux de son père. M. Valpoine, en me voyant, est venu au-devant de moi.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, m'a-t-il dit à voix basse; le petit est très-malade; et la mère s'afflige.

Je me suis approchée de la mère, et je me suis agenouillée auprès d'elle. Le petit, tout pâle, ne donnait aucun signe de vie; ses yeux étaient clos. J'allais le prendre des bras de sa mère; elle ne l'a pas voulu.

— Non, non! qu'il reste dans mes bras; il n'y restera pas longtemps!

Elle sanglotait.

— Mon Dieu, il serait bientôt sous l'humide terre!

— Dieu peut le guérir, ai-je dit doucement; alors elle m'a laissée prendre l'enfant sur mes genoux. J'ai entouré de linges chauds ses petits membres.

— Monsieur Valpoine, ne serait-il pas bon d'appeler le médecin? ai-je demandé au père.

Il a regardé sa femme. Le médecin était déjà

venu, et n'espérait plus. Néanmoins, j'ai envoyé M. Valpoine chercher le docteur Chanteau. Après quelques minutes, le petit a ouvert les yeux; mais ils se sont aussitôt fermés convulsivement; les mains et les pieds devenaient rigides. Je ne savais aucun remède pour les maladies d'enfants, mais j'avais entendu dire à ma mère qu'un bain dans de l'eau chaude leur faisait du bien, quand ils avaient des convulsions; je l'ai donc baigné, priant Dieu de le guérir. Quand je l'ai eu frotté avec du linge chaud et sec, il a ouvert les yeux; je lui ai tendu une cuillerée de lait, et il l'a bu.

— Oh! mon Pierre est sauvé! s'est écriée la mère.

J'ai mis l'enfant dans son petit berceau, où il s'est bientôt endormi. J'ai recommandé à la mère d'aller se reposer un peu; elle s'y est refusée. Nous attendions le docteur. J'ai remercié le bon Dieu d'avoir sauvé le petit. Bientôt nous entendions des pas sur l'escalier, la porte s'ouvrait, et le docteur paraissait, suivi de M. Valpoine. On leur a raconté tout ce qui s'était passé; les yeux de M. Valpoine sont devenus tout humides. Le docteur m'a défendu d'éveiller

l'enfant; il nous a remis une potion pour la donner au petit malade dès que celui-ci se réveillerait. En sortant, le docteur m'a serré la main; il était déjà le médecin de mes parents avant ma naissance.

— Marguerite, tu as un bon petit cœur.

Et là-dessus il est parti. A six heures, mon père et Louis sont venus me trouver. L'enfant dormait encore. J'ai descendu l'escalier. Hélène se tenait sur les genoux de Louis, et lui racontait comment Pierre avait été « tout guéri ».

— Je savais bien que mademoiselle le guérirait, disait-elle; elle est si bonne!

En me voyant, elle a couru m'embrasser. Papa a été bien réjoui d'apprendre que l'enfant allait mieux. J'ai embrassé Hélène; elle a couru à Louis.

— Et vous, ne m'embrasserez-vous pas?

Il a ri et l'a embrassée. Nous sommes rentrés au logis. Je suis retournée auprès de l'enfant; il s'est remis tout à fait. Dieu soit loué!

23 *novembre*. — Ce soir, après dîner, ma mère et moi, nous étions assises dans le parloir, nous regar-

dions le capitaine et mon père qui se promenaient le long du jardin en fumant leurs cigares. Ils semblaient s'entretenir de quelque chose de bien intéressant; j'en ai fait la remarque à ma mère, qui a souri.

— Il faut les interrompre, Marguerite; va, fais-les rentrer, car le café devient froid.

J'ai couru dehors. Comme je m'approchais d'eux, j'ai entendu mon père qui disait :

— Vous êtes tous deux trop jeunes, mon fils, mais tu peux lui en parler; quand on est.....

Je suis venue poser la main sur son épaule; il s'est retourné brusquement :

— Quoi! c'est toi, petite! a-t-il dit, surpris.

Il faisait un beau clair de lune.

— Je viens pour vous faire rentrer, mon père, toi M. Lefèvre. Maman vous attend avec le café.

Mon père m'a passé le bras sous le sien.

— Faisons un tour, nous rentrerons après, mon enfant.

Le capitaine avait jeté au loin son cigare.

— Eh! Louis! lui a dit mon père, tu aurais bien pu fumer; Marguerite ne se plaint jamais de

l'odeur du cigare; elle s'y est accoutumée : elle l'aime un peu, même, je pense; elle croit que c'est le devoir d'un bon soldat de fumer; son père lui dit ça quand elle était toute petite, et qu'un jour l'odeur lui fit mal, et papa a toujours raison, n'est-ce pas, Margot?

— Pas toujours, ai-je dit en souriant, car je voyais qu'il badinait; — par exemple quand papa reste dehors, et laisse la bonne mère l'attendre avec le café, alors, il n'a pas raison.

Mon père m'a tapée sur la joue.

— N'avez-vous pas soif, monsieur? ai-je dit au capitaine, qui se promenait à mes côtés, et semblait tout rêveur.

— On a presque toujours soif après le cigare, mademoiselle Marguerite, a-t-il répondu.

— Rentrons, mon père; M. Lefèvre a soif, et moi aussi.

— Pourquoi dis-tu M. Lefèvre, Marguerite? il ne te nomme pas mademoiselle d'Arvers

— Non, vous m'appelez par mon nom, n'est-ce pas?

Il sourit affirmativement.

— Alors je vous appellerai par le vôtre, Louis.

Et je lui ai tendu la main; il l'a prise dans la sienne.

— Rentrons, nous avons assez bavardé; ma mère sera fâchée, ai-je dit; et nous sommes rentrés.

Ma mère m'a fait servir le café. J'ai donné la première tasse à mon père.

— Il faut servir l'hôte d'abord, a-t-il dit, souriant.

— Je commence par le plus âgé parmi nous; après toi, c'est ma mère; et après ce sera Louis et moi.

Ma mère a levé le regard vers moi, surprise du « Louis »; puis elle a tourné les yeux vers mon père, qui souriait et hochait la tête.

— Mais tu me l'as dit toi-même, mon père.

Puis j'ai raconté à ma mère comment il se faisait que j'eusse appelé le capitaine par son nom.

— Mais il ne t'appelle pas Marguerite tout court, disait ma mère; il dit mademoiselle Marguerite.

— Alors, il me faut dire M. Louis? ai-je demandé.

Louis m'a répondu avant que maman ait pu ouvrir la bouche.

— Non, je vous prie, a-t-il dit souriant, j'aime mieux Louis tout court.

— Alors vous m'appellerez Marguerite sans le mademoiselle.

— Oui, ma.....

— ...arguerite, ai-je ajouté.

Il a rougi vivement; il allait dire mademoiselle encore, je crois.

24 novembre. — Louis nous a quittés aujourd'hui; j'ai peur que ce ne soit à cause de moi. Voilà comment la chose est arrivée. Ce matin, de bonne heure, comme je cueillais des fleurs pour en faire un petit bouquet destiné à la table, Louis est venu me rejoindre. Je ne pouvais lui tendre la main, car j'avais les deux mains pleines de fleurs. Il a souri en voyant mon embarras.

— Cela fera un bien joli bouquet, Marguerite, a-t-il dit, comme je venais de finir ma besogne.

— Donnez-moi votre main, vous ne m'avez même pas dit bonjour, a-t-il dit, souriant.

Je lui ai tendu la main.

- N'est-ce pas que les fleurs sentent bon? ai-je dit; et je lui ai tendu le bouquet; il en a respiré longuement la fraîche senteur.

— Donnez-moi une fleur, a-t-il dit; voulez-vous?

— De bien bon cœur; mais quelle fleur aimez-vous?

— La marguerite, a-t-il répondu.

Je l'ai regardé en face pour voir s'il plaisantait; mais non, il était tout sérieux.

— Vraiment? Ou n'est-ce qu'un compliment? ai-je dit en souriant.

— Bien vrai, a-t-il répondu, j'aime ma belle marguerite plus que toute autre.

J'ai cherché dans mon bouquet.

— Ah! il n'y en a pas; mais je vais en cueillir, car papa les aime aussi. — Nous avons été au champ des cerisiers, et là j'ai fait un petit bouquet, avec les premières marguerites que j'ai trouvées.

— Voilà pour vous, Louis, ai-je dit, le lui donnant.

— Les petites filles pauvres, à Paris, courent après n'importe qui, avec leurs petits bouquets fanés, et ne cessent de crier : — Fleurissez-vous, monsieur, jus-

qu'à ce qu'on leur en achète ; et alors elles fixent le bouquet elles-mêmes à la boutonnière de l'acheteur.

Il disait cela en essayant d'attacher le bouquet à sa boutonnière.

— Voulez-vous que je le fasse pour vous? ai-je demandé.

— Que vous êtes bonne ! et que je suis gauche ! a-t-il dit en souriant.

Comme j'attachais le bouquet, Louis s'est penché pour voir comment je m'y prenais. Quand j'ai eu fini, j'ai levé le regard vers lui en souriant. Sa figure était toute pensive. Il m'a pris la main, et tout à coup, d'une voix pleine d'émotion, et tout bas :

— Marguerite, je vous aime tant, plus que ma vie, plus que je ne le saurais dire ; voulez-vous être ma femme, mon épouse chérie?

D'abord je l'ai regardé, effrayée; mais quand il a eu fini :

— Oh ! Louis, me suis-je écriée, ne parlez donc pas ainsi; cela ne se peut pas !

Je cachais mon visage entre mes mains, car j'avais envie de pleurer.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas, Marguerite ?

Sa voix était sourde.

— Oh ! si, mais autrement que vous ne le penséz.

— Regardez-moi donc, Marguerite !

Je levais les yeux, il se penchait vers moi ; son visage plein d'anxiété était tout pâle.

— En aimez-vous un autre, Marguerite?

Puis, comme je ne répondais pas, il a ajouté avec une ironie amère :

— Ah ! j'étais fou de me mettre en rang avec lui !

Là-dessus, il s'en allait. Je le regardais s'éloigner; il était déjà loin. J'ai couru à lui; j'ai posé ma main sur son bras. Il s'est arrêté.

— Oh ! Louis ! pardonnez-moi; ne vous fâchez pas contre moi !

Il ne m'a pas répondu tout de suite ; les feuilles mortes se détachaient des arbres et venaient tomber sans bruit à nos pieds; puis il a eu pitié de ma figure pâle et de mes larmes.

— Le puis-je, mon enfant? a-t-il dit tout doucement.

— Alors, nous nous quittons amis, n'est-ce pas, Louis ?

— Oui. Oh! Marguerite, si vous aviez pu m'aimer, nous aurions été si heureux!

Puis, après un silence :

— Adieu, Marguerite! a-t-il dit.

— Serait-ce un adieu, Louis?

— Oui, il le faut; je ne reviendrai plus et je ne vous reverrai pas.

Je lui ai tendu la main. Il l'a serrée avec une vive tendresse.

— Chère petite main, murmurait-il, la retenant dans les siennes.

Puis tout à coup, comme obéissant à un pouvoir irrésistible, il y a appuyé ses lèvres brûlantes. L'instant d'après, je l'ai vu entrer dans la maison; je l'ai suivi au bout de quelques minutes, et je suis montée dans ma chambre; je me suis agenouillée près de la petite croix, dans l'alcôve, et j'ai prié Dieu de me pardonner, et de rendre Louis heureux, de le bénir, de faire qu'il m'oubliât, et je pleurais... Je me suis levée, et je me suis assise près de la fenêtre. Notre domestique, le vieil Adolphe, entrait dans l'écurie; il en est sorti, tenant le cheval de Louis par la bride. Louis par-

tait donc ! Bientôt je l'ai vu sortir de la maison ; mon père lui serrait la main ; ma mère les suivait. Il leur a dit adieu, et a monté à cheval ; sa figure était toute triste et abattue. Ma mère l'a embrassé, mon père lui a de nouveau serré la main. Il est parti. Je l'ai vu s'éloigner ; il n'a ni tourné la tête, comme d'habitude, ni agité son chapeau. J'étais là, près de la fenêtre, quand ma mère est entrée. Elle avait tout appris. Elle s'est assise auprès de moi sur le sofa, et j'ai posé ma tête sur son sein.

— Tu ne l'aimes donc pas, Marguerite ?

— Si, je l'aime, mais pas comme cela.

Il y a eu un court silence.

— Et tu en aimes un autre.

— Oui, ma mère.

Et je souriais malgré moi ; car je songeais à un sourire gracieux sur des lèvres hautaines et sévères, à la douceur de deux noirs yeux d'aigle, à des cheveux ondulés sur un front noble et blanc comme l'ivoire.

— Pauvre Louis ! a dit ma mère. Nous voulions tant le voir notre gendre ! Mais n'importe ! Dieu fait toutes choses pour notre bien.

Puis elle a ajouté :

— Ne pleure plus, mon enfant; va te laver les yeux, ils sont tout rouges.

Et m'embrassant, elle est sortie. Pas de reproche, ma tendre mère ! Oh ! mon méchant cœur égaré, pourquoi te donner à un autre sans qu'on te le demande ? Mon père ne m'a pas dit un mot qui pût me blesser ; seulement il était pensif, et le soir, quand nous étions tous autour du feu, il restait des quarts d'heure la main sur mon épaule, à regarder le feu dans la cheminée.

Ce soir, après m'être retirée dans ma chambre, je m'étais assise près de la fenêtre, regardant le paysage brumeux. Quelqu'un est entré : c'était Thérèse ; elle s'est mise à attiser le feu ; puis elle s'est approchée de moi.

— Voyons, petite mademoiselle, a-t-elle dit, pourquoi le beau capitaine est-il parti ce matin ?

— Parce que cela lui convenait, sans doute.

— Non, petite, il s'en est allé pour vos beaux yeux.

Et comme je ne répondais point, elle a continué :

— Écoute-moi un peu, ma petite maîtresse : ne

m'interromps pas. Je me doutais bien de quelque chose quand je l'ai vu te suivre partout des yeux; et toi, tu ne t'apercevais de rien. Ce matin donc, je nettoyais l'escalier, quand je l'ai vu venir, la figure toute bouleversée, le chapeau enfoncé sur les yeux. Il entre dans sa chambre, ferme la porte au verrou; je reste tout ébahie; et je l'ai très-certainement entendu pleurer. Vois, mon enfant, comme il t'aime! Un quart d'heure après, il sort, son petit sac de nuit à la main; il me voit : — Adieu, ma bonne Thérèse, me dit-il avec un sourire bien triste, je t'assure. — Est-ce que M. le capitaine part donc? demandais-je toute surprise. — Mais oui, Thérèse. Adieu. — Et le voilà qui descend l'escalier et disparaît dans la bibliothèque de monsieur.

Elle s'est arrêtée; j'avais les coudes sur la fenêtre et la tête entre mes mains. Pauvre Louis, il m'aime tant que cela! Dieu me pardonne! Une main m'a tirée doucement par la manche.

— Petite maîtresse, tu n'es pas fâchée contre moi?

— Non, Thérèse.

Après une seconde, elle a repris d'une voix caressante :

— Écris-lui donc, petite; prie-le de revenir; il ne faut qu'un signe de ta petite main pour le rappeler. Rends-le heureux, ma bonne petite maîtresse. Tu lui écriras, n'est-ce pas?

— Non, Thérèse, c'est impossible.

Elle a soupiré.

— Mais il sera bien malheureux sans toi; il t'aime à en mourir.

— Oh! ne dis pas cela, Thérèse, ne dis pas cela.

Les larmes remplissaient mes yeux; puis j'ai repris d'un ton plus calme :

— Dieu ne le permettra pas, ma bonne Thérèse. Est-ce qu'il ne nous regarde pas des cieux? est-ce qu'il ne prend pas soin de nous? N'est-il pas là pour nous faire du bien à tous?

— Tu as eu toujours raison en tout ce que tu as jamais fait, petite. Bonne nuit; que les bons anges te gardent!

Et elle est sortie.

La brise devenait froide, les étoiles étaient toutes

pâles; j'ai fermé la fenêtre. M'avait-on offert la coupe du bonheur, et l'avais-je repoussée de mes propres mains? — Non, certes. — Comment aurais-je du bonheur avec celui que je n'aime pas autant que je dois l'aimer? Je l'aime comme un ami, un ami véritable et fidèle, pas plus. Je crois avoir fait ce que je devais faire. — J'ai rouvert la fenêtre; l'air glacé est entré brusquement dans la chambre, et semblait me pénétrer jusqu'à la moelle des os. Un vague pressentiment de grandes douleurs m'a saisie, et j'ai refermé la fenêtre. Je suis tombée à genoux près du crucifix. « O Dieu! soyez avec nous à jamais! » Je suis longtemps restée agenouillée, songeant à tout ce qui venait de se passer. Je priais Dieu pour nous tous, pour Louis et pour celui que mon cœur aime. La cloche sonne minuit; il faut bien que je me couche.

27 *novembre.* — Hier au soir, j'étais assise près de la fenêtre du salon; je ne sais trop à quoi je rêvais, quand je vis passer le comte; je me demandais s'il allait entrer, quand j'entendis son pas sur l'escalier. En même temps, papa ouvrit la porte et l'intro-

duisit dans le salon. Il n'y avait pas de bougies ; la chambre n'était éclairée que par le feu de la cheminée (car il commence à faire très-froid, et nous sommes obligés de faire du feu le soir). Papa sonna, et le vieil Adolphe entra avec les flambeaux ; le comte me serra la main.

— Vous êtes quelque peu pâle, mademoiselle Marguerite ; j'espère que vous n'êtes pas malade ? me dit-il.

— Non, répondis-je.

— Ah ! voilà que vos joues roses me donnent un démenti !

Car mes joues s'étaient colorées à la question qu'il m'avait adressée sur ma santé. Puis nous nous approchâmes du feu, et le comte demanda des nouvelles de Louis. Peu à peu je cessai de parler ; je l'écoutais s'entretenir avec mon père de la politique, des plus récentes découvertes en géologie, de la littérature, enfin de tout ce qu'il sait, et il se connaît à tout ! Puis il me pria de chanter ; il alla lui-même ouvrir le piano, et y joua quelques accords mélodieux. Il commença l'air de la *Traviata :*

Di Provenza ilmar il suol.

Sa voix sonore retentit dans la petite chambre, et les derniers mots du premier vers semblaient mourir dans le lointain :

Dio mi... gui-da... Dio mi guida !

— Puis il commença d'une voix plus douce, plus touchante :

Ah ! — Il tuo... vecchio ge-ni-tor... tu non sai quanto soffri... Tu non [sai quanto soffri.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je crois que j'étais triste, car la pensée de Louis et de son grand air désolé me vint à la mémoire, et les larmes me montèrent aux yeux malgré moi; je profitai de la sombre embrasure de la fenêtre où j'étais assise pour les essuyer sans être aperçue. Le chant fini, le comte vint à moi.

— Mais vous chantez merveilleusement, Dunois, lui dit mon père. — Ma foi! Grisi lui-même, à mon avis, ne saurait donner à cet air plus de sentiment et *d'âme* que vous.

Le comte sourit.

— Ah ! vous êtes trop bon, général, et ce n'est pas vous, qui entendez chanter mademoiselle Marguerite tous les jours, qui devez dire cela.

Et il me pria de m'asseoir devant l'instrument; je m'excusai tant bien que mal de chanter, et je jouai la *Dernière Valse de Weber*. Quand j'eus fini, il s'écria :

— Voilà la plus triste et pathétique valse qu'on ait jamais sue; c'est comme le chant du cygne mourant ou comme les derniers adieux des bien-aimés.

Il s'assit à mon côté, et se mit à parler de sa mère.

— Elle vous adore, disait-il, et cela ne me surprend pas; vous êtes si bonne, mademoiselle, et elle l'est aussi, et les bonnes âmes s'aiment, n'est-ce pas?

— Oui, mais je ne suis pas bonne du tout; quant à votre mère, c'est un ange.

Causer avec lui, être tout près de lui, sentir ses yeux noirs sur moi, respirer le même air que lui, voilà le bonheur pour moi; toutes mes tristes pensées s'envolèrent.

— Et votre frère, pourquoi ne vient-il pas?

Le front du comte s'assombrit un peu.

— Il n'est pas malade? dis-je.

— Oh! non, répondit le comte en souriant, Gaston est toujours bien portant; et c'est bien heureux, car j'ai de si maudites migraines!

Il me pria de la part de sa mère de venir demeurer au château quelques jours. Ma mère le lui promit; elle me dit que cela me ferait du bien. Le comte et ma mère fixèrent le jour. C'est le 10 décembre que je pars.

28 *novembre.* — Je suis allée voir les Valpoine aujourd'hui. Ne trouvant personne dans la petite chambre, je sortais, quand la petite Hélène est accourue du fond du jardin; elle m'a donné deux gros baisers, et ensuite elle fouillait dans mes poches; elle y trouvait ce qu'elle cherchait; et puis elle s'est mise à jaser comme une pie tout en mangeant son pain d'épice.

— Ne t'es-tu pas amusée, Hélène, au château, le jour de la fête? lui demandais-je.

— Oh! si; et le comte m'a embrassée, et il m'a donné un gros gâteau, mais gros comme ça, disait-elle, montrant un grand chou-fleur.

— C'était bien bon à lui, ai-je répliqué en souriant.

— Mais, a-t-elle poursuivi d'un ton plus bas, et regardant autour de nous de peur d'être entendue; mais je ne lui donnerai plus un seul baiser, me donnât-il tous les bonbons du monde

— Et pourquoi cela, ma petite?

— Parce qu'il est méchant!

— Oh! Hélène, ne dis pas cela; ce n'est pas vrai.

— Ah! mais oui, c'est vrai, ce que je vous dis; maman le disait à papa l'autre soir.

— Écoute, Hélène : le comte a un bon et noble cœur; il aime tout le monde; n'est-ce pas qu'il te donne des pièces de monnaie et des dragées?

— Oui, et j'ai dit cela à maman; mais elle a secoué la tête et m'a emmenée coucher, car j'avais grand sommeil. Est-ce qu'il faut mettre à part la moitié de mes bonbons pour Claude?

— Oui.

Je songeais à ce que je venais d'entendre. Je me

fâchais, en pensant que lui-même, si bon, si noble, n'était pas à l'abri de la malveillance; et, de la part de madame Valpoine surtout, quelle ingratitude de dire du mal de lui, qui a tant fait pour l'école! J'avais une meilleure opinion de madame Valpoine. J'ai été réveillée de mes pensées par la petite Hélène.

— Puis-je prendre un bonbon de plus?

— Mange-les tous; ils sont pour toi.

— Mais vous me disiez d'en mettre à part pour Claude.

— Vraiment? Je songeais à d'autres choses. — Et je lui ai remis un petit paquet pour Claude. Je l'ai bientôt quittée après l'avoir embrassée. Mon père m'a rencontrée dans le jardin.

— Qu'as-tu, Marguerite? tu as l'air soucieux.

Je lui ai raconté ce que je venais d'entendre.

— Tu n'as pas vu madame Valpoine elle-même?

— Non, j'étais trop fâchée contre elle.

Il a souri.

— Voilà qui est étrange; mais on ne me ferait jamais croire que tu es capable de te fâcher, petite. — Et il m'a embrassée.

100522

— J'ai reçu une lettre de Louis, Marguerite.

— Il va bien?

— Oui; mais il est quelque peu triste.

— Pauvre Louis!

Et les larmes me sont venues aux yeux. Mon père me regardait, surpris; mais il a paru rassuré en voyant mes yeux fixés sur lui.

— Oh! il se remettra, ou peut-être, a-t-il ajouté en souriant, on changera de sentiment.

Mais voyant ma figure sérieuse, il a continué :

— Allons, Dieu fait toutes choses pour notre bien.

30 *novembre*. — Demain nous partons pour Paris! Papa et maman y pensaient depuis quelque temps, mais ils ne m'en soufflaient mot! Quand papa, ce matin, m'a dit, frappant sur mon épaule : « Eh bien! petite, va faire tes paquets; nous partons demain matin pour Paris! » je suis restée tout interdite; cela tombait sur moi comme une bombe; papa s'est mis à rire.

— La voilà tout ébahie! Qu'as-tu, petite?

J'ai souri.

— Est-ce vrai, mon père?

— Mais oui, quand je te le dis!

Je suis montée dans ma chambre; et me voilà en train de faire ma malle. Je ne sais pas quand nous reviendrons; bientôt, j'espère; je n'ai jamais vu Paris; Louis m'en a tant parlé! Et ma grand'tante! elle y demeure; sans doute nous la verrons.

De ma chambre je regarde le paysage, qui est triste. Tous les arbres sont déjà dépouillés de leur feuillage, le soleil vient de se coucher, et les crépuscules durent bien peu de temps. Voilà le comte à cheval avec son frère! Ah! il m'a vue, car il me salue, souriant! Il ne sait pas que nous partons demain, car il serait venu nous dire au revoir. Que les gens sont malveillants de dire du mal de lui! Lui, qui ne tuerait pas une mouche! Qu'a-t-il donc fait pour mériter qu'on en médise? Il est si bon! mais il est sévère aussi : il ne songe pas à ce qu'on dira de lui; il suit virilement la ligne que lui tracent son bon cœur et sa droite conscience. Je le vois encore, chevauchant lentement, au lointain; Gaston éperonne son cheval et disparaît; mais lui, il s'arrête, puis reprend son chemin au petit galop. Dieu le bénisse et le garde!

1^er^ *décembre.* — Nous voilà à Paris ! logés chez ma grand'tante ; elle nous accueillit avec tant d'affection ! elle embrassa mon père et ma mère, puis elle me prit par les deux mains.

— Ah ! est-ce cette jeune fille qui est la petite Marguerite ? s'écria-t-elle. Que tu as grandi, et que tu es belle, mon enfant ! Tu tourneras la tête à tous les jeunes gens de Paris !

Cela me fit rougir. Ma tante dirigea son regard vers mon père, qui rit un peu et qui, secouant la tête, me dit de monter la première. Lui et ma mère avec ma grand'tante me suivirent un instant après. La tante Geneviève nous obligea de loger chez elle ; elle ne voulait point de refus. Dans la journée, nous parcourûmes les galeries du Louvre, et le soir papa et ma mère allèrent rendre visite à une vieille connaissance. Je restai avec ma tante. Elle se mit à causer avec moi tout amicalement.

— Et tu n'as jamais voyagé, mon enfant ?

— Non, ma tante.

Elle tisonna et me dit d'avancer ma chaise plus près de la cheminée.

— Voyons, parle-moi un peu de tes connaissances en Bretagne. Tu connais les Plouarven ?

— Oui.

— La comtesse est veuve et a deux enfants, un garçon et une fille, n'est-ce pas?

— Non, elle n'a point de fille; elle a deux fils.

— Ils doivent être de grands gaillards en ce moment; l'aîné s'appelle Dunois, je crois?

— Oui, ma tante; vous connaissez donc la comtesse?

— Oh! oui; elle vient chez vous? et ses fils?

— Oui. Elle est très-bonne pour moi; elle m'aime beaucoup; elle me prie de temps en temps de venir passer quelques jours chez elle; il y avait une grande fête au château, le mois dernier, le jour de la naissance du comte.

— Son fils aîné?

— Oui, ma tante.

— Et Dunois vient chez vous ?

— Oui, souvent.

— Tous les jours ?

— Oh! non! dis-je en souriant, il a tant à faire!

— Et il te trouve belle et gentille; n'est-ce pas, petite? dit ma tante, souriant malicieusement.

Je rougis jusqu'aux cheveux.

— Je n'en sais rien.

Elle se mit à rire.

— Allons, tant mieux. Ta vieille tante te trouve belle, et c'est assez!

Elle me montra son album de photographies; j'y reconnus le portrait de Louis.

— C'est le capitaine Lefèvre, n'est-ce pas, ma tante?

— Oui, c'est lui. Tu le reconnais donc?

— Oh! que oui! il a été notre hôte en Bretagne.

— Il venait souvent me voir, mais voilà bien deux mois que je ne l'ai vu.

Dix heures sonnèrent, et ma tante m'envoya me coucher. Je voulais attendre mon père et ma mère, mais elle n'y consentit pas.

— Tu perdrais bientôt ces roses, me dit-elle, me tapant sur les joues, si tu te couchais tard. Elle me conduisit au deuxième étage; un boudoir précède la chambre à coucher; tous deux sont magnifique-

ment meublés. Ma tante m'embrassa et sortit. La cheminée flamboyait; je me déshabillai, et m'enveloppant de mon peignoir, je me mis à genoux au pied de mon lit. Je me couchai et je m'endormis aussitôt.

3 *décembre.* — Papa fit venir hier un peintre, M. Reyner, pour faire mon portrait; l'artiste n'a pris qu'une esquisse d'après laquelle il fera le portrait à l'huile. Nous partons après le 7. Nous sommes allés voir quelques-uns des amis de mon père. Je suis si fatiguée que je tombe de sommeil.

4 *décembre.* — M. Reyner est encore venu aujourd'hui; il est si assidu! Il va faire un fameux portrait, je n'en doute pas! Il n'y a que quatre jours que nous avons quitté le pays, et voilà que déjà il me tarde de revenir. Ce soir j'étais debout devant la fenêtre, quand tout à coup j'ai aperçu ma tante tout près de moi.

— Ah! m'a-t-elle dit, te voilà toute rêveuse; on dirait que tu songes à quelque beau prétendant!

Je savais gré au domestique qui n'avait encore

apporté les lumières, car je sentais mes joues s'empourprer; les malins propos de ma tante m'embarrassent.

8 *décembre.* — Nous voilà de retour! Nous sommes arrivés à cinq heures du soir. Après dîner je me suis retirée dans ma chambre pour me reposer un peu. Après-demain je dois aller au château. Il ne sait pas (je veux dire, le comte), sans doute, que nous sommes de retour, car il serait venu nous voir. Ou peut-être est-il malade? Non! oh! non! Assurément il viendra demain. Je suis si fatiguée!

9 *décembre.* — Il n'est pas venu nous voir. Qu'a-t-il donc? Je me sens toute triste aujourd'hui. Il a plu toute la matinée, et je n'ai pu monter à cheval. Papa et moi, nous nous sommes mis à lire Molière. Papa a ri des mésaventures du bourgeois gentilhomme; pour moi, je n'en avais nulle envie.

— Mais tu ne ris pas, Marguerite! qu'as-tu?

— Je ne sais pas, mon père, mais cela ne m'amuse pas aujourd'hui.

Trois heures de l'après-midi. — Il faisait beau, cette après-midi, et papa et moi, nous sommes montés à cheval. Nous avons rencontré le comte; il nous a salués et est venu nous rejoindre. Il paraît souffrant. Il ne savait même rien de notre séjour à Paris! Il m'a dit qu'il viendrait demain pour me conduire au château. Nous avons chevauché jusqu'à quatre heures. Le soleil brillait tout à travers les nuages. Papa parlait de Paris au comte, qui paraissait l'écouter; mais je me suis bien aperçue qu'il pensait à autre chose. Il nous a quittés près du coteau. Il est malade, ou bien quelque chose le rend triste, car il ne nous a pas jeté un regard et il n'a pas agité sa cravache comme de coutume avant de disparaître.

11 *décembre.* — Il vint me prendre; il vint en voiture avec sa mère. Le soleil luttait contre les nuages; il faisait grand froid. La comtesse m'embrassa tendrement; j'entrai dans la voiture, et elle me fit asseoir à côté d'elle. Il paraît plus gai maintenant. Sa mère le contraignit de monter avec nous dans la voiture. Il y entra, nous couvrit de fourrures, sa mère

et moi ; il ferma les vitres, et nous voilà allant au grand trot à travers la plaine déserte. Quand nous fûmes arrivés, la comtesse me conduisit au salon. Nous nous y assîmes et nous causâmes de tout. Gaston était sorti. Je montai dans ma chambre, et là, jetant mon chapeau et mes fourrures sur le lit, je m'approchai de la fenêtre. Tout le pays semblait désert, le vent gémissait au dehors ; les branches des arbres, dépouillées de leurs feuilles, s'agitaient bizarrement. Je me détournai de la triste vue, et je m'assis devant le feu. Je descendis bientôt ; le comte me rencontra sur l'escalier.

— Nous ne pouvons sortir ; dit-il, voulez-vous aller fouiller tous les recoins du château ?

— Très-volontiers, dis-je.

Il me conduisit d'abord au grand cabinet plein de livres et de portraits de famille. La chambre n'a que quatre fenêtres ; cela lui donne un air bien sombre.

— Voilà le portrait de dame Catherine, qui mourut d'amour, et voilà son frère, le saint chevalier.

Il m'expliqua tous les portraits.

— Voulez-vous voir le passage souterrain ?

— Oh! oui!

— Vous n'aurez pas peur? demanda-t-il, souriant.

— Mais de quoi?

— Il y fait si noir, et de plus on dit qu'un meurtre y fut commis par le comte Arthur de Plouarven, en l'an de grâce 909. On voit encore les taches de sang sur le plancher.

— Non, je n'aurai pas peur avec vous, dis-je.

Son front s'était assombri, mais il sourit en m'entendant. Il ouvrit la petite porte cachée par le lambris, et, me prenant la main dans la sienne, il me fit descendre dans le souterrain. Le jour n'y pénètre que par une petite ouverture grillée qui donne une lumière vacillante et bizarre. Le passage est long, bien long, et il y fait presque nuit; mais avec ma main dans la sienne je n'avais point peur. Après un quart d'heure de marche, nous vîmes une petite porte, bien basse; il l'ouvrit, et nous nous trouvâmes dans les champs. Comme il avait cessé de pleuvoir, le comte referma la petite porte par un ressort.

— On respire plus librement cet air frais en sortant d'ici, dit-il.

Le vent soufflait toujours, et nous rentrâmes vite dans le château.

Le curé du village, M. Récamier, dînait avec nous. C'est un saint homme, plein de charité. Il avait été précepteur du comte et de son frère, et il les aime comme ses propres enfants.

La nuit, debout devant la cheminée, je pensais aux choses de la journée. Bientôt j'entendis quelqu'un frapper à la porte; la comtesse entra, elle s'assit auprès de moi, et m'attira doucement à elle. J'appuyai la tête sur son épaule; elle est si douce et si tendre, la comtesse!

— A quoi pensais-tu, mon enfant? C'étaient sans doute de douces rêveries, car ton visage était radieux de bonheur.

Je ne répondis point, mais je baisai la main qui tenait la mienne. Elle était *sa* mère; c'était elle qui l'avait enfanté, l'avait allaité, l'avait élevé : — je sentais une grande gratitude envers elle pour cela.

— J'ai l'habitude de regarder mes fils dans leur sommeil, avant de me coucher; je faisais ainsi quand ils étaient tout petits, et je n'en ai pas perdu l'habi-

tude. Et après les avoir vus, je suis venue te voir, car je t'aime bien comme ma fille, et tu m'aimes, n'est-ce pas? aussi bien que Dunois et Gaston.

— Oui, je vous aime beaucoup. Le comte était-il malade la semaine dernière?

— Non! c'est-à-dire, pas sérieusement. Mais pourquoi l'appelles-tu le comte? Appelle-le Dunois tout court, mon enfant; tu l'appelais par son nom quand tu avais quatre ans. Et elle sourit en me voyant rougir.

— Va, enfant, va dormir, et que les anges du bon Dieu te gardent.

Et m'ayant embrassée, elle sortit. Je me mis à genoux au pied de mon lit, et je priai, — je priai le bon Père de nous garder des tentations et des choses qui ne sont pas bonnes pour nous. J'entr'ouvris le rideau avant de me coucher. Toute la terre était noire et sombre, et le vent frémissait contre les fenêtres; — le ciel seulement était semé d'étoiles. Quel magnifique spectacle! « Les cieux déclarent les œuvres de Dieu, et l'univers montre l'ouvrage de ses mains! » Que ces mots sont vrais! On sent toute leur

grandeur en voyant le ciel brillant d'étoiles. Je me mis au lit; tout le château était endormi.

12 *décembre.* — Hier, la neige tombait pour la première fois. Je me levai et je regardai à travers les vitres. La campagne était toute blanche. Mon Dieu! que c'était beau! La terre paraissait habillée en blanc comme une sainte; tous les objets noirs ou immondes étaient cachés sous cette nappe pure et brillante. Bientôt Jeannette entra pour allumer le feu.

— Bonjour, mademoiselle; il fait grand froid, et mademoiselle est matineuse.

— Pas plus que toi, bonne Jeannette.

Elle rit, et s'en alla. A huit heures, je descendis au salon; je n'y trouvai que Gaston. Il était debout devant la fenêtre; il ne m'aperçut point d'abord.

— Vous voilà tout seul, monsieur Gaston, lui dis-je.

Il se tourna.

— Vous ne pourrez sortir, si ce temps continue, mademoiselle Marguerite.

En effet, la neige tombait à gros flocons.

— Non; mais c'est si beau, que je n'en suis pas fâchée.

— Mais vous vous ennuierez.

— Oh! non! je ne le crains point.

Là-dessus, la comtesse entra.

— Dunois est malade, il a la migraine.

C'était triste, cela.

— Et ne va-t-il point venir? demandai-je.

— Si, il est si imprudent! il ne prend pas du tout soin de sa santé.

Le comte lui-même apparut; — il me dit bonjour; — il paraissait pâle, et les veines de ses tempes se montraient bleues et claires à travers la peau transparente.

— Je n'ai pu dormir de toute la nuit, dit-il.

Gaston était sorti.

— Pourquoi es-tu descendu, Dunois? lui dit la comtesse; couche-toi sur ce sofa.

Il s'y jeta et ferma les yeux.

— On t'apportera ton déjeuner ici; ne bouge point, mon enfant, lui dit sa mère.

Il sourit et y consentit. Alors nous descendîmes à la salle à manger. Après déjeuner, la comtesse allait porter elle-même le café à son fils; mais je la priai de me remettre le cabaret; elle me le céda enfin, et nous entrâmes dans le salon. Il ne put manger, mais il avait grand'soif, et il but deux tasses de café à la crème. Gaston vint pour un instant, puis sortit, malgré la neige. Il me semble que le comte et son frère ne sont plus très-bons amis, car c'est à peine s'ils se parlèrent de toute la journée. Le comte me pria de lui faire la lecture à haute voix, si cela ne me fatiguait pas. J'étais bien contente de lui être utile, et je me mis à lire de bon cœur. La comtesse sortit du salon pour quelque affaire; je lisais toujours; peu à peu il s'endormit; — alors je fermai le livre, et je restai coite de peur de l'éveiller. Regardant le feu, je pensais à ce qui pouvait le troubler, car je m'apercevais bien qu'il était contrarié, — et même dans son sommeil, je le vis frémir; et puis il gémissait tout bas; il faisait sans doute de tristes songes; et j'étais à moitié tentée de l'éveiller; mais au bout d'un quart d'heure, il dormait plus profondément et tran-

quillement. Bientôt sa mère entra, et le voyant endormi, elle vint s'asseoir près de moi; elle me fit appuyer la tête sur ses genoux, et, tout en passant sa main sur mes cheveux, elle regardait son fils.

— Il est beau, n'est-ce pas?

Je ne répondis point.

— Il ressemble à son père, mais il n'a pas son caractère patient. Je le voudrais voir marié. S'il épousait une fille comme toi, je mourrais contente.

Je rougis; elle le vit.

— Tu l'aimes donc? demanda-t-elle doucement; et comme je cachais ma figure dans sa robe, elle reprit :

— Voyons, pourquoi rougir? N'est-il pas digne de toi, ni toi de lui? Le désir de mon cœur est de te voir sa femme; alors il aurait quelqu'un pour l'aimer et pour le soigner, comme sa pauvre mère. Elle me fit lever la tête, et m'embrassa tendrement.

— Va, mon enfant, je t'aime plus que jamais, parce que tu aimes mon Dunois.

Deux larmes coulaient lentement sur ses joues et vinrent tomber sur mes cheveux.

— Tu feras une belle comtesse, dit-elle. — Nous restâmes là, ses mains tenant la mienne, près d'une heure. Puis on ouvrit la porte bruyamment, et Gaston entra. La comtesse posa le doigt sur ses lèvres, mais c'était déjà trop tard; le comte s'était éveillé. Il se confondit en excuses d'avoir dormi pendant ma lecture. Mais j'étais bien aise qu'il eût dormi, et je le lui dis. Il sourit, et, me serrant la main, dit :

— Une autre se serait considérée comme offensée; mais vous avez un bon cœur, mademoiselle Marguerite.

Je courus à ma chambre, et là je me jetai à genoux tout heureuse! Le soir, après dîner, je remontai à ma chambre; quand je descendis au salon, j'y trouvai la comtesse, et le comte à ses pieds, la tête sur un des genoux de sa mère; je m'en allais, mais elle me rappela.

— Viens, assieds-toi à mon autre côté; car tu es comme ma fille.

13 *décembre.* — Ce matin, quand je suis descendue à la salle à manger, je n'y ai trouvé personne; bientôt la comtesse est entrée.

— Où sont donc Dunois et Gaston ?

— Je ne sais pas.

Alors elle a appelé le vieux domestique, Arthur.

— Où sont tes jeunes maîtres, Arthur ?

— J'ai vu M. Dunois et M. Gaston sortir, l'un près l'autre, de bon matin.

— Vraiment, c'est étrange ! Mettons-nous à table, ma chère ; ils viendront bientôt, j'espère.

En effet, comme elle parlait, son fils aîné est entré. Il paraissait contrarié et fâché ; au-dessous de ses sourcils froncés, ses yeux lançaient des éclairs.

— Que tu es imprudent, Dunois ! Où étais-tu allé, par une si froide matinée ?

— Je pensais qu'une promenade me ferait du bien, ma mère, a-t-il dit, tâchant de sourire et de paraître naturel.

— Et où est Gaston ?

— Je ne sais pas, a-t-il brusquement répondu.

Sa mère l'a regardé, surprise et soucieuse. En ce moment, Gaston est entré tout radieux. Quelque chose de désagréable s'est mis entre eux, car ils ne se sont même pas adressé la parole pendant le repas.

M. l'abbé Récamier est venu nous voir pendant le dîner; il a prié Gaston de l'accompagner à sa maison, car il avait quelque chose à lui dire. Gaston voulait s'excuser; mais le curé insistant, il a cédé.

14 *décembre.* — Le comte est malade, bien malade. Il a dit cela à sa mère, et je l'ai entendu. J'allais entrer dans le salon quand j'ai entendu sa voix douloureuse et suppliante dire :

— Je ne le puis, ma mère, je ne le puis; ne me force pas !

Et la voix douce de la comtesse répondait :

— Tu es malade, Dunois !

— Oui, oui, ma mère; si malade, si malade !

Alors je suis montée ici; j'ai fermé la porte au verrou. Il est donc malade, gravement malade. Je sens comme si quelque malheur était prêt à fondre sur moi. Oh ! mon Dieu ! il ne mourra point ! Non, oh ! mon Dieu ! épargnez-le ! Mais encore il est malade. Oh ! sa voix douloureuse ! « Si malade, si malade ! » Seigneur, guérissez-le, je vous en prie; qu'il ne meure point ! J'ai prié longuement à genoux; puis je me suis relevée plus

calme et consolée. Je suis descendue au salon. La comtesse était assise sur le sofa, et lui, il s'appuyait contre ses genoux. La comtesse paraissait préoccupée et triste. Elle a essayé de parler gaiement en me voyant. Sans rien dire, Dunois me suivait de ses grands yeux noirs, qui étaient pleins d'une étrange douceur. Je me suis efforcée de parler.

— Avez-vous encore mal à la tête? lui ai-je demandé.

— Non, merci, je suis fatigué, voilà tout, a-t-il dit tristement.

Sa mère s'est levée et s'en est allée; je voyais bien qu'elle était prête à pleurer. Bientôt Gaston nous a rejoints, — il était sorti et venait de rentrer; — il a dit que le temps était affreusement froid au dehors, et il s'est approché du feu.

— Pourquoi étais-tu donc sorti? lui a demandé son frère brusquement et le regardant en face.

— Parce que..., a répondu celui-ci, riant et rougissant un peu.

J'étais bien triste de voir Dunois se fâcher. J'ai dit à la comtesse que je retournerais à la maison

demain; elle n'y a pas consenti, et enfin nous avons fixé mon départ au 17 courant.

Ce soir, à dix heures, quand j'allais me coucher, j'ai entr'ouvert la fenêtre, car la chambre close m'étouffait; j'ai entendu la voix de Gaston fredonner gaiement sous la fenêtre un des rondeaux de Coran:

Bergère rose à jupe de crépon,
Cambrez vos reins; que la gaze en tampon
Fasse bouffer vos hanches de dentelle.
Voici la houppe : allons, mademoiselle,
Dans vos cheveux noués comme au Japon,
Poudrez le cœur de la rose pompon,
Mettez du fard près de cet œil fripon,
Puis une mouche,..... et soyez naturelle,
Bergère rose.

Le chanteur s'éloignait, et le chant se mourait dans le lointain, — mais de temps en temps j'entendais encore la voix forte et gaie s'élever au-dessus du vent :

Puis une mouche,..... et soyez naturelle,
Bergère rose.

J'ai fermé la fenêtre, et je vais me mettre au lit. Dieu nous garde de tout mal cette nuit!

2 *janvier* 1861. — Comment l'écrire? Comment

le raconter? Hélas! hélas! Plût à Dieu que je fusse morte avant de voir ce que j'ai vu! Oh! que je fusse couchée sous la terre, avant ceci! Assurément l'*Ecclésiaste* a raison, assurément il a vu bien des maux et des douleurs quand il s'écrie : — Je bénis les morts plus que les vivants. Mon Dieu! quelle triste histoire que ce que je vais écrire! Seigneur, nous avons péché, nous sommes errants comme des brebis sans pâtre ; — pardonnez-nous et ramenez-nous dans votre sein. Il a tué son frère! Lui, si noble, si bon, si aimable! qui l'a entraîné à commettre ce crime? Son frère cadet, le fils de sa mère, — j'aurais voulu mourir au lieu de cela! Seigneur, pardonnez-lui! Vous lui pardonnerez, n'est-ce pas, ô mon Seigneur? car vous êtes miséricordieux; — il est malade, bien malade; il n'a pas commis ce crime de sa farouche volonté; — la maladie, plus forte que lui, l'a poussé à ce péché. Il aimait son frère, — il l'aimait tendrement, — il ne lui avait jamais dit un mot dur. — Seigneur Jésus-Christ, pardonnez-lui, — purifiez-le de ses péchés et consolez-le dans sa douleur. Je vais tout écrire.

C'était le 15 décembre. Le matin, à cinq heures, je fus éveillée par un coup de fusil. Je me levai en sursaut. J'entr'ouvris la fenêtre; pas un bruit. Je restai debout presque une demi-heure; j'allais me remettre au lit quand je crus entendre des voix. Je m'habillai à la hâte et je descendis l'escalier. Il commençait à peine à faire jour. Dans le long et noir corridor, je distinguai un groupe de personnes. En me voyant, la vieille nourrice accourut à moi.

— Oh! mademoiselle, sauvez-le des gendarmes! s'écria-t-elle.

Alors je vis le comte debout entre deux gendarmes; ses mains étaient liées. Le brigadier venait au-devant de moi.

— Que faites-vous? lui dis-je, indignée; ne savez-vous pas que c'est M. le comte de Plouarven?

Lui, à ma voix, tourna la tête. Le brigadier allait répondre, mais je lui coupai la parole.

— Vous vous êtes mépris sans doute, mais vous en répondrez.

— Mademoiselle, je voudrais bien m'être mépris, mais ce n'est que trop vrai que le comte a tué son frère.

Tué son frère! Je ne comprenais point cela. Je tournai le regard vers le comte; ses yeux grands ouverts, attachés sur la porte de la salle à manger; ses narines dilatées, ses lèvres serrées, tout montrait la fiévreuse agitation qu'il subissait. Mais je répétais d'un ton froid au brigadier qu'il s'était mépris.

— Voulez-vous bien entrer ici? me dit-il, ouvrant la porte de la salle à manger. J'y entrai, il me suivit, et ferma la porte. Mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que j'avais sous les yeux. Sur la table on avait couché le corps de Gaston. Ses lèvres étaient entr'ouvertes; ses yeux vitreux étaient ouverts démesurément; sa chemise, son habit étaient tachés de sang noir, et le sein droit était troué d'une balle.

— Et c'est son frère qui a fait ceci? dis-je tout bas.

— Oui, mademoiselle. — En êtes-vous sûr?

— Oui, mademoiselle; c'est M. le comte lui-même qui s'est livré à nous quand nous faisions notre ronde, dit-il d'un ton de pitié.

Je sortis et je m'approchai de Dunois; je posai la

main sur son bras, et je le regardai. Mon Dieu! quel changement s'était opéré en lui! Ses grands yeux noirs et sombres lançaient des éclairs; sur ses tempes on pouvait voir la pulsation des artères gonflées.

— Dunois, dis-je tout bas, vous êtes malade; voulez-vous bien venir avec moi?

Au son de ma voix, il se tourna vers moi; son regard devint doux, et il sourit. Mon cœur se brisait. Dieu du ciel, quelle douleur!

— Si je veux venir avec vous? mais sans doute, volontiers, répondit-il.

Mais en ce moment son regard se fixa sur ses mains liées; il les regarda avec une sorte d'égarement, et, comme un enfant qui a peur, il s'écria :

— Oh! Marguerite! qu'est-ce que c'est?

Je lui déliai les mains et je le conduisis dans la chambre voisine. Il me laissait faire. Là je fermai la porte, il se jeta sur le divan, et prit sa tête entre ses mains; je m'assis à son côté, et je le regardai quelque temps. O mon bien-aimé, je sais à présent combien je t'aimais! Je pris sa main dans les miennes, sa main

brûlante, fiévreuse. Je ne dis rien. — Nous étions là depuis quelque temps quand on entendit la douce voix de la comtesse.

— Qu'est-il arrivé donc? où sont mes fils?

Dunois leva la tête brusquement; ses yeux se fixèrent sur la porte : il écoutait.

— Ma mère! — murmura-t-il.

Alors, j'entendis ouvrir l'autre porte, la porte de la salle à manger. Un cri déchirant fit tressaillir Dunois, puis j'entendis une voix pleine d'angoisse :

— Oh! Gaston, mon fils, mon enfant!

Puis des sanglots, des chuchotements, et tout se tut. Je me levai; il avait fermé les yeux à ce cri; un léger mouvement le fit frémir, mais c'était tout. Je sortis. La comtesse m'aperçut et accourut dans mes bras.

— Oh! Marguerite! qu'est-ce que c'est? me dit-elle, sanglotant comme si son cœur se fendait.

— Chut! répondis-je, il est dans l'autre chambre, il est bien malade, il a besoin de sa mère.

Elle entra dans la chambre; elle serrait dans ses bras son fils vivant. Je dis au brigadier de s'en aller

avec ses hommes, et puis je rentrai dans la chambre. Elle pleurait, mais lui, il semblait ne rien comprendre à tout cela, et regardait sa mère tout intrigué et étonné. Je les conduisis tous deux par la main au deuxième étage, dans la chambre de la mère. Là je voulais les quitter, mais la comtesse ne laissa pas ma main.

— Reste — dit-elle, et je m'assis près d'elle. — Oh! Dunois! qu'as-tu fait, et pourquoi l'as-tu fait? demanda-t-elle à son fils, le regardant en face, ses yeux pleins d'un désespoir sans bornes.

Il la regarda, étonné; puis il dit d'un ton ennuyé:

— Laisse-moi dormir, chère petite mère; ôte-moi ce feu de la tête.

Elle l'attira à elle; il appuya la tête sur son sein et ferma les yeux.

— Comme il me brûle! murmura-t-il, passant la main sur son front.

Sa mère voulut le questionner, mais je le lui défendis. J'envoyai chercher le docteur. M. Chanteau arriva bientôt. Je le suivis dans le salon. Il me fit tout raconter; quand j'eus fini, il me dit :

— Tout ce que j'ai appris de ce malheureux événement me fait croire qu'il a commis le crime dans un accès de démence. Savez-vous la cause de ce malheur?

— Non, ils ont été toujours affectueux et doux l'un pour l'autre.

— Ah! il n'y avait point de querelle?

— Non. Le comte m'avait bien paru un peu changé dans ses manières, ce dernier mois, mais personne ne semblait s'en apercevoir.

Il me regarda avec une sorte de pitié mêlée de bonté.

— Votre père a-t-il appris tout ceci? — Je crois qu'à cette heure il doit tout savoir.

Après une minute de silence :

— Croyez-vous que je puisse voir le comte? demanda-t-il. Je voudrais être assuré de son état; si l'on pouvait prouver qu'il a agi dans un accès de fièvre cérébrale, cela lui serait avantageux le jour des débats.

Les derniers mots me firent voir toute l'humiliation qui allait accabler celui à qui j'avais été destinée.

Ah! combien je l'aime! Dieu lui soit en aide! O Seigneur! regardez son trouble, et pardonnez-lui ses péchés! .

Nous entrâmes dans la chambre de la comtesse. Le docteur affectait un air d'insouciance.

— Allons, mon Dunois, nous sommes quelque peu malade, n'est-ce pas?

Le comte le regarda et sourit.

— Je le crois, en effet, dit-il.

— Voyons le pouls, dit M. Chanteau.

Pendant tout ce temps, il observait Dunois avec un vif intérêt.

— Sentez-vous de la douleur quelque part?

— Oui, ici.

Et il appuya sa main sur son front.

— Ah! je comprends, je comprends; vous vous remettrez bientôt, je l'espère.

Il le questionna encore en peu de mots avec ordre et douceur, puis il sortit, me faisant signe de le suivre.

— Il est malade, gravement malade; — il est fou! Vous ferez bien de veiller sur lui, et surtout

faites-le reposer : ne lui parlez pas de cette affaire. Savez-vous où est son oncle à présent?

Je lui donnai l'adresse du colonel Desclée qui était en Espagne.

— Je vais lui envoyer un télégramme sur-le-champ. Il faut qu'il vienne. Mais, ma pauvre Marguerite, il faut prendre soin de vous-même, ou vous serez malade, mon enfant.

Il me quitta, et je rentrai dans la chambre de deuil. On avait fait coucher Dunois dans le lit, et il s'assoupissait. Je fis signe à sa mère, et elle sortit. Je lui dis tout; elle pleurait tout bas. Puis nous rentrâmes dans la chambre; il dormait. Que son visage était pâle et hagard! Tout à coup il ouvrit les yeux tout grands.

— Oh! le feu, le feu! murmura-t-il, il me rendra fou! comme il brûle!

Je pris un mouchoir trempé d'eau, et je le posai sur son front; mais il le rejeta. Il serra convulsivement mes mains. Mes parents vinrent bientôt, je descendis au salon. Ils voulaient m'emmener avec eux; je les priai de me permettre de rester; enfin ils cédèrent à

mes prières. Ma mère voulut me tenir compagnie, mais je l'en dissuadai.

17 *janvier*. — Il est toujours malade; il a la fièvre; voici deux semaines qu'il délire, insensible à tout, et ne dort point les nuits. Mon Dieu, comme il souffre! Dieu ait pitié de nous! Sa mère a enfin consenti à se reposer un peu; et nous veillons au lit du malade tour à tour. Le colonel vint le 19 décembre, le matin; quand je vins au-devant de lui, il me prit les deux mains et m'embrassa tout ému. Je lui dis tout ce qui s'était passé.

— Mon pauvre garçon, mon pauvre garçon! murmurait-il, — qu'est-ce qu'on va lui faire? — Et puis, d'un ton farouche, il s'écria:

— Non! il ne sera pas jugé, il faut qu'il s'en aille!

Il était frappé au cœur. Je restais silencieuse et triste, — peu à peu il se calma, — il me regarda une minute, puis me prenant les deux mains :

— Tu l'aimes toujours? — Je levai les yeux vers lui sans répondre. Il y lisait ma réponse.

— Pauvre enfant, dit-il, et deux grosses larmes glissaient lentement sur sa moustache grise.

18 *janvier*. — Hier Dunois passa une nuit plus tranquille, il put dormir. A trois heures du matin, j'étais agenouillée près de son lit, quand il plaça sa main sur mon épaule; se levant à demi et indiquant la fenêtre de son doigt, il dit si bas qu'à peine pouvais-je l'entendre :

— Jésus est Celui qui est mort, qui de plus est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, et *qui intercède même pour nous*.

Il dit les derniers mots lentement, un sourire de bonheur sur ses lèvres. J'allais parler, mais il m'imposa silence.

— Chut! écoutez!

Il semblait voir quelque chose, car il restait les yeux fixes, l'oreille attentive. Les étoiles et la lune éclairaient doucement l'horizon. Un quart d'heure passa, puis le malade retomba sur son lit.

— C'est fini, — dit-il, un peu tristement.

Il ferma les yeux et bientôt se rendormit. Le Seigneur est miséricordieux. Assurément il lui pardonnera son iniquité. Qui de nous est sans péché? Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous

sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur Lui l'iniquité de nous tous. Et Dieu, notre Père du ciel, ne nous parle-t-il point ainsi : « C'est moi, c'est moi qui efface tes iniquités pour l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés. » Seigneur, pardonnez-lui ses péchés, rendez admirables vos bontés envers lui, et que son âme se repose en vous !

Le matin, le docteur fut agréablement surpris de l'état du comte. A présent le délire est tombé, mais le cerveau est affaibli et halluciné.

20 *janvier*. — Ce matin je lisais auprès de son lit. Il avait fermé les yeux, et je croyais qu'il sommeillait mais levant les yeux un instant, j'ai vu son regard fixé sur moi. Il m'a fait signe de venir plus près.

— J'ai fait un bien mauvais rêve, m'a-t-il dit; où est Gaston? Il ne vient donc pas me voir?

Je ne répondais point.

— Est-ce qu'il est encore fâché contre moi? je voudrais que nous fussions amis; dites-lui de venir,

allez. — Je suis sortie ; M. Desclée montait l'escalier ; je lui ai tout dit et j'ai ajouté :

— Dites-lui la vérité. — Le colonel est entré avec moi dans la chambre.

— Ah! a dit Dunois en nous voyant, il ne veut pas venir?

— Il ne *peut* pas venir, mon enfant, a répondu son oncle d'un ton ému.

— Pourquoi donc ?

— Il est mort.

— Mon rêve est donc vrai?

Il s'est penché vers son oncle.

— Je le voyais mort, au bord du lac, et ses yeux — quels yeux, grand Dieu! — étaient tout ouverts; et comme je m'approchais, une voix sortit de ses lèvres mortes. — Caïn! — cria-t-il. Sa voix était rauque. Est-ce que cela est vrai aussi?

Son regard avide dévorait son oncle.

— Oui, mon enfant.

— O mon Dieu!

Quel cri! Il est tombé sur son lit comme mort. Son oncle a jeté quelques poignées d'eau sur son

visage; il a ouvert les yeux, mais il les a aussitôt fermés. Le colonel m'a dit de rester près du malade, tandis que lui-même il allait faire chercher le docteur. Je suis restée là; quelques instants après, il a rouvert les yeux, et m'a regardée longtemps d'un air absent; tout à coup, son front s'est assombri; il y a eu comme un éclair de frayeur dans ses yeux. Dunois s'est emparé de ma main, et d'une voix rauque et si basse qu'à peine pouvais-je l'entendre :

— Est-ce vrai que j'ai... que j'ai fait cela? Qui m'a dit cela? — Je ne répondais pas.

— Parlez donc; vous, vous ne dites que la vérité!

— C'est vrai.

Il y a eu un silence profond, — nous nous regardions, muets, comme des statues de marbre; un quart d'heure s'était ainsi passé quand le docteur est entré.

— Ah! vous voilà devenu un rêveur, un voyant, a-t-il dit gaiement.

Dunois semblait sortir d'un rêve.

— Pas de plaisanterie! a-t-il dit. Je sais tout.

Puis, après un silence:

— Mon Dieu! pourquoi ne suis-je pas mort avant de répandre le sang innocent?

Il sanglotait, la tête dans ses mains. Le docteur et le colonel se sont retirés dans la chambre voisine; je m'étais approchée de lui, et instinctivement j'ai passé doucement la main sur ses cheveux. O mon Dieu! combien il souffrait! Il s'est calmé peu à peu; il s'est reculé de moi.

— Songez donc que je suis — un fratricide! a-t-il dit amèrement.

Une grande tristesse m'accablait.

— Est-ce que nous ne sommes pas les enfants du Dieu des miséricordes? ai-je dit.

— Ah! vous m'aimiez, autrefois, vous; ma mère me l'a dit. Est-ce que vous m'aimez toujours?

— De toute mon âme; le ciel ait pitié de moi!

— *Amen*, a-t-il ajouté.

Il m'a pris la main dans les siennes. — Après un silence :

— Puisse Dieu me pardonner! a-t-il dit, j'ai foi dans ses miséricordes.

Le docteur rentrait.

— Il vous faut un entier repos d'esprit et de corps.

Dunois l'a interrompu.

— Je me sens tout à fait remis, monsieur Chanteau; — que la justice ait son cours, et que tout soit en règle! — Quel jour a-t-on fixé pour me juger?

— Le 22 courant.

— Et aujourd'hui est...?

— Le 20.

— C'est donc après-demain?

— Oui.

— C'est bon.

Il a pu dormir pendant quatre heures, malgré tous les événements du jour.

21 *janvier*. — Ce soir, le père Rochelle est venu voir le malade. Après avoir lu le quatorzième chapitre de saint Jean, il s'est agenouillé, ainsi que nous, et il a prié Dieu de pardonner nos péchés, d'avoir pitié du malade.

— Vous, Seigneur, disait-il, qui ne voulez pas qu'un pécheur meure, mais qu'il se repente et qu'il sauve son âme, ayez pitié de votre serviteur, qui vous

appelle du fond de son cœur, et pardonnez-lui!

Nous pleurions tous. Quand le prêtre s'est levé, Dunois lui a dit, baissant la tête :

— Bénissez-moi, mon père.

M. Rochelle lui a imposé les doigts sur la tête, et a dit:

— Que l'Éternel te réponde au jour de ta détresse, que le nom de Dieu te mette dans une haute retraite.

Le comte a tout dit à sa mère et à moi. Quand il a commencé son récit, j'ai voulu sortir, mais sa mère m'a priée de rester. Il a dit, me regardant d'un air triste qui me serrait le cœur :

— Qu'elle s'en aille, ma mère; l'histoire que je vais vous dire est triste, bien triste; elle ne doit pas l'entendre.

Mais sa mère me retenait.

— Non, Dunois, qu'elle reste; elle t'aime tant, la pauvre enfant!.....

— Ah! elle ne m'aimera plus quand elle aura tout entendu, et après, que pensera-t-elle de moi? a-t-il murmuré tristement.

Alors, il a tout raconté.

— Voici, en peu de mots, ce qui est arrivé : —

J'aimais follement Jeannette Corraine, et lui, — Dunois a baissé la voix, — il l'aimait aussi. Je l'avais averti dix fois de s'écarter de ma voie, de me laisser le chemin libre, — mais lui n'y prenait garde; — quant à elle, elle le préférait à moi; je n'ai pas les douces manières de *l'autre;* elle me craignait; et quoique je lui eusse proposé de la nommer ma femme, elle ne voulait pas de moi! Alors quelque chose prit possession de moi; — je ne vivais plus; — et une nuit, — il faisait clair de lune alors, — je les vis tous deux se promenant dans l'allée..... voilà tout ce que je me rappelle. Quant au reste, je ne m'en souviens point. Lâche que je suis, pourquoi ne suis-je point mort plus tôt!

Il avait caché sa figure dans ses mains, et sanglotait à fendre le cœur; sa mère pleurait; je me suis levée, j'ai pris les mains de Dunois dans les miennes; je ne savais pas pourquoi j'étais comme un chien, qui voit le désespoir de son maître, et qui le veut consoler et lui lèche les mains; je voyais bien tout ce qui se passait dans la chambre, mais je ne m'en rendais pas compte; j'étais comme dans un rêve. Lui, me regardant, s'est

effrayé de ma pâleur; il a passé la main sur mes cheveux.

— Pauvre, pauvre enfant! murmurait-il.

Puis il a ajouté :

— Mon Dieu! est-ce qu'elle va mourir, elle aussi?

— Allez dans votre chambre, Marguerite! a-t-il dit avec douceur après un court silence.

Je lui ai obéi comme un enfant. J'ai monté l'escalier qui m'a paru sans fin. Entrée dans ma chambre, je me suis assise sur une chaise. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là; j'ai enfin été réveillée de ma torpeur par un frisson glacial qui semblait parcourir tout mon corps; alors je me suis aperçue que la fenêtre était ouverte, qu'il neigeait. J'ai fermé la fenêtre. En me retournant, comme un consolateur divin le crucifix a frappé mon regard. Je me suis agenouillée à ses pieds; je ne sais pas ce que j'ai dit, mais Notre-Seigneur, qui lit dans les cœurs, m'a réconfortée, car je me suis levée consolée, et l'âme en paix. Quand je suis descendue, j'ai trouvé M. Desclée avec Dunois; le colonel m'a accueillie en m'embrassant; Dunois paraissait abattu; mais, en

me voyant, sa figure s'est illuminée, et il m'a souri, bien content de me voir.

23 *janvier*. — C'est aujourd'hui le jour du procès. Je n'y suis point allée, je ne m'en sentais pas la force. Lui, Dunois, s'est rendu à l'audience en voiture, avec le docteur, son oncle, et mon père. Quelques officiers de police accompagnaient l'accusé. Il était bien calme. Dieu ait pitié de nous!

— *Soir*. Ils sont revenus à quatre heures. Il était avec eux. Ses gardiens, à l'instante prière de son oncle, avaient consenti à lui accorder la grâce de nous voir, en chemin, pour nous dire adieu. J'étais debout à la porte; mon cœur ne battait plus. Dunois s'est avancé vers moi, et, essayant de sourire, il a pris mes mains dans les siennes.

— Condamné à quinze ans de travaux forcés, a-t-il dit doucement.

Je ne répondais point. Condamné à quinze ans de travaux forcés! Loin des siens! C'était la mort. Sa santé était ébranlée depuis cette affaire.

— O Dunois! c'est dur!

— Non, est-ce que je ne mérite pas la *mort?* Sang pour sang!

Il s'animait. Je lui ai pris le bras.

— Allons prier, ai-je dit tout bas. Nous avons trouvé sa mère dans la chapelle du château, prosternée devant l'autel, que surmontait une image du petit Jésus, les bras tendus, et au-dessous était écrit ce verset : « Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Ah! il était bien lourd, le fardeau dont nous étions chargés! Nous nous sommes agenouillés près de *sa* mère; instinctivement elle s'était emparée de sa main et la tenait dans la sienne. Nous ne disions mot, mais nous priions tous du fond de nos cœurs. Enfin, il s'est levé et a dit tout bas :

— Il faut que je m'en aille maintenant, ma mère.

Elle s'est vivement redressée et l'a entouré de ses bras.

— Non, je ne leur permettrai pas de tuer mon unique enfant! s'est-elle écriée, éperdue.

Elle regardait autour d'elle, effrayée. Il a posé sa main doucement sur l'épaule de sa mère.

— Je ne suis que condamné à quinze ans de travaux forcés, voilà tout; priez Dieu pour moi. — Il s'est détaché doucement de l'étreinte de sa mère; elle est tombée à genoux devant l'autel. Il s'est penché vers elle.

— Embrasse-moi donc, ma mère.

Elle a jeté ses bras autour du cou de son fils en sanglotant, et l'a couvert de baisers.

— A la grâce de Dieu, a-t-elle dit.

Elle s'est prosternée de nouveau, et il s'est tourné vers moi.

— Adieu, Marguerite, a-t-il dit.

Puis, me regardant de ses grands yeux noirs :

— Vous vous souviendrez de moi dans vos prières, comme d'un frère égaré, n'est-ce pas?

— Oui, ai-je répondu. Il a repris, montrant sa mère:

— Vous viendrez la voir, quand elle sera toute seule?

— Oui.

Il m'a pris les mains dans les siennes.

— O Marguerite! a-t-il dit, vous avez été bien bonne pour moi; que Dieu vous en récompense! — Là-dessus

il est sorti. J'aurais voulu le suivre, mais toute force m'avait quittée, j'ai senti un vide dans mon âme. Tout était devenu noir et sombre autour de moi; la lumière de ma vie était éteinte; j'avais peur, comme un enfant qu'on laisse sans lumière et dans l'ombre. Je me suis pressée contre sa mère. O Seigneur, soyez-moi en aide et ayez pitié de moi!

. . . . . .

. . . . . .

10 *avril* 1861. — Il y a longtemps que je n'ai écrit dans mon journal. Je viens de relever d'une grave maladie. J'avais la fièvre et le délire. On n'espérait plus me sauver. Mais Dieu est bon. Quand j'ouvris les yeux, et que je vis le soleil, le ciel bleu, et surtout les figures contentes de mon père et de ma mère, je bénis Dieu. « Toutes vos bontés sont sur moi. » Ma vie d'autrefois n'est plus que comme un rêve à demi effacé. Je vais tout raconter. Je ne suis revenue à moi-même que depuis une quinzaine. Voici tout ce que je me rappelle.

Un soir, je m'apercevais que plusieurs personnes

chuchotaient dans ma chambre. J'avais les yeux fermés, je les ouvris au bruit que j'entendais. Je vis alors quelqu'un qui sanglotait tout bas, à genoux près de mon lit, la tête dans les mains. Je refermai les yeux, j'avais reconnu les cheveux ondoyants et châtains du capitaine Lefèvre. Une sorte de douleur me traversa le cœur en le voyant. Lui, il m'avait aimée dès le premier jour, et que lui avais-je donné en rètour? Rien que des peines. Une pitié profonde pour lui s'empara de moi; maintenant que j'allais mourir, je devais lui demander pardon de mes torts : voilà ce qui me passa par la tête; oh! si j'avais plus tôt reconnu et accepté son amour! Je plaçai ma main sur sa tête baissée.

— Louis, dis-je, me pardonnez-vous?

J'étais bien faible, et je ne pouvais parler qu'avec peine. Pour toute réponse, il prit ma main dans la sienne et y appuya ses lèvres; ses yeux étaient remplis de larmes.

— Louis, repris-je, quand je n'y serai plus, vous leur servirez de fils, n'est-ce pas?

Je croyais alors que j'allais mourir.

— Pauvre mère, pauvre père! ayez bien soin d'eux; ils ont une si vieille habitude de m'aimer, que pour eux j'ai peur quand ils n'auront plus à se dévouer à moi.

Il ne répondit pas, mais il me regardait d'un air d'indicible tristesse et serrait mes mains dans les siennes. Je fermai les yeux, épuisée. Je sentis quelqu'un qui m'embrassait.

— Ma pauvre enfant!

— Mon cher père!...

Il faut que je m'arrête ici.

Après cela j'ai eu une rechute; mais voici déjà trois jours que je me suis tout à fait remise; je suis bien un peu faible, — voilà tout. On m'a laissée seule dans ma chambre selon mon désir. Pauvre mère! elle est bien heureuse de me voir en voie de complète guérison, bien qu'il me faille encore bien du temps pour reprendre mes joues roses d'autrefois. Ce matin même elle a versé des larmes de bonheur et de tristesse en m'embrassant.

— Que tu es pâle, Margot! disait-elle.

Thérèse, qui était là, la grondait, tout en pleurant elle-même, quoiqu'elle fît semblant du contraire.

— Eh ! madame, disait-elle, voilà une belle manière d'amuser la petite ! Si vous pleurez, voilà qu'elle se met à pleurer aussi, et cela quand M. le docteur a insisté pour qu'on ne s'émût point.

Ma mère souriait et passait sa main sur mes joues. Thérèse reprenait :

— Quant à ses joues pâles, est-ce qu'elle en est moins jolie ? Au contraire, je vous le dis, et je connais quelqu'un qui me donnera raison quand il la verra ; ne la regardez pas comme ça, madame, et ne soupirez pas non plus, parce que cela la rend triste. Ah ! quand M. le capitaine sera ici, nous serons gaies comme des pinsons !

Papa entra en ce moment. Il vint s'asseoir auprès de mon lit, et m'embrassa. Thérèse sortit, maman voulait rester, mais j'insistai pour qu'elle allât se reposer ; papa joignit ses instances aux miennes, et à la fin il prit un grand air d'autorité et lui commanda d'obéir à son mari. Elle céda enfin. Il m'embrassa alors tout attendri.

— Mon enfant est ressuscitée, dit-il ; notre Dieu est miséricordieux.

— Oui, mon père.

Après une pause il reprit, d'un ton plus naturel

— Sais-tu que Louis est venu te voir, petite?

— Oui, mon père; je croyais alors que j'allais mourir.

— Tout le monde le craignait, ma fille; et ce pauvre garçon a été bien bouleversé en apprenant ton état chez ma tante, à Paris.

Puis il reprit, après un long silence :

— Il est allé à Paris, maintenant, mais il viendra te voir un de ces jours.

— Comment va la comtesse, mon père? demandai-je.

— Pas bien, petite sa tête s'égare parfois.

— Et lui?

— Il est mort, Marguerite; il s'est tué

— Mon Dieu!

Je dis cela tout bas.

Il a mis fin à ses jours dans un accès de délire Dieu ait pitié de son âme! On l'a enterré hors d cimetière, loin d'ici, près de Toulon! Et moi, j voudrais le rejoindre.

20 *avril.* — Hier je pus être transportée dans le salon. Je voulais descendre, mais après quelques marches il fallut m'asseoir. Alors papa s'écria :

— Je vais te porter, petite; tu es trop faible!

Il m'enleva dans ses bras et me coucha sur le sofa dans le salon. Maman alla chercher un verre de vin. Papa s'assit près de moi; je passais ma main sur son front, qui me paraît plus ridé depuis ma maladie.

— Cher petit père, tu as donc bien souffert pendant ma maladie! murmurai-je.

— Oui, dit-il; et, vivement ému, il jeta son bras autour de moi, comme pour me défendre encore contre la mort.

— Dieu veut que je reste avec vous, ici, mon père, parce que je n'ai pas rempli tous mes devoirs envers vous, et dans sa bonté infinie il me donne le temps de le faire et de devenir meilleure.

Il m'embrassa et ne répondit rien.

21 *avril.* — Louis arriva hier soir; nous étions, papa et moi, dans le salon, quand la porte s'ouvrit, et avant que le vieil Adolphe le pût annoncer, il fut

dans la chambre. Papa lui donna une poignée de main cordiale.

— D'où tombes-tu comme une bombe? dit-il en riant.

Louis vint à moi; je lui tendis la main.

— Soyez le bienvenu, lui dis-je.

Je m'aperçus qu'il était surpris et ému de me voir si pâle et maigre. Papa alla chercher ma mère. Louis prit ma main dans les siennes, et regarda mes doigts effilés, passant et repassant sa main sur la mienne.

— Que vous êtes blanche et pâle, Marguerite dit-il se penchant vers moi, et baissant la voix. — Pauvre petite fleur, l'orage a passé sur vous.

Il inclina la tête vers moi; ses lèvres effleuraient mon front; il se redressa brusquement, et alla vers la cheminée. Il était fort ému; je le voyais à la sombre expression de son regard. Ses yeux paraissent subitement tout noirs quand il est ému. Mon père rentra, et maman aussi; elle embrassa Louis; ses yeux étaient remplis de larmes.

— Ah! elle est bien changée et bien pâle, n'est-ce

pas, Louis ? dit-elle, passant sa main sur mes cheveux.

— Oui, répondit-il; mais elle sera bientôt plus forte, quand le printemps viendra.

— Le penses-tu ? demanda-t-elle tristement.

— Mais, sans doute.

Et il me sourit.

— Oh! nous entreprendrons, Louis et moi, dit mon père, de la remettre dans une semaine à nous deux; qu'en dis-tu, Louis ?

Il s'efforçait de plaisanter, mais il avait les yeux humides. Louis va rester ici quelque temps. La soirée passa bien doucement. Louis et papa étaient chacun dans un coin de la cheminée; moi, j'étais couchée sur mon sofa près de mon père, ma main dans la sienne; maman travaillait à sa broderie près de nous. Dix heures sonnant, papa dit qu'il était bien temps de se coucher. Je me levai.

— Ah ! tu ne pourras jamais monter toute seule, dit ma mère.

— Tu vas voir, maman, dis-je souriant; ne suis-je pas descendue seulement avec l'aide du bras de papa ?

Papa intervint.

— Non, petite, cela ne se peut pas; monter est bien plus difficile que de descendre.

— Laisse-moi donc essayer un peu, mon père, dis-je.

Je ne pus monter que six degrés; je m'assis pour reprendre haleine. Mon père vint à moi.

— Ah! quelle folie! dit-il. Tu vas te trouver mal!

— Oh non! dis-je en tâchant de sourire.

Je me sentis bien faible en ce moment. Louis s'approcha de nous.

— Ah! voilà Louis; il va te porter dans ta chambre, petite.

— Oh non! dis-je.

— Bah! répondit mon père; il ne te laissera pas tomber, sois-en sûre, — jeune et vigoureux comme il l'est!

Déjà Louis m'avait prise dans ses bras.

— Appuyez la tête sur mon épaule, me dit-il tout bas.

Sa voix me parut étrange; j'étais fatiguée, et je fis comme il voulait; je me sentais si lasse! Quand

je rouvris les yeux, je ne vis que ma mère, qui me frottait les mains, et Thérèse, qui me déshabillait.

— La voilà qui revient, s'écria celle-ci.

Je voulus me lever, mais Thérèse m'arrêta :

— Que veux-tu faire maintenant? Une belle frayeur que tu nous a donnée!

Il fallut bien se résigner à rester coite.

— Je vais prévenir monsieur, dit Thérèse quand elle m'eut enveloppée dans un long et chaud peignoir.

— Où est-il, madame?

— Il y a quelqu'un qui se promène dans le jardin, dis-je, montrant une figure qui marchait à grands pas près de notre châtaignier.

— Ah çà! c'est M. le capitaine, répondit Thérèse. Et elle sortit.

Papa vint quelques instants après.

— Tu es bien faible, tu le vois bien, Marguerite.

— Oui, mon père; mais vois-tu, j'étais descendue le matin, seulement en te tenant par la main, et j'ai cru que je pourrais monter aussi toute seule.

Il regarda par la fenêtre.

— Voilà Louis qui marche et veille comme une

sentinelle; — il était bien effrayé quand il t'a vue t'évanouir; pauvre garçon! comme il t'aime, mon enfant!

Là-dessus il se pencha vers moi et m'embrassa.

— Te faut-il quelque chose?

— Rien, mon père; va te coucher, et maman aussi; que de soucis je vous donne!

Il m'embrassa encore une fois, et sortit.

22 *avril.* — J'étais seule avec ma mère dans notre petit jardin; nous regardions mon père et Louis qui s'éloignaient rapidement. Papa montait son propre cheval. Louis montait le mien. J'avais voulu l'en dissuader; car *Austerlitz,* faute de n'avoir pas été monté depuis quelque temps, était plein de fougue. Mais Louis insistait, disant qu'il voulait le rendre docile afin que je pusse le monter quand j'en aurais la force. Ils sont partis au grand trot, et bientôt ils ont disparu à l'horizon.

— Louis va rester ici quelque temps, m'a dit ma mère; il a un congé de quatre mois. Je suis bien contente de l'avoir chez nous. Il rend la maison si gaie!

et pendant ta convalescence, il te faut de la gaieté!

— Il est si bon! dis-je.

Et je me rappelais comment il ne m'avait pas dit un mot du refus que j'avais fait de sa main, l'année dernière; comment même par ses manières franches, sa bonne humeur, ses petits soins amicaux pour mon bien-être, il semblait vouloir me faire oublier le passé. Ma mère laissa échapper un petit soupir.

— Ton père l'aime comme un fils; il aurait bien voulu l'avoir pour gendre.

J'ai détourné la tête, car je sentais les larmes qui me venaient aux yeux. Mes parents veulent que j'épouse Louis, et c'est peut-être mon devoir de combler leurs désirs. J'ai été bien méchante, et qui sait si le bon Dieu ne m'a point guérie, afin que je devienne une meilleure fille, afin que j'apprenne à dominer mes propres désirs, et afin que j'aie un peu de temps pour réparer le mal que j'ai fait par mon entêtement? Ils ne m'en parlent jamais; mais je le vois à leurs manières. Il faut bien tâcher d'accomplir le moindre désir de si bons parents. Quant à Louis, je l'aime toujours un peu, et peut-être que Dieu

m'aidera à l'aimer plus et comme je dois l'aimer s'il m'épouse. Dieu me guidera.

28 *avril.* — Louis m'aime toujours; je lui ai promis d'être sa femme. C'était hier soir. J'étais sur le sofa; je tournais le dos à la porte. J'entendis quelqu'un entrer : c'était Louis. Il vint s'asseoir près de moi. Il avait l'air pensif; et quand il leva ses yeux vers moi, son sombre regard noir me pénétra jusqu'au cœur. Nous ne parlâmes point. Il ne se faisait au dehors nul bruit, et ce silence de la nature s'étendait à nos cœurs. Sa main vint toucher la mienne. Je prévoyais tout ce qu'il allait dire. Puis il parla.

— Marguerite, je vous aime toujours; ma vie est à vous; soyez ma femme, rendez-moi heureux; ô mon âme! ne me refusez point, dites oui!

Sa voix était rauque, et sa main serrait la mienne avec une étreinte convulsive; il était tout pâle, — il me couvait de son regard. Je posai la main tout doucement sur son épaule; je regardai au fond de ses yeux limpides, j'y lisais son âme.

— Oui, Louis, je serai votre femme. — Tout son

sang vint colorer sa figure, si pâle naguère. Il se pencha vers moi, il appuya ses lèvres brûlantes sur les miennes, longuement, passionnément, tendrement.

— Mon Dieu! murmura-t-il, que je vous aime!

Et il m'attira sur son cœur. Un vague sentiment de bonheur m'envahit comme j'appuyai ma lourde tête sur ce cœur aimant. C'était le même sentiment de bonheur qui s'était emparé de moi, quand un jour, étant prêt de me noyer (alors que j'essayai de sauver un petit garçon d'une paysanne qui était tombé dans la rivière), mon père s'était jeté à l'eau, et, me prenant dans ses bras, m'avait serrée sur son sein. On ne voyait presque plus dans la chambre; les ombres allongées des arbres se balançaient sur la pelouse. Nous restâmes silencieux quelques moments. Puis je levai les yeux vers lui, je rencontrai son regard lumineux, je pris sa figure entre mes mains, et le baisant au front :

— Cher Louis, dis-je, est-ce que vous me voulez vraiment pour femme?

J'avais les yeux mouillés encore. Il me serra plus fort contre son cœur pour toute réponse.

— Et que voudrez-vous de moi? il ne reste plus que les débris de la Marguerite d'autrefois.

Et je souris tristement, en regardant mes mains amaigries.

— Des débris nous rebâtirons notre Marguerite.

Mon père entra; avant qu'il pût rien dire, Louis se leva, gardant ma main dans la sienne.

— Elle a promis d'être à moi; bénissez-nous, mon père!

Mon père vint à moi.

— Dieu te bénisse, mon enfant, toi et l'homme de ton choix! dit-il, m'embrassant. Tu m'as rendu bien heureux.

— Cela t'a fait plaisir, cher père? demandais-je, souriant.

— Oui, oui, mon enfant.

Il alla chercher ma mère. Elle vint m'embrasser.

— Est-ce vrai, Margot?

— Oui, ma mère.

— Alors Dieu a exaucé mes vœux.

Ils sont satisfaits, et moi je le suis aussi, plus que je ne le croyais. Dieu est bon. Louis sortit par la

porte-fenêtre qui mène au jardin, et nous le vîmes se promener, et fumer un cigare dans le petit enclos. Mon père me prit la main.

— Et toi, tu es heureuse, petite?

— Oui, mon père.

Et je l'embrassai.

— Ah! c'est bien! Vois-tu, cela me chagrinait de te voir si pâle; maintenant que tu as un espoir dans la vie, maintenant que tu aimes, tu te remettras bientôt; ce garçon et toi, vous êtes faits l'un pour l'autre. N'est-ce pas, Henriette?

— Oui, mon cher; mais il faut laisser les deux jeunes gens seuls, pour qu'ils puissent causer.

— Ah! oui, Louis nous envoie à tous les diables, je crois, en ce moment, dit mon père, riant et se levant. — Il y a tant de choses à se dire, n'est-ce pas, mon enfant?

Et après m'avoir embrassée, il sortit, suivi de ma mère. Je restai étendue sur le canapé; je contemplai Louis qui se promenait de long en large. Quelques instants après, n'entendant plus le son des voix, il leva la tête, vit que la chambre était déserte, et

jetant son cigare, il entra, et vint s'asseoir près de moi. Il me prit la main dans la sienne. J'étais rêveuse. Je pensais à son grand et immuable amour pour moi.

— Eh bien! quand sera-ce? demanda-t-il après un silence.

— Quoi?

— Mais le mariage! fit-il souriant.

— Ah! oui. Au jour que vous fixerez.

— Je voudrais qu'il eût lieu à cette heure même, dit-il impétueusement; fixerons-nous le 13 mai, mignonne?

— Oui.

— C'est dans quinze jours; c'est bien long à attendre, reprit-il. Je voudrais vous voir à moi le plus tôt possible, mon amie.

— Mais je suis toute à vous depuis que j'ai promis de vous épouser, Louis, dis-je, souriant.

Ma réponse lui fit plaisir, car il sourit, et me baisa sur le front.

— Ma douce fleur, dit-il, je voudrais vous emporter au midi, loin de ces âpres bises du nord, dans

un climat plus tiède, voyez-vous; ma fleur y regagnerait bientôt ses couleurs.

Les larmes me vinrent aux yeux à la douceur de sa voix. Je suis faible encore, et une petite chose m'émeut. J'écartai les boucles de son front, candide comme celui d'un enfant, et je le regardais.

— Eh bien, que pensez-vous de moi? demanda-t-il souriant.

— Que vous êtes par trop bon et trop beau pour moi.

Et deux grosses larmes tombèrent de mes yeux sur ses mains. Mon cœur débordait de bonheur et de reconnaissance, comme il me faisait appuyer ma tête sur son sein, et me baisait sur le front. Mon cœur avait trouvé son port.

5 *mai*. — Aujourd'hui je suis allée voir *sa* mère; elle devient folle; peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi : sans cela, elle aurait trop souffert. Le colonel reste avec elle. En me voyant, elle est venue à moi; j'étais seule. Elle m'a embrassée.

— Tu es pâle, mon enfant, a-t-elle dit.

Mon Dieu! sa douce voix m'a étrangement émue. J'étais prête à m'asseoir là et à pleurer.

— Tu as été malade?

— Oui.

— Dunois sera bien triste, s'il ne te retrouve rose et bien portante; il s'en est allé pour un peu de temps; il avait quelques affaires à..... Où donc est-il allé?..... ah! je m'en souviens..... Toulon! Ah! c'est une ville infâme! Son nom même me fait horreur, je ne sais pourquoi; mais c'est comme cela. Je suis devenue bien peureuse depuis que Dunois m'a quittée. Gaston vient quelquefois me voir. Je fais de si mauvais songes la nuit, que j'ai peur, et alors je l'appelle, et il vient.

J'étais bien triste de l'entendre parler ainsi. Le colonel Desclée est entré dans la chambre à ce moment. Il a paru ému de me voir; il m'a tendu la main, et m'a embrassée sur le front.

— Eh bien! ma sœur, comment cela va-t-il? a dit le colonel, s'asseyant près de la comtesse.

Elle n'a point répondu; elle était plongée dans une silencieuse rêverie; elle me regardait et sem-

blait s'oublier à me contempler. Tout à coup elle a dit :

— Tu ne souris plus, petite; tu es triste; qu'as-tu?

— Rien, ai-je répondu, tâchant de sourire, mais mon cœur était gros.

— Tu as perdu ta douce gaieté, — oh! j'en sais la cause, a-t-elle continué, souriant à elle-même; — mais il reviendra, n'en sois pas en peine. Regagne tes couleurs, mon enfant; ne sois pas triste; est-ce que je suis triste, moi, sa mère? Il reviendra bientôt.

Je me suis levée pour m'en aller. Elle m'a embrassée de nouveau. Sur le palier je serrais la main au colonel, quand il m'a dit brusquement :

— On dit que tu vas te marier, Marguerite; est-ce vrai?

— Oui.

— Et avec le capitaine Lefèvre, n'est-ce pas?

— Oui. — Il m'a fait lever le visage vers lui. Son ton brusque m'attristait, et j'avais baissé la tête pour lui cacher mes yeux mouillés. Son regard a rencontré le mien.

— Pauvrette — a dit le colonel d'une voix altérée.

Il m'a accompagnée jusqu'à la grille, tout silencieux et pensif. Quand on a ouvert la grille, il semblait sortir de sa rêverie.

— Es-tu venue seule, mon enfant?

— Non, lui ai-je dit, Louis m'attend près de la lisière.

Il est sorti avec moi jusque-là. Louis est venu au-devant de nous. Ils ont échangé une cordiale poignée de main. Louis s'est mis à côté de moi.

— Vous n'êtes pas fatiguée? m'a-t-il dit.

— Non, mais asseyons-nous ici un peu. L'air est si rafraîchissant !

Il craignait que je ne fusse allée au delà de mes forces. Nous nous sommes assis à l'ombre d'un chêne. Le colonel s'est mis près de moi.

— Tu es bien faible encore, ma fille, m'a-t-il dit.

Louis a répondu :

— Ah ! elle a été si malade !

— Je le sais.

— Mais elle recouvrera bientôt sa bonne santé.

Et Louis me souriait. Il est plein d'espoir. Il m'aime tant ! Puissé-je être plus digne de son amour !

Le colonel ne répondait pas; mais Louis ne remarquait point ce silence. Il me contemplait en souriant, — il rêvait à notre prochain mariage. Après un peu de repos, je me suis levée, — disant qu'il était temps de s'en aller. Le colonel m'a embrassée: il était fort ému.

— Dieu te bénisse, enfant, pour toutes les bontés que tu as eues pour nous.

Puis, serrant la main à Louis :

— Rendez-la heureuse, monsieur; parbleu! vous avez choisi là une femme qu'on ne rencontre pas tous les jours. Vous l'aimez, je le vois bien, et cela montre que vous êtes un brave garçon. Peut-être que nous ne nous verrons plus; mais soyez sûr que les vœux d'un vieux soldat seront toujours pour votre bonheur, à vous deux!

Là-dessus il nous a quittés. Louis et moi nous sommes rentrés à la maison. Il faisait déjà obscur: mon père nous attendait.

— Vous voilà enfin! s'est-il écrié; et puis m'embrassant :

— Tu n'es pas fatiguée? a-t-il demandé,

Adolphe apportait de la lumière.

— Tu es pâle, m'a dit mon père.

Louis, inquiet, venait à moi. J'ai souri pour les rassurer.

— Allons, ai-je dit, vous ne voulez donc jamais me trouver les joues assez roses!

Mon père, rassuré, m'a embrassée, et Louis souriait. Je suis sortie du salon pour monter à ma chambre. Louis me suivait.

— Mignonne! a-t-il dit tout bas.

Il s'est penché vers moi; ses lèvres ont rencontré les miennes; puis je suis entrée dans ma chambre. Après m'être habillée pour le dîner, je me suis agenouillée devant le crucifix, et j'ai prié Dieu. Je venais de me relever quand Louis a frappé à ma porte.

— Entrez donc, ai-je dit.

— Le puis-je?

— Mais sans doute, disais-je en ouvrant la porte; est-ce que j'ai des secrets pour vous? — Il a souri et a baisé mon front. Je l'ai fait asseoir, et je me suis mise auprès de lui. J'avais le cœur rempli d'une paisible joie : je venais de demander à Dieu la grâce

d'être une bonne épouse pour Louis. En levant les yeux vers mon fiancé, je voyais rayonner son mâle visage.

— A quoi pensez-vous? m'a-t-il demandé.

— Je pense que vous êtes bon, Louis!

Et j'ai mis ma main dans la sienne.

— Ma Marguerite! a-t-il dit; puis il a tiré de sa poche une petite boîte; il y a pris un anneau magnifique, et l'a glissé à mon doigt; l'anneau était un peu trop large.

— N'importe, ai-je dit, il ne tombera point.

Louis m'a montré une boucle de cheveux, noire et soyeuse.

— Savez-vous à quelle chevelure elle appartenait? m'a-t-il demandé.

— A celle de votre mère?

— Non, à la vôtre, a-t-il répondu en souriant.

— Mais je ne m'en souviens point.

— C'est bien possible; je l'avais coupée quand vous étiez si malade.

— Louis, ai-je repris après une pause, voulez-vous bien prier la Sainte Vierge avec moi?

Il s'est levé, et nous nous sommes agenouillés près

du crucifix dans l'alcôve, nous tenant par la main. Nous ne disions pas un mot; mais Dieu lit dans les cœurs; il sait ce qui nous est nécessaire, et il le donne. Nous nous sommes relevés tous deux émus, mais heureux. Il m'a longuement embrassée.

— Ma femme, disait-il.

— Mon mari, répondais-je. Nous sommes restés près de la fenêtre, silencieux, recueillis; puis nous sommes descendus dans la salle à manger.

11 *mai*. — Ma mère est tout affairée du trousseau. Je ne puis l'aider ni elle, ni papa ne le permettent. Louis et moi nous étions allés au bord de la rivière aujourd'hui. Je me suis assise au pied d'un arbre; Louis s'est jeté près de moi sur le gazon.

— Quand donc nous marierons-nous? Voilà ce qui me trotte par la tête, a-t-il dit riant, et demi-honteux de l'aveu.

— Mais c'est après-demain, Louis, ai-je dit, surprise.

— Oui; mais.....

Puis, me regardant :

— Vous voulez que nous retardions le jour, mignonne?

—Oh! non! Je ferai tout pour vous plaire; je veux être bonne, voyez-vous!

— Mais vous l'êtes toujours, a-t-il dit, me baisant la main.

En ce moment quelqu'un a écarté les broussailles. C'était mademoiselle Goserelle, accompagnée d'un monsieur tiré à quatre épingles. Louis s'est levé en sursaut. Mademoiselle Goserelle s'est mise à rire.

— Je viens ici fort mal à propos, n'est-ce pas, monsieur le capitaine?

Puis s'adressant à moi :

— Je suis allée te chercher dans le logis; on m'a dit que tu étais sortie. — Elle a ajouté plus bas, et en riant aux éclats :

— Je ne savais pas avec qui, ou je ne serais pas venue vous interrompre.

Louis s'est mis à fouetter le gazon avec sa cravache; il s'impatientait. Mademoiselle Goserelle m'a pris la main.

— Mais que tu es changée! Tu es toute pâle.

Elle nous a présenté son compagnon comme M. Valines, et m'a dit à part :

— C'est un gros héritier; son père est marchand, et riche comme un juif!

Et elle a continué plus haut :

— As-tu été malade?

— Oui.

— Ah! je ne le savais pas! j'étais à Paris. Est-ce que tu y as jamais été?

— Oui, une fois.

— L'entendez-vous, monsieur Valines? l'enfant n'a jamais été à Paris qu'une seule fois!

M. Valines a souri d'une manière aimable et, me faisant un salut, a daigné s'adresser à moi :

— Si mademoiselle vient à Paris, je suis à son service pour lui montrer tout ce qu'il y a à voir.

En ce moment nous avons entendu plusieurs voix qui s'approchaient de nous.

— Ah! s'est écriée mademoiselle Goserelle, ce sont eux; par ici, Sylvie.

Trois dames et deux messieurs ont fait leur apparition.

— Viens, ma chère, disait mademoiselle Goserelle à l'une des dames; voici mon amie bretonne.

Puis, s'adressant à moi :

— Ce sont mes amies parisiennes, mesdemoiselles Britève et Mariton, et madame Carssa.

Elle nous a présenté les deux messieurs. Tout ce bavardage me faisait mal; je me suis sentie fatiguée.

— Nous allons faire une partie de plaisir demain au bord de la mer; veux-tu venir?

— Non, ai-je répondu.

— Pourquoi non, tout net? Allons donc, dites oui; tu viendras?

Louis a répondu pour moi :

— Ce serait trop fatigant pour elle.

— Alors vous viendrez, a-t-elle dit, se tournant vers lui.

— Ni moi non plus, mademoiselle : veuillez m'excuser.

Mademoiselle Goserelle riait.

— Ah! monsieur le capitaine, vous êtes donc toujours farouche! Mais je serais toujours heureuse de

vous voir; voulez-vous venir? Non! Que vous êtes difficile à persuader!

Elle s'en est allée après nous avoir serré les mains. De loin elle m'a envoyé un baiser de sa main gantée.

12 *mai*. — Ce soir j'étais assise sur le sofa près de la fenêtre, quand Louis est venu s'asseoir près de moi. Il m'a entourée de son bras, et j'ai appuyé la tête sur son épaule. J'aime à être assise près de lui. Je sais combien m'aime ce cœur mâle et sincère; je sais qu'il sera mon appui contre tous les dangers. J'aime à sentir sa joue effleurant mon front, sa main serrant la mienne, ma tête sur son épaule. Nous ne parlions point. Demain nous serons unis. Deux fois il m'a doucement baisée au front.

Au moment où Louis venait de me quitter, mon père est venu s'asseoir près de moi et m'a demandé où était Louis.

— Le voilà, ai-je répondu, lui montrant Louis qui se promenait en fumant un cigare. Il vient de sortir.

— Es-tu heureuse, mon enfant? m'a demandé mon père tout bas.

Je l'ai embrassé en lui répondant : — Oui, mon père.

Il était content.

— Louis veut te conduire à Nice.

— Oui.

— Ce sera dur de se séparer.

— Mais vous viendrez aussi, n'est-ce pas, toi et maman ? ai-je dit, étonnée.

— Plus tard, mon enfant. Il faut que tu quittes le plus tôt possible ce pays froid; l'air du Midi rétablira bientôt ta santé. Nous irons vous rejoindre dans un ou deux mois au plus. Il faut bien régler nos affaires ici, avant de partir.

14 mai. — Nous sommes mariés depuis hier. Je lui ai donné ma foi. Quand M. le curé mit sa main dans la mienne, j'étais toute pâle et troublée. Dieu me fasse la grâce d'être une bonne femme ! Quand nous sortîmes de l'église, on jetait des fleurs sur le chemin. Un verset me vint soudain à la mémoire; je l'avais lu quelque part :

Tous les chemins devraient fleurir,
Car belle épousée va sortir;
Devraient fleurir, devraient germer,
Car belle épousée va passer!

Le dernier refrain est triste. Le voici :

Tous les chemins devraient gémir
Car belle morte va sortir;
Devraient gémir, devraient pleurer,
Car belle morte va passer!

Est-ce que cela m'arrivera, à moi? Dieu le sait. Il fera ce qui est bon pour nous.

Papa et maman nous avaient devancés à la maison.

On se pressait autour de nous; quelques vieilles gens nous bénissaient tout haut. Ils m'aiment tous, et m'ont vue grandir; et Louis, avec sa figure franche et mâle, avait gagné tous les cœurs. Sur le seuil de notre porte, papa et maman nous attendaient. Papa m'embrassa tendrement, puis il embrassa Louis aussi.

Maman m'entoura de ses bras; elle pleurait, mais c'étaient des larmes de joie. Louis était ému, mais il restait calme; il embrassa ma mère :

— Nous te confions notre unique enfant, mon

fils, dit-elle; je sais combien tu l'aimes et que tu la rendras heureuse. Que Dieu vous bénisse!

Thérèse était là qui jeta ses deux bras autour de mon cou, dans l'élan de sa joie.

— Va, ma petite maîtresse, va être heureuse!

Puis, plus bas, elle ajouta :

— Mais, dame, ne sois pas si pâle, mon enfant!

Le soir nous eûmes à dîner M. le curé, M. le maire et sa famille, M. le docteur avec la sienne, et madame Goserelle et sa fille. On buvait à la santé et au bonheur des nouveaux mariés. Louis rayonnait de joie. Mademoiselle Goserelle me taquinait, parce que je ne lui avais rien dit de notre prochain mariage.

— Ah! petite méchante! disait-elle, je t'ai vue avant-hier, et tu ne m'en as soufflé mot!

— Je savais qu'une carte d'invitation vous attendait chez vous de la part de maman.

— Et tu croyais que c'était assez!

Je me retirai à dix heures dans ma chambre. On m'excusa. J'étais si fatiguée! Ma chambre a été arrangée pour nous; on avait ouvert la porte qui la séparait de la chambre voisine, laquelle est destinée

à servir de boudoir. Tout est changé dans cette petite chambre où j'ai passé tant d'heures d'angoisse et de bonheur; seul, le crucifix est à sa place accoutumée. Je m'agenouillai bien longtemps devant cette image.

Ce matin je me suis réveillée bien tard. A ce moment, Louis est entré dans ma chambre.

— Eh bien, te voilà enfin réveillée. — Et comme je le regardais avec mes yeux grands ouverts :

— Tu as donc tout oublié, ma chère petite femme? ajoutait-il, souriant.

Ces mots, *ma chère petite femme*, m'ont servi comme d'un trait de lumière, et j'ai regardé *mon mari*. Il était bien beau; il avait posé ses deux mains sur mes épaules; sa figure mâle rayonnait de bonheur; ses yeux étaient pleins d'un amour infini, d'une tendresse sans bornes; ses lèvres roses, entr'ouvertes par un sourire franc, laissaient entrevoir ses dents blanches comme l'ivoire; sa chevelure brune et ondoyante avait des reflets d'or et d'émeraudes sous les premiers rayons du soleil levant. J'ai passé mes bras autour de son cou, et j'ai appuyé mes lèvres sur les siennes. Il s'est assis près de moi,

et j'ai posé la tête sur sa poitrine; il écartait les cheveux de mon front, car ils le couvraient à demi; je me serrais plus près de lui, et je levais les yeux vers lui, souriante, heureuse, confiante; il était mon époux, mon ami; je bénissais Dieu de m'en avoir donné un si bon, si aimant, si dévoué. Nous avons prié ensemble au pied du crucifix. Mon mari est descendu le premier. Je descendais à mon tour quand je l'ai rencontré sur l'escalier; il remontait.

— Qu'y a-t-il? lui ai-je demandé.

— Rien, ma chère petite femme; j'ai oublié ma montre, a-t-il dit, s'arrêtant court et m'embrassant.

Il est entré dans la chambre, laissant la porte entr'ouverte. Thérèse descendait du quatrième étage.

— Ah! te voilà, enfin, petite maîtresse, s'est-elle écriée. Ah çà, tu as l'air gai et éveillé comme un moineau, quoique tu sois encore un peu pâle, j'en conviens. Est-ce que je n'ai pas toujours dit que tu te rétablirais bien vite!

Je souriais. Louis est sorti de la chambre.

— Qu'est-ce que c'est, Thérèse? a-t-il demandé.

— Je disais que mademoiselle reprendrait bientôt

ses joues roses sous votre régime, monsieur le capitaine.

— Elle n'est plus mademoiselle, Thérèse! a-t-il répondu en riant.

— Que je suis sotte! a répliqué Thérèse en se frappant le front; — je dois l'appeler madame maintenant. Penser que la petite est déjà mariée! Ah! je suis devenue bien vieille!

Louis riait; et nous sommes descendus dans la salle à manger. Papa m'a accueillie avec un baiser, et un « comment cela va-t-il? » Ma mère me souriait doucement; elle m'a montré une petite boîte et une lettre qui étaient sur la table.

— C'est pour moi?

— Oui, Margot, de ta grand'tante, a dit ma mère.

La boîte contenait deux bracelets d'or magnifiques semés de pierres précieuses.

— Ils sont par trop beaux pour moi, disais-je souriant.

— Essaye-les! a dit Louis. — Lisons sa lettre d'abord.

La lettre était pleine de bontés pour moi. Ma tante

envoyait les bracelets comme un cadeau de noces, et elle espérait que mon mari et moi, nous irions la voir à Paris.

Nous sommes allés nous promener dans les bois, mon mari et moi. Je me suis assise sur le vert gazon, ombragé par les larges branches d'un cerisier. Louis s'est étendu à mon côté, posant sa belle tête brune sur mes genoux.

— Louis, parle-moi donc de ta mère, lui ai-je dit avec un peu de timidité.

Et comme il restait sans répondre, j'ai cru que ma demande le fâchait.

— Es-tu fâché, Louis ?

Il a levé les yeux vers moi, et sa main a serré la mienne.

— Fâché ! ma chère petite femme; pourquoi le serais-je ? Je pensais combien ma bonne mère aurait été contente de voir ma femme, ma bien-aimée. Elle nous voit peut-être à cette heure, et peut-être qu'elle nous bénit d'en haut.

— As-tu son portrait ?

— Pas sur moi; je te le montrerai quand nous

rentrerons; j'ai sur moi une tresse de ses cheveux.

Il m'a montré un médaillon attaché à sa chaîne de montre, et qui contenait deux mèches de cheveux.

— La blonde est de ma mère, la brune avec les fils d'argent est de mon père, m'a-t-il dit.

— Elle était blonde, ta mère?

— Oui; elle était très-belle, ma mère; pas du tout comme moi, a-t-il ajouté souriant, et levant les yeux vers moi.

Je me suis penchée pour l'embrasser.

— Elle était bien jeune quand elle s'est mariée avec mon père, mais pas plus que tu ne l'es, chère petite femme, a-t-il ajouté, me baisant la main.

17 *mai*. —Nous partons demain. Cela nous a tous rendus bien tristes. Mon père et Louis essayaient d'être gais, mais je voyais bien que mon père ne l'était guère. Ma mère brodait près de moi; je cousais. Elle me regardait de temps en temps, puis elle essuyait ses yeux à la dérobée. Pauvre mère! mais elle ne veut pas pour tout au monde que je reste ici plus longtemps.

— Ta santé réclame un changement d'air, et d'ailleurs, n'as-tu pas ton mari avec toi? pourquoi m'affligerais-je? me disait-elle, souriant.

Mon père est venu s'asseoir près de moi, et a pris ma main dans la sienne. Il disait que ma mère et lui nous rejoindraient bientôt à Nice. Je retenais mes larmes, je craignais de les attrister davantage. Nous partirons par le train express, à six heures du soir.

J'étais dans notre chambre; je pleurais; je ne puis quitter la maison, mes parents, fût-ce seulement pour un mois, sans regret. Thérèse est entrée.

— Ah! mon enfant! s'est-elle écriée, ne t'afflige pas ainsi! Que dirait M. le capitaine? Il serait bien triste de te voir ainsi tout éplorée! Dame! on ne pleure pas quand on va faire un voyage de plaisir avec son mari!

Elle m'a fait baigner mes yeux avec de l'eau. Elle a bien raison; Louis sera triste de me voir m'affliger. Maman est venue m'embrasser dans ma chambre. Elle pleurait. Puis elle m'a donné bien des conseils à l'égard de ma santé, etc. Elle est restée près de moi jusqu'à dix heures. Quand Louis

est entré, elle lui a pris la main, et l'a fait asseoir près d'elle.

— Mon fils, lui a-t-elle dit, nous t'avons confié le bonheur de cette enfant, parce que nous savons que toi, tu la rendras heureuse; Louis, prends soin d'elle, — elle n'est qu'une enfant, et si faible encore!

— Oui, ma mère. — Elle a parlé avec lui un quart d'heure, puis elle est sortie...

19 *mai*. Paris. — Nous quittâmes la Bretagne hier soir; nous sommes arrivés ici à minuit. Je pleurais beaucoup en disant adieu à ma mère et à mon père; ils nous avaient accompagnés jusqu'à la gare. Ma mère m'étreignait dans ses bras, et me couvrait de baisers. Mon père m'embrassait; je me pendais à son cou en pleurant silencieusement.

— Va, mon enfant, ne pleure pas, cela m'afflige, dit-il tout bas; sa voix tremblait.

Puis il ajouta en souriant :

— D'ailleurs, a-t-on besoin, dans un jeune ménage, de vieilles gens comme nous? — Ma mère embrassait Louis.

— Garde-la bien, mon fils, disait-elle.

Il serra la main à mon père, qui me conduisit dans notre compartiment. Encore un baiser, encore un « Dieu te bénisse! » et le train partit.

Je regardais mon père et ma mère tant que je pouvais les voir; puis ma vue se reporta vers mon village. Je le contemplai jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le lointain. Je sentis mon cœur s'affaiblir. Je tournai les yeux vers mon mari. Je venais de quitter tout pour lui, mes parents, mon pays, mon passé. Ses yeux limpides, pleins de tendresse, rencontrèrent les miens, et me donnèrent un vague espoir, un aperçu du bonheur à venir. J'appuyai la tête sur son épaule, je mis la main dans la sienne, et je sanglotai sans bruit. Il m'entoura de son bras. Peu à peu je me calmai; je levai la tête.

— Je te fatigue, n'est-ce pas? lui dis-je.

— Moi, fatigué! dit-il en souriant, est-ce que je le suis jamais, Marguerite?

On avait allumé les lampes, et j'aperçus alors un homme d'un certain âge, dans notre compartiment; il semblait nous contempler avec intérêt. Je fus bien

surprise; il avait été sans doute témoin de mes pleurs et de mon émotion; j'interrogeai mon mari du regard, pour savoir s'il avait remarqué la présence de l'étranger. Il sourit affirmativement, et m'obligea de reprendre auprès de lui la position que j'avais quittée. Nous nous mîmes à causer à voix basse. Dans un silence qui se fit, l'étranger s'adressa à Louis :

— Vous allez à Paris, monsieur?

— Oui, mais pour un ou deux jours seulement; nous allons dans le Midi pour quelques mois.

L'étranger jeta un coup d'œil sur moi.

— Je vais à Paris; je suis médecin : docteur Laferme, à votre service; vous êtes militaire, je le vois.

— Capitaine Lefèvre du 22e de cavalerie légère, répondit Louis en souriant.

— Madame est souffrante? demanda le docteur courtoisement.

— Elle vient de relever d'une maladie, répondit Louis.

Il me regarda avec inquiétude; la question de l'étranger le troublait. Il me demanda si j'étais lasse.

— Oh non! pas du tout, dis-je.

Cela le rassurait.

Nous sommes logés à l'hôtel du Louvre. Il est six heures du matin. J'étais accoutumée à me lever de bonne heure à la maison, et je n'en ai pas perdu l'habitude. Quand je pense à mon village, à mon père, à ma mère, les larmes remplissent mes yeux; cependant je suis heureuse, bien heureuse. Louis dort encore; je ne voudrais pas qu'il vît mes pleurs. Il me semble qu'il y a déjà si longtemps que j'ai quitté le pays; et penser que ce n'était qu'hier! Nous irons voir ma grand'tante aujourd'hui. Elle ne nous attend pas probablement, mais elle sera bien contente de nous voir. Nous demeurerons ici deux ou trois jours au plus. Louis veut m'emmener dans le Midi le plus tôt possible. J'ai prié ce matin devant le crucifix de la sœur Véronique. Je le porte toujours autour de mon cou. Elle était bien jeune quand elle est morte; elle n'a vécu que vingt-six ans seulement dans ce monde, et elle y a eu peu de bonheur et beaucoup de malheur; mais maintenant elle est en paix. *Requiescat in pace!* Louis vient de se lever.

— Suis-je en retard, ma chère petite femme?

Il s'est penché vers moi, et m'a embrassée.

Il faut bien que je m'arrête ici, car il veut parler de nos plans pour la journée.

.... Nous sommes allés voir ma grand'tante. Quand le domestique nous a annoncés, elle est venue au-devant de nous.

— Entrez donc, entrez! disait-elle toute joyeuse.

Nous sommes entrés dans le salon. Elle nous a pris les mains et a continué :

— Êtes-vous heureux, tous deux? Ah! je n'ai pas besoin de le demander! Mais, mon enfant, me dit-elle tu es bien pâle et amaigrie; tu as donc été bien malade? pauvre petite! et le père et la bonne mère, ils vont bien?

Elle a fait asseoir Louis, et m'a conduite au sofa.

— Étends-toi là, mon enfant, tu dois être bien fatiguée.

— Mais non; je suis bien forte; je ne suis point lasse!

Elle s'est tournée vers Louis.

— Est-ce bien vrai, Louis? Alors il faut que vous

dîniez avec moi; oh non! point d'excuses! il faut bien faire ce que je veux.

Je voulais la remercier du beau souvenir qu'elle m'avait envoyé. Elle m'a interrompue.

— Je n'en veux rien entendre, a-t-elle dit. Voyons, vous dînez tous deux avec moi; cela me paye mes bracelets!

Il a fallu lui céder. Elle parlait de tout, de nos enfances surtout.

— Je savais bien que vous finiriez par vous marier. Je vais te raconter comment il est tombé amoureux de toi, dès qu'il t'a vue. C'était sa fête; il venait d'avoir sept ans, tu en avais deux, je crois. On avait donné un bal pour les petits; la chambre était pleine d'enfants de tout âge, de deux ans jusqu'à douze ans. Louis avait dans sa main une guirlande de fleurs qu'il devait donner à celle qu'il choisirait comme sa reine d'amour. En vain de jolies petites brunes et de douces blondes passaient devant lui : personne ne semblait plaire à Sa Majesté. En ce moment, ta mère apparut, te tenant par la main. C'était la première fois qu'il te voyait. Étais-tu belle! avec ta robe blanche, tes

boucles de jais et tes grands yeux noirs! Il n'attendit pas que tu vinsses à lui. Il s'avança et posa la guirlande sur tes cheveux, accompagnant cela d'un baiser fort tendre! Avons-nous ri! Sa mère, pauvre femme! était dans l'extase. Elle te prit dans ses bras, et te demanda si tu serais sa petite belle-fille; tu répondis par un « oui », bien sérieux et bien ferme. Elle était si bonne et si gaie, toujours riant; elle aurait été bien heureuse de vous voir unis!

Et ma grand'tante a essuyé ses yeux. Louis a pressé ma main; et nos regards se sont rencontrés.

23 *octobre* 1861. — Nous voilà établis tout bonnement à Nice pour six mois. J'aime cette petite ville littorale. Je n'ai point écrit dans mon journal depuis bien longtemps; je n'en avais pas le loisir. Mon mari veut que je reste en plein air aussi longtemps que possible; et le soir je m'endors souvent avant huit heures! Je pense que c'est bien là une preuve que je regagne ma santé! Nous nous promenons des heures sur le bord de la Méditerranée. Que c'est beau, mon Dieu! La mer bleue, sous les rayons du soleil, est

pleine de vives étincelles qui me forcent à fermer les yeux. Le soir nous prenons souvent notre dîner sur la terrasse. De là nous voyons la mer s'étendre au loin, et les vagues miroiter à la lune. Nous restons là assis bien longtemps, lui avec son bras fort autour de moi; moi, la tête appuyée sur son épaule, la main dans la sienne. Quelquefois je m'endors dans cette position, et alors il me soulève dans ses bras, et m'emporte dans ma chambre; j'essaye de lutter contre mon sommeil, je n'en puis mais, je m'endors malgré moi. Lui, il jure que je suis plus légère que ses épaulettes! Il est si bon, mon Louis, il m'aime tant! et moi je suis heureuse d'être près de lui, d'être sa femme.

Ni mon père ni ma mère ne sont encore arrivés. Ils nous écrivent tous les jours. Ils disent qu'ils ne peuvent venir qu'au prochain mois. C'est dommage! J'avais tant espéré les voir avant la fin d'août!

Louis est obligé d'aller de temps en temps à Paris, où est son régiment. Il reste absent deux jours au plus. Il est parti hier matin pour Paris; il m'a écrit qu'il serait ici ce soir; et il m'a défendu d'aller l'attendre à la gare, comme la dernière fois; il craint

que cela ne me fatigue; mais il me donne la permission d'aller jusqu'à la porte du jardin! J'ai quelque chose à lui dire, quelque chose qui fait tressaillir mon être d'une douce espérance. Oh! que Dieu est bon!

Il est six heures; dans une demi-heure Louis sera ici! Il faut que je ferme mon journal; je m'en vais l'attendre dans le jardin.

24 *octobre*. — Je le dis hier à mon mari. Nous étions sur la terrasse après le dîner; il venait de me raconter tout ce qu'il avait fait et vu à Paris. Nous nous taisions depuis quelques minutes, quand je dis tout bas sans lever ma tête de son sein :

— Louis, je crois que — j'hésitais, — que — nous aurons bientôt un enfant.

Il pencha la tête vers moi, son visage effleurait le mien; il appuya ses lèvres sur les miennes dans un ardent baiser.

Et depuis hier la face de la terre me semble changée, la nature semble se réjouir de mon bonheur. Les oiseaux qui viennent se poser sur le rosier près de ma fenêtre chantent plus joyeusement; ils me

regardent de leurs petits yeux espiègles, et semblent partager mon bonheur; les fleurs mêmes s'épanouissent avec plus d'abondance; et quand je suis assise au bord de la mer et que les vagues viennent murmurer à mes pieds et les mouiller, on dirait qu'elles rendent hommage à l'homme à venir. O Dieu! ô Dieu! que vous êtes bon! Ce matin, en me levant, je me suis agenouillée au chevet de Louis qui dormait encore; je regardais longuement sa figure franche et mâle; combien je l'aime! c'est mon mari, le père de mon fils! et penser qu'il n'y a pas dix mois que je ne voulais point l'épouser! Et lui, il m'a aimée depuis si longtemps! Oh! que j'étais ingrate et méchante! Mais va! je t'aime bien maintenant, mon bien-aimé, « plus que ma vie », pour employer l'expression dont tu te servais toi-même dans le champ des cerisiers. Je me suis penchée pour l'embrasser doucement. Puis j'ai ouvert la fenêtre. La chaude lumière d'août a inondé la chambre. Le soleil avec sa face rayonnante me semblait dire : « Salut! » les oiseaux répétaient : « Salut! » J'aurais voulu dire mon bonheur tout haut; je l'ai murmuré

aux roses, que je cueillais à pleines mains; elles étaient toutes perlées de rosée, et je les ai mises au pied de l'image de la Vierge dans notre alcôve : c'était l'offrande que je lui dédiais pour notre espoir. J'ai regardé longtemps le joli petit Jésus dans ses bras; mon fils sera beau comme un petit Jésus. Je me suis agenouillée pour le prier, je lui ai rendu grâce des bontés qu'il a pour moi. Puis j'ai prié la Sainte Vierge : « Douce Marie, Mère de notre Sauveur, donnez-moi la force et la sagesse d'élever mon enfant en homme droit, en homme selon le cœur de votre Fils, Notre-Seigneur! »

25 *octobre.* — Hier, nous étions dans le salon qui domine la terrasse, et d'où nous voyons la mer s'étendre sans bornes. J'étais sur le divan; Louis était assis près de moi, la main dans la mienne; nous parlions de notre enfant. Je disais :

— Il sera soldat, Louis, comme toi, n'est-ce pas?

— Si sa mère le veut, répondit-il, souriant.

— Oui, je le veux, il sera tout comme toi; vois-tu, ce sera Louis Lefèvre le second. Et il sera du même

régiment que toi, il servira sous son père ! et serai-je fière de mon mari et de mon fils du 22e de cavalerie légère ! Et quand il aura vingt et un ans, il sera capitaine comme toi, tandis que toi, tu seras maréchal.

— Maréchal de France?

— Mais oui, sans doute; n'es-tu pas assez brave pour cela? et puis ce sera toi qui lui enseigneras le maniement des armes, dès qu'il pourra tenir une épée, et quand il aura fait son premier coup d'éclat, on dira : « Qui est-ce donc? » Et l'on répondra : « C'est le fils du maréchal Lefèvre. » Et moi, je me dirai tout bas : « C'est notre enfant ! »

26 *octobre*. — Hier, nous étions allés au bois. Après nous être égarés sous les arbres pendant quelque temps, nous entrâmes dans notre retraite habituelle, ombragée d'oliviers et tapissée de mousse; elle semblait être faite exprès pour nous, cette *cave* de verdure, entourée d'églantiers sauvages. Là je m'assis au plus profond recoin, et Louis s'étendit près de moi, la tête sur mes genoux, comme nous avons accoutumé. Il me regardait en silence et jouait avec le médaillon

qui renferme son portrait et que je porte à mon cou.

— Je vais dormir, mignonne, dit-il en fermant les yeux.

Je le regardais. Il est bien beau, mon mari. Sa tête brune ressortait vivement sur ma robe de blanche mousseline. Sa main gauche jouait encore avec le médaillon, sa droite était posée languissamment sur la mousse. Bientôt il rouvrit les yeux, et les fixa sur moi :

— A quoi penses-tu, mignonne?

— Notre fils sera beau, Louis, s'il ressemble à son père.

— Si je suis si beau, embrasse-moi donc! dit-il, riant. Je me penchai vers lui. Il passa son bras autour de mon cou.

— Marguerite, Marguerite, combien je t'aime! fit-il tout bas.

En ce moment nous entendîmes écarter les broussailles. Louis tourna la tête de ce côté; bientôt un homme apparut à l'entrée de la « retraite ». Louis se leva :

— Viart! s'écria-t-il tout joyeux, quel bon diable t'amène ici?

— L'amour des voyages, répondit le nouveau venu. Mais, continua-t-il, sais-tu ce qui m'a retenu à Nice? C'est toi et madame. — Il me salua.

— Comment donc? dit Louis intrigué, je ne t'ai pas même vu, depuis que je suis ici?

— Ah! mais vous faisiez un si beau tableau dans cette grotte, que je vous ai mis sur la toile! Tu me pardonnes, n'est-ce pas, Lefèvre?

— Comment! si je te pardonne! cela flatte l'amour-propre d'un homme que d'être mis sur la toile.

— Et madame aussi, demanda-t-il, s'adressant à moi, me pardonne-t-elle?

— Sans doute, monsieur, s'il y a matière à pardon, mais je ne le crois pas.

— Merci, madame, vous êtes bien bonne.

— Mais, Viart, reprit Louis, peut-on voir ce tableau?

— Pas à présent. Attends que je le retouche une dernière fois; à cette heure ce n'est qu'une esquisse.

— Alors, viens dîner chez nous.

— Volontiers, si madame veut bien me recevoir dans la tenue où je suis.

— Va! avec tes politesses parisiennes! dit Louis.

Et j'ajoutai :

— Tous les amis de Louis sont les miens, monsieur, et ils sont toujours les bienvenus chez nous; ainsi point d'excuses.

Nous prîmes le chemin de notre maison.

— Je ne savais pas que tu étais marié, Lefèvre, dit M. Viart.

— Non, c'est vrai; il y a longtemps que je ne t'ai ni vu ni écrit; nous nous sommes mariés en mai.

— Et tu ne m'as pas envoyé une ligne! était-ce bien amical à lui, madame? dit M. Viart, souriant et se tournant vers moi. Mais je ne t'en veux pas. Au contraire, — continua-t-il, d'un ton demi-badin, demi-sérieux ; — je comprends bien qu'on oublie tout quand on vient de se marier, surtout de se marier avec une femme belle et bonne comme madame.

Louis posa la main sur l'épaule de son ami.

— Tu n'es pas loin de la vérité, Viart, dit-il avec émotion; — je suis si heureux, maintenant, si heureux!

Ses yeux se voilèrent un instant; son ami le regarda.

— Je le sais, Lefèvre, et j'en suis bien content, dit-il d'une voix altérée, et serrant la main de Louis.

Après le dîner, Louis demanda à M. Viart de chanter.

— Il chante comme Mario, Marguerite, me dit Louis. Je joignis mes instances à celles de Louis, et M. Viart s'assit au piano; Louis se mit sur un fauteuil près de la fenêtre, et je me plaçai près de lui sur un coussin : il me fit appuyer la tête sur ses genoux, et posa sa main sur mes cheveux. Aux premiers accords de M. Viart, une vague souvenance me traversa l'esprit; je connaissais l'air, mais je l'avais oublié! Bientôt il commença la chanson. Ah! je me la rappelais alors!

« Tous les chemins devraient fleurir,
Car belle épousée va sortir;
Devraient fleurir, devraient germer,
Car belle épousée va passer

C'était cette triste chanson de Jasmin, qui m'était

venue si étrangement à la mémoire le jour de notre mariage. Était-ce un avertissement, répété deux fois? Écoute! c'est la fin; la belle épousée est portée au tombeau.

« Tous les chemins devraient gémir,
Car belle morte va sortir;
Devraient gémir, devraient pleurer,
Car belle morte va passer! »

Je sentis un grand serrement de cœur. Je pris la main de mon mari, et je la tins dans la mienne. Comme lui, je suis si heureuse, mon Dieu, si heureuse! Et le petit qui va venir! Ne serai-je pas là pour le nourrir, pour l'élever, pour guider ses premiers pas? Seigneur, si cela se peut, que cela ne m'arrive point, mais que non pas ma volonté, mais la vôtre soit faite!

M. Viart se leva.

— Merci, dit Louis, tu n'as pas perdu ta voix; mais tu sais d'autres airs : chante-nous la belle Bretonne.

— Je l'ai oubliée malheureusement; je ne sais par cœur que ce vieil air de Jasmin, que je viens de chanter.

Il s'approcha de nous; je murmurai mes remercîments, et j'allai à la terrasse sous le prétexte de respirer la fraîche brise de mer; je ne voulais point laisser voir à mon mari combien j'étais émue. Après un ou deux tours, je revins à lui plus calme. Bientôt on apporta les lumières, on ferma les fenêtres. M. Viart nous quitta à huit heures, promettant de venir nous voir tous les jours.

27 *octobre.* — Hier j'écrivais cela dans notre chambre; il était onze heures, et je craignais que Louis ne me grondât de ne m'être pas mise au lit. Il était en bas, réglant ses comptes militaires. J'avais prié Dieu bien longtemps ce soir. Qu'il exauce mes prières! Quelques minutes après, Louis entra.

— Encore à la table! dit-il, m'embrassant. O mon amie! tu te rendras malade!

Puis il se mit à passer les doigts dans mes veux.

— Comme tu es belle, Marguerite! dit-il.

Je lui souris.

— As-tu fini? demanda-t-il.

— Bientôt, répondis-je.

Puis je lui dis, fermant mon journal, posant les mains sur ses épaules et le regardant en face :

— N'est-ce pas que tu m'aimes bien, Louis?

— Oui, tu le sais bien, chère enfant, dit-il en me baisant au front.

— Et moi, je t'aime bien aussi, Louis; me crois-tu?

Mes yeux s'étaient remplis de larmes malgré moi.

— Oui, ma bien-aimée, je te crois.

— Alors, tu me pardonnes le passé?

— Il n'y a rien à pardonner, ma bien-aimée. — J'appuyai mes lèvres sur les siennes, et il m'embrassa longuement. Puis nous nous agenouillâmes au pied du crucifix, et nous priâmes ensemble comme nous avons coutume.

2 *novembre*. — Nous avons reçu une lettre de mes parents; ils seront ici le 9. J'en suis bien contente. J'ai passé toute la journée à arranger leurs chambres; ils en auront deux. Louis avait commencé par me défendre de faire toutes ces choses moi-même; mais voyant que je ne pouvais me tenir en place, il s'est

mis à l'œuvre lui-même avec moi. Il est tout joyeux de la prochaine arrivée de notre père et de notre mère.

M. Viart est venu nous voir; je lui ai dit que nous attendions mon père et ma mère avant une semaine.

— Je serai charmé de faire leur connaissance, madame, car madame votre mère doit être une excellente mère, d'avoir pu élever une si charmante fille.

— Ah! tu as donc toujours une belle phrase pour une dame, Viart! a dit Louis, riant.

— Non; ce n'est pas une phrase; je dis ce que je pense, et ce qui est de fait.

Je suis allée, après le déjeuner, faire ma visite quotidienne chez la mère Jacot; elle a quatre-vingts ans, et elle est seule. Elle m'aime bien, et m'accueille toujours, quand j'entre dans sa cabane, avec un — « Dieu vous ait en sa garde, ma bonne dame! » — Nous causons quelque peu; je lui apporte quelquefois des fruits, ou une bouteille de bon vin, ou une bonne tasse de soupe, car elle est bien faible, la pauvre vieille.

Aujourd'hui, comme j'allais la voir, j'ai rencontré Louis et M. Viart. Louis est venu vers moi :

« Fillette, dans la plaine blanche
Où vas-tu de si grand matin? »

a-t-il demandé en souriant.

— Chez la mère Jacot, Louis.

— Je vais avec toi, Marguerite; viens, Viart. Nous nous sommes tous rendus chez la vieille. Elle était toute bouleversée de voir les « deux messieurs » chez elle; quand je lui ai expliqué que c'était mon mari et son ami, elle a pris Louis par la main.

— Ah! monsieur! vous êtes donc le mari de ma bonne dame; je suis bien contente de vous voir, monsieur, sauf votre respect. Elle est bien bonne pour moi, votre dame, monsieur, et Dieu la récompensera de ses bontés envers la veuve et la délaissée.

Elle a pris Louis en grande affection.

— Et monsieur est militaire? Tant mieux. Mon pauvre Joseph était soldat aussi. C'était mon fils, monsieur; mais il est resté là-bas, en Crimée. Voilà tout ce que j'ai de lui. Elle nous a indiqué d'un

signe de tête un habit de soldat, pendu au mur.

— Il était brave et bon; savez-vous ce qu'on a trouvé sur lui? C'était la médaille que Marie Bolène lui avait donnée, et ma lettre. La bonne mère essuyait ses yeux.

— Elle est madame Toussaint à cette heure; je parle de Marie, monsieur. Elle a épousé le riche aubergiste de la rue Masséna. Mon pauvre Joseph l'aimait bien; ils devaient se marier à la fin de la guerre. Elle a un bon cœur, au fond, Marie. Elle me soigne; c'est elle qui a fait acheter à son mari cette maison pour moi. Elle vient me voir souvent. Elle a six enfants; c'est une bonne femme et une bonne mère. Pauvre Joseph!

Elle parlait ainsi bien longtemps. Quand nous avons pris congé d'elle, elle a serré la main de Louis.

— N'est-ce pas que le bon Dieu entend les prières de la veuve? Eh bien, monsieur, je le prierai pour vous et pour ma bonne dame, tous les jours qu'il me reste ici-bas.

9 *novembre.* — Ils sont ici, mon père et ma mère!

Ils arrivèrent hier. Louis et moi nous étions sur le seuil; nous les attendions. A cinq heures un fiacre vint s'arrêter à la grille du jardin. Nous y courûmes. Mon père me vit le premier.

— Ah! voilà Marguerite; elle a bien bonne mine! cria-t-il.

Ma mère descendit bien vite et me serra dans ses bras, puis elle embrassa Louis; elle pleurait, mais c'était de joie; mon père m'embrassa bien des fois, je me pendais à son cou.

— Cher petit père, il y a si longtemps que je ne t'ai vu!

— Tu es heureuse, Marguerite? fit-il.

— Oh oui! mon père, si heureuse!

Nous disions tout cela à voix basse; Louis vint nous interrompre.

— Quelle trame ourdissez-vous donc? dit-il souriant.

— Je disais à mon père combien je suis heureuse, Louis, répondis-je.

Il ne dit rien, mais je lus sa pensée dans ses yeux.

— Entrons, dit-il enfin. Il fait frais, Marguerite; tu ne dois pas rester au dehors.

Je conduisis ma mère à sa chambre. Là elle s'assit sur le sofa, et me prit la figure entre ses mains. Je me rappelais comment la comtesse de Plouarven avait fait la même chose. Deux larmes vinrent rouler sous mes paupières; était-ce regret? Non, car je souriais. Ma mère me baisa au front.

— Tu l'aimes, maintenant, Margot? me dit-elle tout bas.

— Oui, ma mère.

— Plus que tout autre?

— Oui, ma mère.

Elle sourit doucement. Ses yeux étaient fixés sur les miens. Elle m'embrassa de nouveau.

— Veux-tu rendre grâces à Dieu, avec moi, pour ses bontés?

— Volontiers, ma mère, tu le sais.

Nous nous agenouillâmes au pied de l'image du Sauveur.

Quand j'entrai dans le salon, je n'y trouvai que Louis, assis près du feu (il commence à faire froid),

les pieds sur les chenets; il ne m'aperçut que lorsque je fus derrière lui, et que je posai la main sur son épaule; il mit sa main sur la mienne, et leva le visage vers moi; la flamme de l'âtre éclairait son front et faisait luire ses boucles brunes; ses yeux souriants étaient pleins de bonheur. Je me penchai pour l'embrasser.

— Tu es seul; où est mon père?

— En haut, dans sa chambre.

Puis il se leva.

— Assieds-toi là, ma chère amie, près du feu; tu dois être fatiguée, me dit-il, me faisant asseoir sur le siége qu'il venait de quitter.

Il se plaça près de moi, appuyant la tête sur mes genoux. Nous étions là presque depuis un quart d'heure quand quelqu'un frappa à la porte. M. Viart entra. Il voulut s'excuser, en nous trouvant seuls, et craignant d'avoir interrompu notre tête-à-tête.

— Avance donc, lui dit Louis, riant; et sans quitter sa position, il lui tendit la main, et le fit asseoir près de nous.

M. Viart me dit qu'il savait que mon père était arrivé, et qu'il était venu ce soir pour faire sa connaissance.

— Mais toi, Lefèvre, es-tu malade?

— Moi! pas du tout. Je prends mes aises. Vois-tu, mon ami, quand j'ai mis la tête sur ses genoux, et que sa petite main erre dans ma chevelure, je me sens si heureux que je ne veux pas parler.

Mon père entra en ce moment, et Louis se leva, et avança un fauteuil pour lui près de moi. Je lui présentai M. Viart, et nous nous mîmes à causer jusqu'à ce que ma mère vînt. Nous descendîmes alors dans la salle à manger pour le dîner.

18 *novembre*. — Nous quittons Nice le premier décembre. Nous demeurerons quelques jours à Paris, et puis nous irons dans ma chère Bretagne. Je veux que notre enfant naisse dans mon pays, et Louis le veut aussi. Un soir nous étions assises, ma mère et moi, dans le salon, près de la cheminée. Louis et mon père étaient sortis. Nous causions depuis quelque temps de la Bretagne. Je demandai à ma mère comment se portait la comtesse.

— Comme toujours, un peu folle; pauvre chère femme!

— Et son frère, est-il avec elle?

— Oui, il a quitté l'armée et est venu soigner sa sœur.

Je devins toute rêveuse. Tout à coup, ma mère dit doucement :

— Marguerite, tu seras mère, n'est-ce pas, mon enfant?

— Oui, ma mère, répondis-je du même ton, souriant et rougissant de bonheur.

Elle me prit la main, et m'attira à elle; j'appuyai la tête contre son sein.

— Et quand sera-ce?

— Je ne sais pas, ma mère. — Ma mère sourit.

— As-tu ses langes et toutes les petites choses dont il aura besoin quand il viendra? ajouta-t-elle, souriant toujours.

Je la conduisis à notre chambre, et je lui montrai tout ce que Louis et moi nous avions acheté pour notre fils. Maman fouillait dans le tiroir.

— Une paire de petites bottines! qu'est-ce qu'il en

fera, le pauvre petit! disait-elle; et un képi de velours, et de petits habits de soldat! O Marguerite! Ah! voyons! cela vaut mieux, continua-t-elle en sortant un petit paquet de linges. Mais il aura besoin de bien plus de choses. Je lui fournirai sa layette.

Je souris.

— Bien, ma mère; tu sais ces choses mieux que moi.

Elle m'embrassa de nouveau. Nous fûmes interrompues par les voix de mon père et de Louis qui rentraient. Nous allions descendre, quand Louis nous rencontra sur l'escalier. Ma mère lui serra la main et descendit. Il se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que c'est, chère petite femme? me dit-il, baisant mon front.

— Elle sait que nous aurons un enfant, Louis, répondis-je; n'est-ce pas étrange?

— Peut-être que non, répondit-il en souriant.

— Tu le lui avais donc dit?

— Nenni.

Et il m'embrassa de nouveau. Il entrait dans notre chambre, je l'y suivis.

— Louis, ma mère m'a dit que ce serait en février. A-t-elle raison?

— Oui, mon amie, en février, si cela plaît à Dieu.

— Louis, repris-je après un court silence, pendant lequel il jouait avec ma main; Louis, je voudrais être en Bretagne lorsque je ferai mes couches.

Je crois que ma voix était un peu triste quand je dis cela : le refrain de Jasmin me revenait à la mémoire. Louis leva la tête brusquement vers moi et m'embrassa.

— Sans doute, mon enfant; qui te soignerait mieux que ta mère pendant ce temps?

Ma mère avait dû parler à mon père de notre enfant à venir; car, lorsque je descendis, mon père m'embrassa et posa la main sur ma tête, disant :

— Dieu vous bénisse, ma fille, toi, ton mari et l'enfant qui naîtra.

Louis descendit bientôt près de nous, et ce fut une heureuse soirée.

20 *novembre*. — Aujourd'hui nous étions tous allés voir l'atelier de M. Viart. Il voulait nous montrer le

tableau, à peine fini, où il nous a peints dans notre grotte. C'est magnifique. Il me représente assise, au fond de la grotte, le visage un peu penché vers Louis, qu'il représente couché sur son dos, avec la tête sur mes genoux; d'une main il joue avec le médaillon qui pend à mon cou; il paraît sourire, tandis que moi je parais un peu sérieuse, mais avec une douce espérance peinte sur ma figure. M. Viart a intitulé la peinture « un Rêve d'amour ». Mon père était en extase, ma mère était ravie. Louis trouvait l'œuvre belle, et moi aussi. M. Viart part demain matin de bonne heure pour Paris. Il est venu dîner chez nous et nous dire adieu.

30 *novembre*. — Je suis allée dire adieu à la mère Jacot avec Louis; elle est bien triste depuis qu'elle sait que je pars pour la Bretagne. Quand nous sommes entrés dans son logis, nous y avons trouvé une grande femme; elle nous a salués et a avancé deux chaises pour nous. C'était madame Toussaint, née Marie Bolène.

— Ah! ma bonne dame part demain, dit la mère

Jacot tristement. Que tout bonheur l'accompagne, ma bonne dame! La mère Jacot priera tous les jours pour vous .

Nous lui avons dit adieu, et j'ai glissé deux pièces d'or dans sa main. Marie Bolène s'est levée et nous a conduits jusqu'à la porte.

10 *décembre* 1861. — Nous voilà à Paris encore; nous le quitterons après-demain. Louis ne veut pas faire un long trajet; il craint que je ne me fatigue. Il est plein de soins. Hier ma grand'tante est venue nous voir; elle vient toutes les après-midi pour faire une promenade en voiture avec nous, et les matins je vais chez elle; elle m'aime beaucoup. Hier ma mère ne put nous accompagner, de sorte que Louis et moi nous allâmes seuls avec elle. Mon père était chez un ami. Au bois de Boulogne, ma tante voulut que nous descendissions de voiture. Nous marchâmes pendant une heure, puis Louis me dit de monter en voiture.

— Tu n'es pas fatiguée? demanda-t-il inquiet, et m'enveloppant de fourrures.

— Eh! disait ma tante, riant, je ne suis pas fatiguée, moi qui suis si vieille, et cette jeune femme pourrait l'être!

— Elle doit éviter de se fatiguer, répondit Louis, et il entra dans la voiture après elle. Ma tante parut réfléchir quelques minutes, les yeux arrêtés sur moi.

— Ah! j'ai compris maintenant, s'écria-t-elle enfin. — Est-ce vrai?

Je souris en rougissant

— Voilà que tes couleurs te reviennent, petite. Ah! j'aurais dû le deviner auparavant; suis-je bête!

Et elle m'embrassa de grand cœur.

— Et quand je pense que toi, petite, tu vas être mère, et que moi, je ne suis même pas mariée! Et quand le petit fripon viendra-t-il?

— En février, ma tante.

— Ah! si tôt que ça! s'écria-t-elle; c'est pour cela que tu es si pâle; voilà ce qui arrive quand on se marie à seize ans; on a un enfant avant qu'on en ait dix-sept! Mais embrasse-moi donc, petite.

Je fis comme elle voulait.

— Ce sera un gros héritier que ton fils. Sera-t-il gâté par des caresses!

Elle parlait ainsi jusqu'à notre porte, quand elle m'embrassa de nouveau.

30 *décembre*. Bretagne. — Je suis si heureuse de me trouver dans mon cher pays! Le jour de notre arrivée, il neigeait. Tout le pays était couvert d'un blanc suaire, et la lune argentait le paysage; la neige était éclatante de blancheur. Louis m'enveloppa chaudement dans un grand manteau garni de fourrures, et mon père me dit de tirer le capuchon sur ma figure. Nous entrâmes dans notre voiture qui nous attendait, et les deux noirs percherons se mirent au grand trot. Thérèse était à la porte. Elle nous attendait. Elle m'embrassa :

— Te voilà revenue au foyer, petite maîtresse! dit-elle toute joyeuse.

Louis lui serra la main, et nous entrâmes dans la salle à manger, où un grand feu de sarments nous invitait à nous chauffer. Thérèse me débarrassa de mes fourrures et de mes bottes, qui étaient toutes

trempées de neige. Maman monta dans sa chambre après m'avoir embrassée; elle avait les larmes aux yeux, elle était si heureuse de me voir revenue dans la vieille maison! Mon père et Louis allèrent changer leurs habits. Thérèse m'apporta des pantoufles, et elle plaça mes pieds sur les chenets. Je la remerciai; elle m'interrompit :

— Petite maîtresse, je suis si contente de te revoir; vois-tu, je me fais vieille, et je me disais : Est-ce que la petite ne reviendra donc jamais? Mais ta vue m'a rajeunie de dix ans, vois-tu; et je me sens assez jeune et forte pour être la nourrice du petit monsieur à venir. Ne suis-je pas ta bonne nourrice? ne l'étais-je pas de ta mère? eh bien, je le serai aussi de ton fils!

Elle parlait et je l'écoutais avec plaisir. Notre fils! je ne pense qu'à lui, et je bénis Dieu. Louis et moi nous en parlons tous les jours. Maman prépare sa layette. Aujourd'hui Louis est parti pour Nîmes; il sera absent une semaine. Il veut avoir un congé de deux mois au moins, pour rester près de moi. J'étais si heureuse de passer la Noël près des miens! Nous allâmes à l'église à huit heures du matin. Tout le

village était là. Et quels serrements de mains, quelles bonnes paroles on me prodiguait! Je m'agenouillai près de l'autel, le cœur rempli de gratitude envers Dieu. En passant devant la crèche où était couché le petit Jésus, je me mis à genoux. Je pensai à mon fils qui va venir bientôt. Douce Vierge, soyez-moi en aide, et donnez-moi la force et le courage de remplir les devoirs d'une bonne mère envers mon enfant! Louis s'était agenouillé près de moi; et quand nous nous levâmes, il me serra la main; ses pensées étaient les mêmes que les miennes.

M. Valpoine et sa digne femme étaient venus me voir avec leurs enfants. Claude me donna la main avec la gravité d'un homme; mais Hélène avait honte, elle rougissait et se cachait derrière sa mère; elle finit cependant par causer avec moi. Petit-Pierre vint à moi dès que je lui eus tendu les bras.

J'allai voir la comtesse hier; Louis m'accompagna dans la voiture; il me dit de ne pas me fatiguer; et j'entrai seule dans la salle. Le domestique, c'était le vieux valet de chambre du comte Dunois, poussa une exclamation de surprise. « Mam'selle d'Arvers! » dit-il.

Il me conduisit au salon. La comtesse était étendue sur un sofa. Le colonel Desclée était assis près de la cheminée; il lisait le journal, et ne me vit point d'abord, mais il tourna la tête au brusque mouvement que fit sa sœur en me voyant.

— Elle vient du pays où est Dunois; elle me donnera de ses nouvelles, dit la comtesse, venant au-devant de moi; elle s'empara de mes mains et me regarda, souriant; puis elle me conduisit près du feu.

— Comment va-t-il, ma fille? Il viendra bientôt me voir, n'est-ce pas? Tu ne réponds point. Dis-moi quelque chose donc; ton silence me tue, mon enfant.

— Ce n'est pas vrai qu'il a tué son frère? demanda-t-elle, chuchotant les mots. Le colonel la ramena au sofa.

— Couche-toi, ma sœur, tu es malade.

Elle sourit, et fit comme il l'ordonnait. Il vint s'asseoir près de moi. Il dit que l'état de la comtesse empirait tous les jours. Il me parlait à voix basse.

— Mais ce n'est pas pour longtemps; tu vois comme elle est maigre et vieillie.

— Oui, elle l'est en effet.

Et les larmes me vinrent aux yeux en la regardant.

— Es-tu heureuse? me demanda le colonel.

— Oui, dis-je, levant les yeux vers lui.

— Dieu est bon; il te récompense de tes bontés envers le mort.

Quand je pris congé, la comtesse se leva et m'embrassa. Le colonel me conduisit jusqu'à la voiture. Il serra la main à Louis.

— Vous l'avez rendue heureuse, monsieur, et j'en bénis Dieu; car il sait combien elle mérite le bonheur.

Mademoiselle Goserelle est venue me faire une visite aujourd'hui. Elle était accompagnée d'un monsieur d'un certain âge. Elle est accourue dans le salon où j'étais seule sur le sofa, et m'a amicalement embrassée; puis, elle m'a présenté son compagnon, M. Lacoste. Elle a ajouté :

— C'est mon futur, Marguerite; je n'en fais pas un secret, voyez-vous, comme vous!

Et de rire.

— Il est banquier et très-riche.

Et comme je regardais du côté de M. Lacoste qui riait, elle a continué :

— Il me prend comme je suis; il sait que j'ai une grande affection pour lui, mais aussi que les rouleaux d'or sont pour quelque chose dans mon assentiment, n'est-ce pas, Richard?

— Vous êtes si spirituelle, Hortense! a-t-il répondu, riant.

Mademoiselle Goserelle a continué plus sérieusement :

— Mais vous, Marguerite, n'avez-vous pas regagné vos forces? vous étiez couchée sur ce sofa, quand je suis entrée, et vous me paraissez un peu pâle, mon enfant.

Une légère rougeur a coloré mes joues.

— Je ne me porte pas mal, merci.

— Mais où est M. Lefèvre? Je l'appelle le farouche soldat!

— Il est à Nîmes.

— Où son régiment est en garnison, n'est-ce pas?

— Oui.

— Voici le désavantage d'épouser un militaire, ma

chère; ils sont si souvent obligés d'être absents du logis; et puis en temps de guerre.....

— Il n'y a pas de guerre, maintenant, et il n'y en aura point de longtemps, ai-je répondu vivement. — Et, ai-je ajouté avec fierté, le soldat défend son pays; il est patriote avant tout le monde.

— Entendez-vous comment elle défend son mari, Richard? Mais quand donc M. Lefèvre reviendra-t-il?

— Dans une semaine. Il est allé demander un congé de deux ou trois mois.

— Qu'il veut passer près de sa jolie femme, n'est-ce pas? J'espère qu'il l'obtiendra.

Quand mademoiselle Goserelle s'est levée pour partir, elle m'a invitée à ses noces.

— Ce sera le 27 février, à Paris; vous viendrez, n'est-ce pas?

— Si je le puis.

— Cela veut dire : si mon mari me le permet, — n'est-ce pas? a-t-elle dit en riant; mais je lui enverrai aussi une invitation, et vous lui persuaderez de venir, allez! il fera tout pour un baiser de vos lèvres roses.

8 *janvier* 1862. — Un nouvel an! Louis est revenu aujourd'hui, avec sa permission de congé pour trois mois dans sa poche. Il me paraît qu'il y a si longtemps que je ne l'ai vu! Je l'attendais sur le seuil du salon; papa m'avait défendu d'aller en bas, il faisait très-froid. J'aperçus Louis sur son cheval, de bien loin. Il a monté l'escalier bien vite. Il a jeté son bras autour de moi et m'a longuement serrée sur son cœur. Mon père montait l'escalier.

— Est-on amoureux à vingt-deux ans! disait-il, riant.

Louis s'est tourné vers lui en rougissant un peu, et lui a serré la main; papa l'a embrassé sur le front.

— Va, mon fils, je suis bien content de toi! As-tu obtenu ton congé?

— Oui, pour trois mois, a répondu Louis.

Mon père est entré dans le salon, après m'avoir embrassée. Louis est monté dans notre chambre pour se débarrasser de ses habits de voyage, et je l'y ai suivi.

— Mon colonel est un bon garçon, ma chère petite

femme, m'a-t-il dit après m'avoir embrassée de nouveau.

J'étais assise à ses pieds, près de la cheminée, et il passait sa main sur mes cheveux.

— Quand je lui eus dit que j'avais besoin d'un congé, il m'en demanda la raison. A ma réponse que c'était pour des raisons de famille, il me donna ma permission tout de suite.

J'ai parlé à mon mari de l'invitation de mademoiselle Goserelle. Il a souri.

— Tu ne pourras y aller, ni moi non plus, car c'est juste le temps où nous attendons le petit. — Il s'est penché, et m'a baisé au front.

11 *janvier* 1862. — Je fis un triste songe, l'avant-dernière nuit. Je m'éveillai tout effrayée, et je regardais mon mari. La flamme de la cheminée jetait une lueur vacillante sur son visage. Mon Dieu, comme il dormait paisiblement! Deux grosses larmes coulaient lentement sur mes joues. Dieu voudra-t-il que je meure, quand mon bonheur est seulement commencé! Je me penchai et je baisai mon mari douce-

ment sur le front. « Chère petite femme », murmura-t-il dans son sommeil, en jetant son bras autour de mon cou. Je me serrai près de lui, et je restai longtemps éveillée : mon songe me troublait.

Je dis mon rêve à Louis hier soir. Il était dix heures, et j'étais assise près de la fenêtre dans mon peignoir; je venais de me déshabiller, j'avais écarté les rideaux; la lune éclairait le blanc paysage. Louis entra un quart d'heure après; il vint à moi, et se penchant, il me baisa au front. Je me levai, et nous restâmes quelques instants debout près de la fenêtre, regardant les feuilles mortes qui se détachaient lentement des arbres et qui venaient frôler les vitres avec un bruit d'ailes de papillon. Tout à coup je dis :

— Louis, quand les arbres refleuriront, je n'y serai plus, je serai couchée sous le froid gazon.

— A Dieu ne plaise! — Cela lui échappa involontairement, comme il me serrait sur son cœur. Puis, craignant que je n'eusse entendu, et prenant un ton badin, il reprit :

— Quelles idées, chère enfant? Tu es délicate, et le temps de ton accouchement approche, et tu y

penses trop; et, de plus, tu étais seule la semaine dernière, et tu as fourré ces folies dans ta petite tête pendant mon absence, n'est-ce pas?

Il me regarda, souriant; il tâchait de me rassurer. La lune éclairait sa figure.

— Peut-être, Louis. Mais j'ai fait un si triste rêve, la nuit, que j'avais peur.

— Pourquoi ne m'as-tu pas éveillé, mon amie? Il n'est pas bon pour toi de t'effrayer, dans ton état délicat.

— Ah! ton sommeil me sembla si paisible que je ne voulus point y mettre fin. Je me serrais contre toi, et tu m'entouras de ton bras, en murmurant: « Chère petite femme », et cela me donna du courage.

Il m'embrassa sur le front en souriant; j'avais appuyé la tête sur son épaule, et il avait passé son bras autour de moi.

— Dis-moi ton rêve, enfant, dit-il gaiement; cela doit être bien épouvantable pour avoir pu te faire peur, car tu es brave, Marguerite.

— Je rêvais que j'étais seule, endormie au lit, quand tout à coup quelqu'un frappa à la fenêtre de

notre chambre; je m'éveillai, mais j'étais lasse, et j'avais peur; je n'osais ouvrir la porte quand j'entendis la voix de mon père, qui me dit de sa chambre :

— Ouvre donc ta porte, Marguerite; c'est ton mari.

— Je me levai et j'ouvris la porte. Personne. Je descendis au salon, pensant t'y trouver. J'en ouvris la porte. Tu y étais, en effet, près de la fenêtre, le dos tourné à la porte. J'allai vers toi et j'appuyai la tête contre ton épaule; tu m'entouras de ton bras, mais tu avais le visage détourné, je ne voyais pas ta figure. Je levai les yeux vers toi; alors tu tournas la tête et me regardas. Mon Dieu! ce n'était point ta figure, c'était celle de la Mort, et là-dessus je m'éveillai.

Il m'avait écoutée attentivement. Quand j'eus fini, il dit, souriant :

— Est-ce que j'ai la figure de la Mort? Regarde-moi bien, chère petite femme, et puis réponds!

— Non, en vérité, répondis-je du fond de mon cœur. Il était plutôt l'image de la vie; et voyant ses yeux si pleins d'espoir et de tendresse infinie, son sourire si plein d'amour inépuisable, sa figure rayon-

nante de bonheur, toutes mes craintes s'évanouissaient, mes lèvres effleuraient les siennes, et involontairement je murmurai :

Que ton regard comme un astre s'élève,
Soudain mon rêve
Rayonnera.

Il sourit. — C'est à moi que tu adresses cela, Marguerite?

Et se penchant, il m'embrassa sur le front. Puis il reprit d'un ton plus sérieux :

— Et puis, crois-tu, mon amie, que le bon Dieu nous enlèvera le bonheur qui seulement commence? Non, Marguerite; Dieu, qui est si plein de bontés, ne fera pas cela.

Je ne répondis point. Qui sait? Dieu fait toute chose pour notre bien, quand même cela nous paraît tout le contraire.

ÉPILOGUE

Elle accoucha le 14 février. Sa mère était absente. Le général avait accompagné sa femme chez une vieille amie gravement malade, qui voulait la voir et dont l'habitation était à deux bonnes lieues de distance. Sa mère ne voulait point s'en aller, mais Marguerite insistait, disant qu'elle se trouvait bien. A quatre heures de l'après-midi, ses douleurs commencèrent. Elle était dans le salon avec son mari, qui écrivait près d'elle; elle tricotait. Au bout de quelques minutes, elle se coucha sur le sofa; son mari se tourna :

— Qu'as-tu, mon amie?

— Rien. Je suis lasse, voilà tout.

Il vint s'asseoir près d'elle. Il était inquiet; mais il ne voulait pas qu'elle le vît; elle mit sa petite main caressante dans la sienne, et il l'embrassa sur le front. Un silence suivit.

— Louis, dit-elle enfin, je vais monter dans notre chambre; je ne me sens pas tout à fait bien.

Elle se leva; la chambre semblait tourner autour d'elle; elle se rassit.

— Je me sens si faible, Louis, dit-elle.

Il l'emporta dans ses bras et la posa doucement sur un fauteuil dans leur chambre.

— Reste ici un instant, chère petite femme, dit-il; je vais envoyer chercher ta mère, et écrire au médecin.

Il la laissa et lui envoya Thérèse; la vieille servante la déshabillait, toute tremblante d'émotion.

— Il va venir, enfin, mon enfant; n'est-ce pas, Thérèse? disait-elle.

— Oui, petite maîtresse.

Quand Thérèse lui donna son peignoir :

— Donne-moi le plus beau, dit-elle en souriant; j'attends du monde, ma bonne Thérèse.

Trois quarts d'heure se passèrent. Sa douleur augmentait; elle lui arrachait des larmes; la servante la quitta pour aller chercher de l'eau chaude. Elle était assise près de la fenêtre, les mains sur sa figure. Bientôt son mari rentra; il écarta ses mains de son visage et vit qu'elle pleurait.

— Pauvre enfant! tu es si jeune! dit-il, la baisant sur le front.

Puis il reprit :

— Tu souffres..... beaucoup?

— Un peu, mon ami, dit-elle, s'efforçant de sourire pour le rassurer.

Elle vit qu'il s'inquiétait; il soupira, et elle ajouta :

— Mais j'oublierai tout quand j'aurai mon enfant; il faut souffrir un peu pour gagner un tel prix!

Appuyée sur lui, elle gagna son lit. On entendit sonner six heures, puis la demi-heure. Il se leva, et s'impatientait du délai du médecin; elle, le voyant se lever, lui jeta ses bras autour du cou; elle délirait.

— Ne me laisse point seule, ô Louis! ne t'en va point; j'ai si peur!

— Chut! dit-il, calme-toi, mignonne!

Et il s'agenouilla près du lit; elle, les bras toujours enlacés autour du cou de son mari, appuya la tête sur son épaule; sa respiration haletante, ses larmes, témoignaient de ses souffrances. Sept heures sonnèrent; elle laissa échapper un profond soupir, et s'évanouit : l'enfant venait de naître. En ce moment,

une voiture s'arrêta près de la maison. C'était sa mère; elle avait rencontré le messager en chemin, comme elle revenait. Elle entra dans la chambre, le capitaine se leva, posa la tête de sa femme doucement sur l'oreiller, et s'avança vers la mère.

— L'enfant est né; elle s'est évanouie, dit-il d'un ton bref; et il sortit. Sa mère entra avec Thérèse dans la chambre. Dix minutes après, le docteur vint; le capitaine le conduisit dans une chambre voisine. Il lui dit tout.

— Sa mère est avec elle, ajouta-t-il en finissant.

La porte de la chambre s'ouvrit. Madame d'Arvers venait chercher M. Chanteau.

— Vous pouvez venir maintenant; c'est un beau bambin.

Le docteur et Louis entrèrent dans la chambre; elle restait les yeux clos, comme assoupie, et sans mouvement. Le docteur tâta le pouls. Une bonne demi-heure passa, malgré les efforts du docteur, avant qu'elle ouvrît les yeux. Son premier regard rencontra celui de son mari, qui était penché sur elle, tout bouleversé. Elle sourit pour le rassurer; il

la baisa sur le front, et elle mit sa main dans la sienne.

— Et le bébé, mon ami? demanda-t-elle tout bas.

Madame d'Arvers mit le petit dans les mains de son père, qui le plaça sur le sein de la jeune mère. Elle le contempla longtemps; un ineffable sourire vint effleurer ses lèvres; elle baisa le petit sur le front comme on baise une relique.

— C'est notre enfant, mon bien-aimé, à nous.

Puis elle ajouta, avec un charmant sourire :

— Baise-le, papa.

Il s'agenouilla et embrassa et la mère et l'enfant.

— Que Dieu bénisse et ma femme et mon fils, et les ait en sa garde!

Comme il se levait, M. Chanteau lui mit un verre dans la main.

— Faites-lui boire le tout, dit-il.

Elle voulut se soulever pour boire.

— Restez tranquille, mon enfant, dit M. Chanteau; vous êtes trop faible.

Elle but un peu dans le verre que son mari approchait de ses lèvres.

— Je ne puis plus boire, Louis.

— Il le faut, ma chérie.

Elle lui obéit docilement.

— Mangez, buvez tant que vous pourrez et plus encore, mon enfant, disait le médecin; autrement, où trouverez-vous des forces pour nourrir ce petit homme, hé? et un bébé gros comme ça ne se contentera pas de peu, je vous en donne ma parole.

Le docteur la quitta, et entra dans la chambre voisine avec son mari.

— Eh bien! dit Louis, anxieux.

Le docteur siffla doucement entre ses dents pour toute réponse.

— Parlez donc, monsieur Chanteau, reprit Louis impatient et inquiet.

Le docteur posa la main sur son bras.

— Mon ami, de la patience! J'ai connu Marguerite dès sa naissance; je sais que sa santé est bonne et forte au fond. Voilà quelque chose en sa faveur. Elle est jeune, elle a à peine dix-sept ans; cela est pour et contre elle; d'un côté, elle est trop jeune pour être mère; de l'autre, la jeunesse est toujours vigoureuse;

la chère enfant peut lutter contre la maladie et la faiblesse, et sortir victorieuse de ce combat. Est-elle forte comme auparavant?

— Cette fièvre qu'elle avait eue en avril, avant notre mariage, l'avait beaucoup affaiblie et amaigrie; vous le savez, et puis en mai notre mariage eut lieu.

— Je comprends, elle n'avait pas regagné toutes ses forces.

M. Chanteau demeura quelques instants, regardant le feu de la cheminée, et sifflant tout doucement.

— Avait-elle été malade après votre mariage? demanda-t-il enfin.

— Non, elle s'est deux fois évanouie, c'est tout.

Le docteur ne répondit point; ses petits yeux gris et perçants étaient fixés sur le visage inquiet et attristé qu'il avait devant lui.

— Allons, dit-il, elle se tirera d'affaire, elle est jeune, c'est beaucoup.

Puis, d'un ton plus doux :

— Allons, mon ami, il n'y a rien à craindre. Ne vous inquiétez pas, j'ai grande confiance dans la jeunesse.

Ils rentrèrent dans la chambre. Marguerite tourna son regard vers la porte; et voyant entrer son mari, elle sourit.

— Pourquoi t'en es-tu allé? Assieds-toi là.

Elle lui fit une place près d'elle sur le lit, au pied du petit; il s'y assit.

— Il est beau, n'est-ce pas? disait-elle.

Elle prit la main de son mari, et lui fit toucher celle du bébé.

— C'est mou comme de la neige, n'est-ce pas? et puis il est si gros! Maman dit qu'on le prendrait pour un enfant âgé de six mois; et puis, ses yeux, ils sont comme les tiens, si limpides et profonds; il ne les montre pas souvent, le petit homme. Et ses cheveux?

— Il les a noirs, comme toi, chère petite femme.

— Oui; mais il est tout comme toi.

— Est-ce là un compliment, mignonne? dit-il d'un ton malin.

— Oui, c'est vrai, demande plutôt à ma mère. N'est-ce pas, maman, que mon bébé ressemble à Louis?

— Pas trop de babil, mon enfant, dit M. Chanteau, en venant près d'elle pour lui dire bonsoir. Tâchez de dormir.

L'enfant l'interrompit par un petit cri lamentable; la jeune mère le regarda inquiète; puis se tournant vers M. Chanteau avec un petit air intrigué :

— Il doit avoir faim, dit-elle.

— Donnez-lui le sein.

Elle rougit de plaisir et d'orgueil.

— Mais ne vous éveillez pas souvent pour le faire boire, ou vous serez malade.

Le docteur sortit. On avait éteint toutes les bougies; une veilleuse et le feu de la cheminée jetaient des lueurs vacillantes dans la chambre. L'enfant tetait, la jeune mère le regardait tout heureuse et fière; une joie indicible fit monter le sang à ses joues, quand elle sentit pour la première fois les petites lèvres de son bébé presser son sein; son mari assis tout près, la main sur l'épaule de sa jeune femme, contemplait son bonheur en souriant. Enfin le petit s'endormit; sa bouche rose tout humide et blanche de lait laissa échapper le sein.

En ce moment le général entra. Il vint à elle.

— Ainsi je suis grand-papa dès ce soir, disait-il. — Non, ne te dérange pas, mon fils, dit-il, comme Louis quittait son siége près du lit; — reste tranquille.

Il embrassa sa fille sur le front.

— Dieu te bénisse, mon enfant, dit-il, ému.

Puis s'asseyant :

— Eh bien! comment te trouves-tu, Marguerite? Très-faible, n'est-ce pas?

— Un peu seulement, mon père, dit-elle; mais tu n'as pas encore demandé à voir ton petit-fils, — ajouta-t-elle d'un petit ton de reproche.

— Un petit-fils! disait le général. — Penser que je suis déjà grand-père! Je n'aurais jamais permis à M. Louis de t'épouser, si j'avais su que je dusse recevoir cet affront avant d'avoir soixante ans! De ce train-là je serai bientôt bisaïeul!

Elle riait; son rire argentin et joyeux réjouissait les cœurs. Elle ordonna à son mari d'allumer trois bougies, » pour que papa voie notre enfant ».

Le grand-père contempla longtemps cette figure endormie; des visions de sa jeunesse vinrent à lui;

il se souvenait de sa joie quand pour la première fois il avait pris sa petite fille dans ses bras. Ce lit aux blancs rideaux où sa femme était avec la petite près d'elle, il voyait cela devant lui. Il était attendri; il se pencha et baisa l'enfant.

— Ce jour me rappelle le jour de ta naissance, petite. Mais ta mère était plus forte que toi, tu es toute blanche et frêle; elle n'était pas aussi jeune que toi.

— Quel âge avait-elle, papa?

— Vingt-cinq ans.

— Elle était alors plus âgée que Louis même.

— Quel âge a-t-il? voyons! de 1840 à 1862? Il a vingt-deux ans.

Puis comme se rappelant :

— C'est aujourd'hui ton anniversaire de naissance.

— O Louis, que j'étais bête de ne m'en souvenir qu'à présent!

— Mais tu lui as fait un beau cadeau, fillette.

Elle sourit de bonheur,

— On ne saurait m'en donner un meilleur, dit son mari, baisant l'enfant endormi.

Elle prit la main de son mari dans la sienne, et y appuya ses lèvres. Après un silence :

— Louis, a-t-on envoyé un télégramme à la grand'-tante?

— Sois tranquille là-dessus, dit son père, je viens de le faire. M. le capitaine était trop inquiet pour pouvoir faire quelque chose. — Mais il te faut du repos, ma fille; demain nous causerons. Bonne nuit, et dors bien.

Et après l'avoir embrassée sur le front, il sortit.

Le lendemain matin, elle était éveillée bien avant tout le monde. Louis n'avait pu dormir de toute la nuit; non qu'elle se trouvât malade, mais il était inquiet. Il était debout devant la cheminée, le dos tourné au lit; et tout enseveli dans ses rêveries, il contemplait le feu, quand une douce et bien-aimée voix l'appela.

— Louis!

Il se tourna : elle le regardait de ses grands yeux noirs et confiants; un tendre éclat jaillissait de leurs profondeurs sombres; il vint vers elle et la baisa sur le front.

— Tu n'as pas dormi, Louis? demanda-t-elle.

— Je n'en ai point besoin, mignonne, répondit-il en souriant.

— Mais si! tu seras malade, si tu ne prends soin de ta santé.

— Sois assurée du contraire, petite. Mais toi, comment te trouves-tu?

— Forte comme un dragon, et si heureuse, mon ami!

Elle caressait la main de son mari; l'anneau de mariage attira son regard, et elle sourit.

— Je n'étais pas trop heureuse quand je t'ai donné cela.

— Et maintenant.....?

Elle porta la main de son mari à ses lèvres et la baisa.

— Et maintenant je le suis, mon bien-aimé.

Il l'embrassa et baisa aussi l'enfant, qui, éveillé par cette caresse, chercha le sein. Louis alla tirer les rideaux et ouvrir une fenêtre. Quand il revint près d'elle, l'enfant tetait encore.

— Il a bon appétit, le petit homme, dit-elle en souriant.

— L'appétit d'un petit ogre; il mangerait sa mère, je crois, s'il avait cette chance et des dents! répondit Louis en riant.

L'enfant regardait son père et semblait sourire.

— Oh! Louis! dit la jeune mère, vois donc! il n'entend rien de ce que tu dis; pendant que tu médis de lui il te sourit!

Et elle ajouta :

— Et puis c'est un garçon.

— Et les garçons boivent plus que les fillettes, hein, chère petite femme? demanda-t-il, souriant.

— Je ne sais pas, Louis, c'est notre premier-né. Je suis bien contente que ce soit un garçon.

— Et moi aussi, mignonne; mais la prochaine fois, dans un an, j'espère que nous aurons une fillette tout comme toi.

— Dans un an, mon ami! dit-elle.

Sa voix avait un accent de tristesse. Elle resta rêveuse quelques instants, et après cela dit, comme se parlant à elle-même :

— Et mon rêve!

— Ton rêve, petite folle! tu crois donc aux rêves!

Et il lui tapa sur la joue.

Elle secouait la tête tristement.

— Je ne voudrais pas y croire, mais le mien était si étrange!

— Mais tout danger est passé, mignonne; c'est l'accouchement qui était à craindre; tu en es sortie victorieuse avec le prix dans ta main.

Et il posa la main sur la tête de son enfant.

— Tu crois que tout danger est passé, Louis? demanda-t-elle, une étincelle de joie dans ses grands yeux.

— J'en suis sûr, mignonne, répondit-il.

Elle lui pressa la main; elle le croyait fidèlement; elle avait pleine confiance en lui, son bien-aimé, et en toutes ses paroles.

— Lis-moi quelque chose de la Bible, Louis, dit-elle, après un silence.

Il ouvrit le livre au hasard, et se mit à lire ce qui lui tomba en premier sous les yeux.

C'était le psaume CXIV.

« — J'aime le Seigneur; il exaucera ma voix suppliante.

« — Il a prêté l'oreille à ma prière; je l'invoquerai tous les jours de ma vie.

« — Les douleurs de la mort m'ont environné; les angoisses du tombeau m'ont saisi.

« — J'ai rencontré la tribulation et la douleur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur.

« — Seigneur, délivrez mon âme; le Seigneur est miséricordieux et juste; notre Dieu est compatissant.

« — Le Seigneur garde les petits; j'ai été humilié, et il m'a sauvé.

« — Rentre dans ton repos, ô mon âme, car le Seigneur t'a comblée de biens.

« — Il a sauvé mon âme de la mort, séché les larmes de mes yeux, garanti mes pas de toute chute.

« — Je serai agréable au Seigneur dans la terre des vivants. »

Quand il eut fini, elle dit tout bas :

— Les douleurs de la mort m'ont environné... J'ai invoqué le nom du Seigneur. Seigneur, délivrez mon âme.

Puis regardant longtemps son fils, elle dit doucement :

— L'Éternel garde les petits : il gardera le nôtre, n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, dit-il, et il l'embrassa.

Elle était bien contente et heureuse toute la journée. Le 16, vers le soir, elle s'endormit; le docteur vint la voir, et la trouvant endormie, il voulait s'en aller et revenir plus tard; mais elle s'éveillait en ce moment, et le regarda avec un air d'effroi.

— Eh bien! qu'est-ce que vous avez, ma fille?

— Peur! dit-elle, avec un accent plein de terreur.

Ses yeux brillaient d'une lueur inusitée.

— Peur! s'écria le docteur, souriant. Ta! ta! et de quoi, mon enfant?

Elle posa la main sur le bras de son mari.

— J'ai dormi un peu, n'est-ce pas, Louis?

— Oui, ma chérie.

— Et je l'ai rêvé encore, dit-elle, avec un regard plein de frayeur.

— Ta, ta, des rêves vous effrayent, madame, dit le docteur; qu'est-ce que votre enfant penserait s'il savait que sa mère est une petite peureuse? Voyons,

buvez cela d'un coup, ajouta-t-il en lui donnant la tasse de lait que sa mère venait d'apporter.

Elle la but d'un trait.

— Avouez que vous vous en trouvez mieux. — Puis il ajouta :

— Chassez ces noires idées, mon enfant; ce n'est pas bon de vous effrayer dans votre faible état, mais c'est trop commun; j'ai vu des centaines de jeunes mères avec des idées et des rêves pareils; dormez bien, et bonsoir!

Il sortit, suivi de Louis, qui l'interrogea des yeux quand ils furent dehors. Le docteur secoua la tête :

— Elle est surexcitée, elle aura plus de fièvre pendant la nuit; donnez-lui le calmant.

— Vous n'espérez plus, docteur? demanda le capitaine d'une voix basse et rauque.

— Non, je ne dis pas ça, elle peut se tirer d'affaire, ce n'est pas impossible; mais ce que je craignais est arrivé : la fièvre.

Il était descendu, mais il remonta lestement; il trouva Louis appuyé contre la balustrade sur le palier. Il lui posa la main amicalement sur l'épaule; Louis

tressaillit, et se tourna surpris; puis voyant M. Chanteau :

— Ah! c'est vous, dit-il.

— Oui, je venais vous dire qu'il ne faut plus lui permettre d'allaiter l'enfant; je vais envoyer une nourrice de lait, autrement l'enfant aussi tombera malade. Et il est très-nécessaire qu'elle ne se doute pas qu'il y a quelque danger; ce serait très-mauvais pour elle.

Puis serrant la main de Louis :

— Et vous, monsieur, ne vous attristez pas comme ça; il n'y a pas beaucoup à craindre. Parmi une centaine de jeunes accouchées, il en meurt cinq au plus. Il est vrai que la fièvre est dangereuse, mais toute maladie l'est plus ou moins. Bonsoir.

Louis rentra dans la chambre de sa femme. Elle parlait avec sa mère. Une vive rougeur colorait ses joues, naguère si pâles, et ses yeux étaient brillants; elle parlait vivement et avec animation, mais d'une voix basse, car l'enfant dormait. En voyant entrer son mari, elle se tourna vers lui.

— Marguerite!

Elle posa un doigt sur ses lèvres pour lui imposer silence, et lui montra l'enfant endormi. Il sourit et vint s'asseoir près d'elle.

— Ne parle pas trop, mignonne, tu te fatigueras.

En ce moment, Thérèse entra; la porte cria, et l'enfant s'éveilla:

— Ah! Thérèse, tu l'as éveillé, le pauvre petit, dit-elle d'un ton de reproche.

Puis, caressant l'enfant et l'embrassant:

— Ah! dit-elle avec un rire argentin, voilà! il ne demande qu'à boire ou à dormir, le petit paresseux!

Elle s'apprêtait à lui donner le sein; mais son mari posa doucement la main sur la sienne, qui était brûlante.

— Ne lui donne pas à boire, chère enfant.

Elle le regarda étonnée, avec un peu d'effroi.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

— Tu as un peu de fièvre, mon amie, et pendant l'accès de fièvre, l'enfant ne doit pas avoir ton sein; il en serait malade. Tu lui donneras à boire quand l'accès aura passé.

Il dit cela d'un ton calme, presque gai; mais son cœur se brisait, en voyant cette petite figure élevée vers la sienne, qui l'écoutait avec une douloureuse attention. Quand il eut fini :

— Pauvre petit! dit-elle d'un ton plein de tristesse.

Et elle l'embrassa sur le front. Deux grosses larmes tombèrent tout doucement sur le visage de l'enfant; elle les essuya furtivement et à la hâte; mais son mari les avait vues, et il posa sa main sur les cheveux de sa jeune femme. Elle leva la tête au bout d'un instant; elle ne pleurait plus; elle affectait devant son mari un calme qu'elle était loin de sentir.

— Et qui lui donnera à boire? demanda-t-elle.

— M. Chanteau m'a promis d'envoyer une nourrice immédiatement.

Puis il ajouta :

— Ce n'est que pour trois ou quatre jours au plus.

Toute la soirée elle était fiévreuse, mais elle ne se plaignait pas un instant. Son seul soin était de cacher ses souffrances à son mari, de peur d'augmenter l'inquiétude de celui-ci.

Quand la nourrice vint, Marguerite la regarda attentivement. C'était une bonne paysanne qu'elle connaissait, la mère Ricard; cette femme avait trois enfants à elle. Marguerite la reconnut, et posant la main sur le bras de la paysanne :

— Votre lait est bon, fortifiant, n'est-ce pas, ma bonne mère Ricard?

Elle demandait cela d'une voix si douce, mais si navrante, que les larmes vinrent aux yeux de la sympathique mère Ricard.

— Ah! madame, vous avez vu mes deux aînés; sont-ils gaillards! et mon dernier aussi; on dirait un enfant de deux ans, et il n'a qu'un an. Vous savez que je ne me suis jamais engagée comme nourrice; mais quand M. le docteur vint chercher une nourrice chez nous, et qu'il dit que la petite maîtresse là-bas était malade, et que c'était pour *son* enfant qu'il cherchait une nourrice, alors je me suis présentée devant lui : « Me voilà, dis-je, une femme forte et pleine de santé, monsieur le docteur! je serai nourrice du petit. » Il était bien content, M. le docteur. « Vous êtes vraiment bonne, mère Ricard », dit-il; mais je

l'ai interrompu. « Puis-je oublier que mademoiselle a sauvé mon Guillaume quand il était près de se noyer? »

Marguerite serrait les mains de la paysanne, qui essuyait ses yeux avec le coin de son tablier.

— Voyons le petit, madame, dit-elle.

Marguerite lui mit l'enfant sur les bras avec maintes naïves recommandations. La nourrice souriait à la naïveté de la jeune mère qui lui parlait des soins nécessaires qu'il fallait donner à l'enfant. Marguerite le regarda boire, pendant que sa main était dans celle de son mari. Ses yeux rêveurs se remplirent de larmes, quand elle vit que l'enfant, après avoir teté assez longtemps, s'endormait sur les genoux de la nourrice. Son mari se pencha pour la baiser sur le front; elle lui serra la main, et puis elle leva son visage vers lui :

— L'enfant m'oubliera quand je n'y serai plus, dit-elle d'un ton désolé.

La nuit, ne pouvant dormir, elle avait prié qu'on plaçât près du lit le berceau du petit. Son mari, la croyant endormie, avait fini par se jeter dans un

fauteuil pour prendre un peu de repos, et il la contemplait avec une sorte de souffrance. Les paupières de la jeune mère étaient affaissées, et ses longs cils noirs jetaient leur ombre sur ses joues. Elle avait la figure penchée un peu vers l'enfant; un soupir échappa du sein du jeune mari; elle leva les yeux vers lui :

— Quoi! tu ne dors pas, chère petite femme? demanda-t-il surpris; qu'est-ce que tu fais?

— Je regarde notre enfant.

— Il vaudrait bien mieux dormir, mon amie; tu regarderas l'enfant quand il fera jour, dit-il.

— Mais si je meurs avant? murmura-t-elle tout bas, et comme se parlant à elle-même.

— Petite folle, dit-il, s'agenouillant près d'elle et l'embrassant, tu penses donc toujours à la mort?

— Je voudrais tant rester avec toi, mon bien-aimé, maintenant que nous avons notre enfant, répondit-elle.

— Et qui t'en empêchera? Pas Dieu! La mort elle-même ne saurait te prendre de mes bras!

Il parlait vivement avec les dents serrées, la lèvre

frémissante, et baisait le front de la jeune femme avec passion. Elle sourit, mais avec peu d'espoir dans les yeux.

— Mon bien-aimé! mon brave! dit-elle avec une sorte de ferveur, et elle écartait les boucles du front de son mari, et le regardait dans les yeux avec amour et avec confiance.

Il se leva et lui donna le calmant, la priant de tâcher de dormir. Elle s'endormit enfin, et le matin du 17 elle se trouva mieux; quoique la fièvre ne l'eût point quittée tout à fait, elle avait diminué. Le docteur vint voir la malade. Elle l'accueillit avec son sourire doux et charmant, et la première chose qu'elle demanda était si elle pouvait allaiter son enfant ce matin. Le docteur sourit.

— Vous êtes impatiente, ma fille; voyons d'abord le pouls et les forces; après nous parlerons du bébé.

— Ah! voilà, mon petit maître a compris qu'il était question de lui, ajouta-t-il, tapant l'enfant sur la joue.

Il tâta le pouls de la jeune mère, et devint un peu sérieux.

— Vous avez encore la fièvre, ma fille; vous ne devez pas allaiter l'enfant dans votre présent état.

Puis voyant son désappointement :

— Vous lui donnerez autant de lait que vous voudrez quand vous serez guérie.

— Et cela ne sera jamais, docteur, dit-elle en souriant.

C'était un bien triste sourire. Puis appuyant sa bouche sur le front de l'enfant :

— Dieu te gardera, cher petit, et puis tu auras ton bon père, mais pas de mère, pas de mère!

Elle tourna la tête, et vit son mari qui, le visage détourné, tâchait d'étouffer son émotion; et sa sollicitude pour qu'il ne s'inquiétât point prédomina en elle.

— Que je suis sotte! dit-elle avec son petit rire argentin, mais, hélas! malgré elle, forcé; — je n'ai qu'un peu de fièvre, et voilà que je crois que je vais mourir.

Elle posa la main sur l'épaule de son mari.

— Va! c'est maintenant toi, mon ami, qui as des

papillons noirs; j'ai chassé les miens. Ne t'attriste point, je ne mourrai point, je ne le veux pas, vois-tu. Monsieur Chanteau, est-ce qu'on meurt d'un peu de fièvre, et quand on est jeune et forte comme moi?

— Certainement non, mon enfant. Je suis bien aise de vous voir gaie; tâchez de l'être toujours, et demain la fièvre vous aura quittée.

Le docteur s'en alla, promettant de venir pendant la journée. Vers les quatre heures de l'après-midi, elle eut un accès de fièvre. Son père vint la voir; elle délirait. Il l'embrassa tout attendri.

— Mon bon petit père! assieds-toi là, dit-elle, lui montrant la chaise tout près de son chevet, et prenant ensuite sa main. Je vais guérir, n'est-ce pas, mon bon père? Nous irons dans le Midi, à Nice, dès que je serai un peu plus forte. Et se tournant vers son mari : Nous louerons notre petite maison, ajouta-t-elle; c'est là que pour la première fois nous avons parlé de l'enfant à venir. Nous irons revoir Nice, n'est-ce pas, ami? L'enfant doit voir son pays.

Puis, avec une sorte d'effroi :

— Où est donc l'enfant? Donne-moi mon enfant, s'écria-t-elle.

Elle s'était levée à demi sur son lit.

— Chut, ma chère petite femme. L'enfant est ici, près de toi; ne t'excite pas.

Il la fit se recoucher et plaça l'enfant à ses côtés. Elle le regarda; il cherchait le sein.

— Il a faim, dit-elle, et, avec son instinct de mère, elle se hâta de déboutonner sa chemise. Louis l'arrêta et prit sa petite main dans la sienne.

— Le docteur t'a défendu d'allaiter le bébé à présent, mignonne.

— Pourquoi? demanda-t-elle toute surprise; car, dans sa fièvre, elle ne se rappelait plus la recommandation du docteur.

— Parce que tu es malade, chère enfant.

— Malade? demanda-t-elle effrayée.

— Oui, mignonne.

— Pas très-malade, n'est-ce pas, mon bien-aimé? Cela passera. Je serai guérie bientôt, n'est-ce pas, cher Louis? — Demain? demanda-t-elle avec une inquiétude douloureuse.

— Oui.

Il ne pouvait parler que par monosyllabes. M. Chanteau, qu'on était allé chercher, entra et vint près de la malade.

— Monsieur Chanteau, je ne veux pas mourir, et je guérirai; Louis me l'a dit, et il ne dit que la vérité.

Et elle pressa la main de son mari. M. Chanteau lui tâta le pouls.

— Comment le trouvez-vous? Je n'ai pas beaucoup de fièvre, n'est-ce pas? demanda-t-elle vivement.

— Un peu, mon enfant; mais il faut tâcher de dormir; je vais vous donner un soporifique.

— Cela me fera dormir?

— Oui, ma fille.

— Toute la nuit?

— Sans doute.

— Et je me lèverai toute guérie le matin, n'est-ce pas, monsieur Chanteau?

— Pas tout à fait guérie, mais certainement vous vous trouverez beaucoup mieux.

Il écrivit l'ordonnance. On alla chez le pharmacien; elle prit la potion; bientôt elle commença à s'assoupir, et s'endormit à la fin. M. Chanteau veillait avec son mari près d'elle; son père et sa mère aussi étaient dans la chambre. Sa respiration était haletante, sa peau brûlante; et quoique endormie profondément, elle se tournait et se retournait dans son lit sans trouver de repos. Personne ne parlait. M. Chanteau, un journal à la main, jetait de temps en temps un regard vers la malade; la mère berçait le petit; le père contemplait sa fille chérie, son enfant unique, avec une douleur profonde; puis ses regards tristes se reportaient vers le jeune mari qui, quoique calme, avait l'empreinte de la plus vive souffrance sur la figure. Il était agenouillé au chevet de sa femme, et de temps en temps appuyait sa tête, tout fatigué et désolé, sur l'oreiller; il baisait plusieurs fois avec une tendresse infinie la petite main serrée dans la sienne : elle avait mis sa main dans celle de son mari avant de s'endormir; puis il écartait doucement du front de la malade les noires boucles soyeuses. Vers le matin, à six heures, lorsque l'aube blanchissait

l'horizon, elle ouvrit les yeux et se leva à demi sur son séant.

— Louis, es-tu là? dit-elle, ne sachant pas que c'était lui qui la soutenait; je ne te vois pas.

Il se pencha vers elle.

— Ah! je te vois bien, maintenant, ami, dit-elle, avec son charmant sourire.

Et elle passa sa petite main amaigrie sur le visage de son mari et l'embrassa. Ses yeux étaient tout grands ouverts; sa tête retomba sur l'oreiller.

— Donne-moi notre enfant, Louis.

Il le tint près de son visage; elle le contempla longtemps, puis le baisa tendrement.

— Il dort, dit-elle; j'aurais voulu voir ses yeux limpides avant de partir, mais n'importe; remets-le dans le berceau; prends garde qu'il ne s'éveille.

Quand le capitaine eut remis l'enfant dans le berceau, elle prit la main du jeune père dans la sienne.

— Il fait tout noir. Viens plus près, ami, plus près.

Elle serrait la main de son mari.

— Je suis si lasse, murmura-t-elle, si lasse; je

voudrais bien dormir; embrasse-moi, mon bien-aimé, avant que je m'endorme.

Il l'embrassa.

— Dieu nous ait en sa garde, soupira-t-elle.

C'était son habitude depuis l'enfance de faire cette prière juste avant de s'endormir. Elle ferma les yeux; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et son âme pure s'envola par là vers le sein de son Dieu, et Marguerite s'endormit du sommeil de la mort.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

00100522

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018